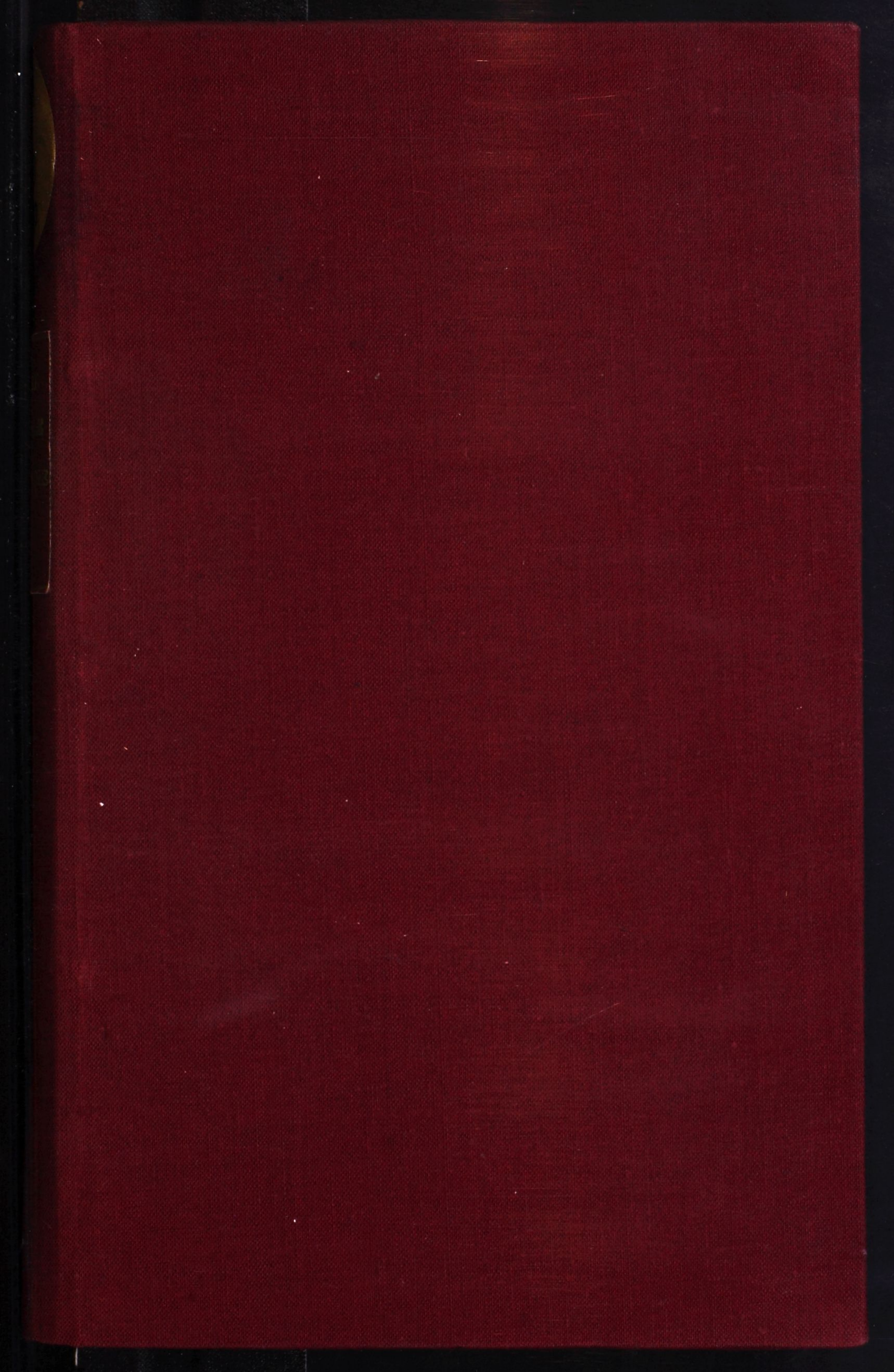
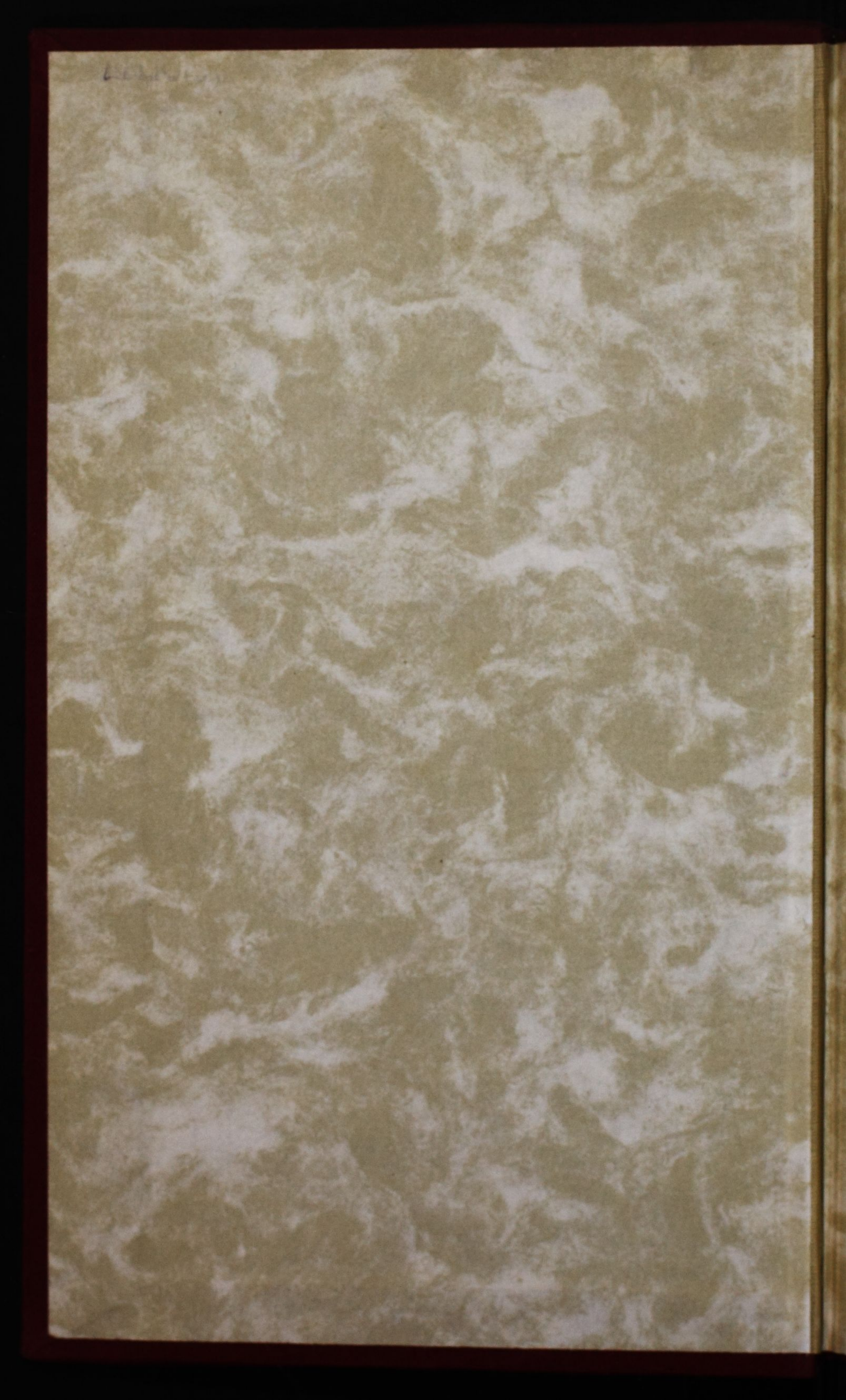


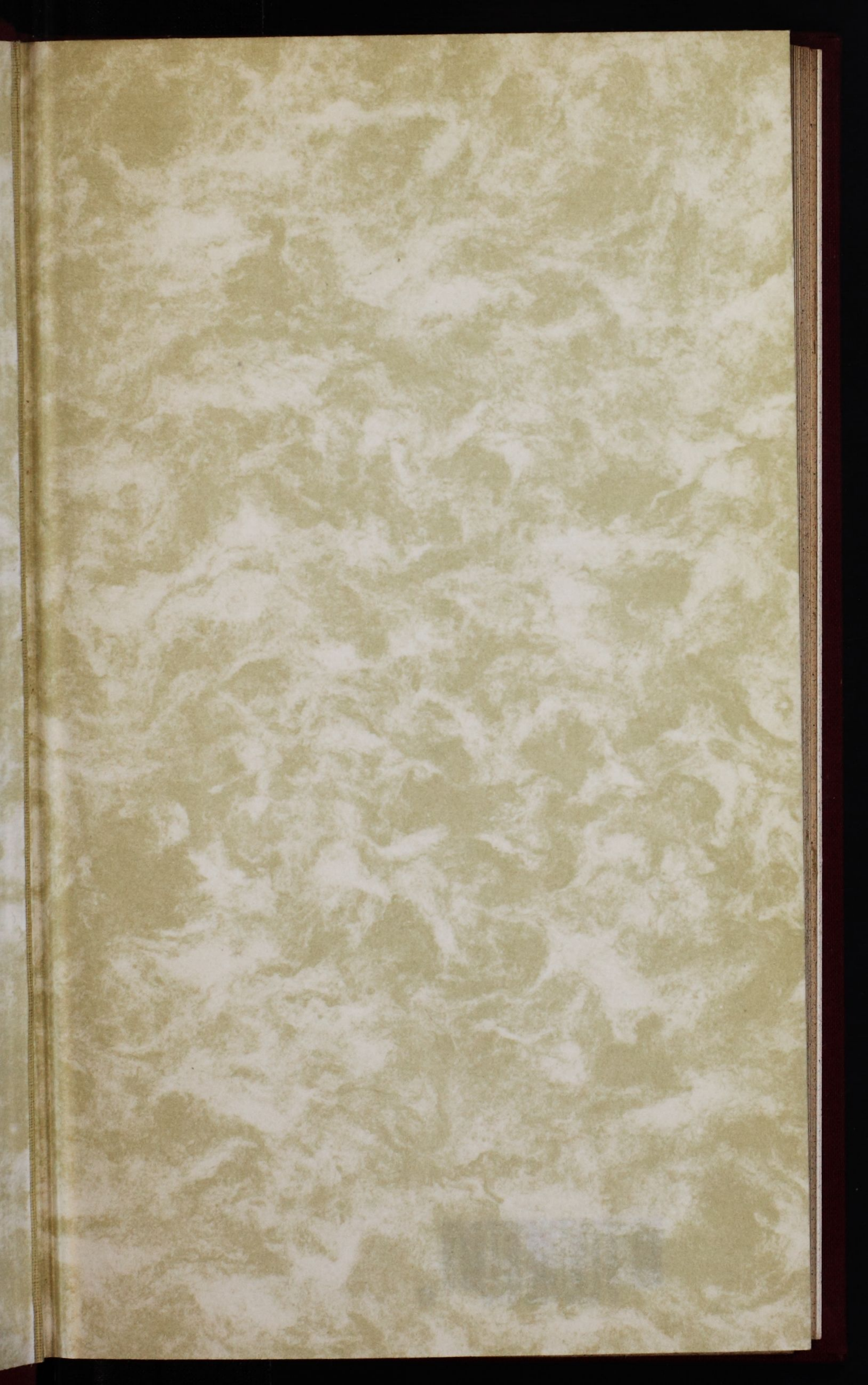
HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE POLOGNE

1

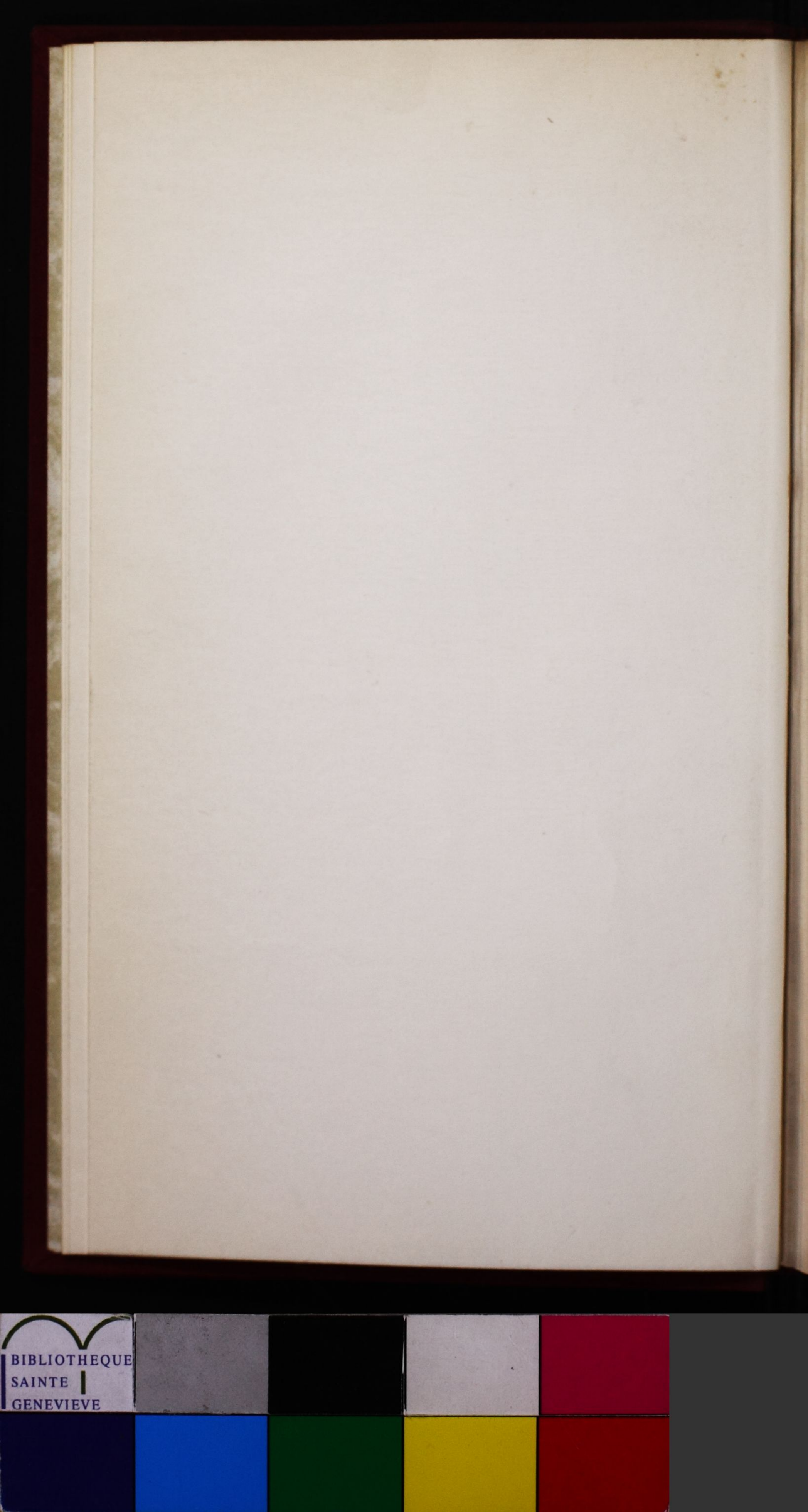








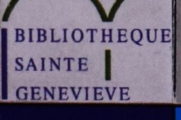



BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

POLOGNE.



IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN,
RUE ET HÔTEL MIGNON, 2.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE

POLOGNE,

D'APRÈS LES HISTORIENS POLONAIS

NARUSZEWICZ, ALBERTRANDY, CZACKI, LELEWEL, BANDTKIE, NIEMCEWICZ, ZIELINSKI, KOLLONTAY, OGINSKI, CHODZKO, PODCZASZYNSKI, MOCHNACKI,

ET AUTRES ÉCRIVAINS NATIONAUX DE LA POLOGNE.

TOME PREMIER.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

1834.



INTRODUCTION.

Cette partie de l'Europe qui comprend aujourd'hui la Pologne et ses dépendances fut originairement habitée par les Scythes, connus des anciens par leur génie militaire et par leurs relations commerciales avec les Grecs. Les géographes qui florissaient après l'ère chrétienne leur donnèrent par conjecture des noms et des patries différentes, en confondant souvent les Sarmates avec les Scythes, et ces derniers avec les Allemands eux-mêmes. La transmigration des Goths troubla la pureté du sang des Scytho-Sarmates; et de ces Goths venus des îles septentrionales, une partie, grossie par la conquête des autres hordes campées entre la Vistule et l'Oder, franchit la Vistule, et, après bien des migrations en divers sens au travers de la Sarmatie, vint s'établir dans la Dacie romaine; une autre partie,

sous le nom de Gépides, s'étant emparée de quelques îles de la Vistule, s'avança de l'embouchure de cette rivière jusqu'à ses sources, et de la Gépuzie ou la Scépuzie jusqu'à Spiza.

Les Sarmates changèrent de nom et devinrent Goths en majeure partie. Les uns, venus d'Asie, au cinquième siècle, après avoir subjugué ces Goths, les tinrent en servitude jusqu'à la mort d'Attila. La mort de ce prince et le démembrement de son royaume, opéré par les dissensions intestines des Huns, relevèrent les peuples qu'ils avaient battus; et pendant que les uns se consumaient en querelles, et que les autres, échappés au joug pesant des Romains, se dispersaient dans le midi, les lieux qu'ils avaient abandonnés devinrent la proie de nouveaux envahisseurs.

Ce furent les habitants des îles jetées entre le Borysthène, le Don et le Volga, la mer Caspienne et le Pont-Euxin, peuples connus dans l'antiquité sous les noms de *Séclabes*, de *Ryfaques*, de *Roxelans*. Dans la suite on les appela *Rozsianie*, c'est-à-dire *disséminés*, parce qu'ils vivaient çà et là sous des tentes, sans villages, sans

toits; peuples nomades parlant le même idiome, belliqueux, endurcis au travail, appelés dans la suite *Slavons*. Profitant des révolutions de Rome et des guerres qui déchiraient leurs voisins, ils se retranchaient graduellement, et à divers intervalles, derrière le Borysthène; et tandis que les uns, en s'avançant vers le midi, élevaient de nouveaux royaumes sur les débris de l'empire romain d'Orient, les autres s'agrandissaient dans l'Occident et touchaient à l'Elbe. Ce fut de ces derniers que sortirent nos ancêtres, connus, au sixième siècle, sous les noms de Slaves Wénèdes, qui s'allièrent par les nœuds du mariage avec les anciennes nations des Sarmates Wénèdes, échappées aux incursions des Goths, des Huns et des Vandales. Toutefois, le nom de *Polonais* ne fut connu que bien plus tard; car, en mettant de côté les conjectures de ressemblance avec d'anciennes hordes sarmates, *Bolanes*, *Belonotes*, *Poles*, que nous ont prêtée quelques savants, nous rencontrons les premières traces du nom polonais dans Ditmar, historien saxon du dixième siècle; soit que ce nom nous

ait été donné par les Bohémiens, du mot *Polanie*, c'est-à-dire *aspersion d'eau* pendant la cérémonie du baptême; soit que nous l'ayons créé nous-mêmes, des *Laces*, hordes sarmates.

Cette investigation sur l'origine du peuple polonais devient précieuse, quand on songe de quels nuages elle fut entourée. En effet, seul, des nations avoisinantes, il n'eut ni chroniqueurs ni historiens. Les Grecs écrivirent sur les Russes; les Français et les Allemands sur les Bohémiens, les Moraviens, les Obotrites et les autres Slaves établis derrière l'Oder; et tandis qu'ils les exterminaient avec l'épée, ils faisaient revivre leur mémoire avec la plume. Nous autres Polonais, ensevelis dans le centre de compatriotes barbares, sans relations avec les peuples éclairés par la science ou par la religion, comment pouvions-nous en être connus? Et si nos armes se faisaient souvent jour au travers des autres Slaves jusqu'aux possessions des Allemands, on confondait nos exploits avec ceux des barbares nos voisins, en les transmettant à la postérité sous ce nom de Slaves, nom généralement odieux. De là l'incer-

titude des frontières dans la naissance de la monarchie; de là l'ignorance des exploits particuliers et de leurs auteurs; de là l'extinction du caractère national, qui, en distinguant essentiellement les peuples et en assignant à chacun son nom et sa supériorité, constitue leur existence et leur gloire. Or, tout ce que les historiens ont écrit, depuis Lech jusqu'à Piast, peut être mis sur le compte des petits rois slavons en général. Quoi qu'il en soit, il est constant que la nation polonaise doit à Mieczyslas, sinon sa fondation, du moins sa religion, sa civilisation et l'estime dont elle jouit auprès des voisins; il est hors de doute aussi que le règne de ce roi est l'époque de laquelle date une histoire plus certaine de la Pologne. Telle est l'opinion du savant Naruszewicz sur l'origine de la Pologne. Mais d'autres écrivains dont l'autorité n'est pas moins respectable ne tombent pas d'accord sur ce point. Il suffit de savoir que nous descendons, d'après M. Lelewel, de la grande nation slavone qui s'étendait depuis l'Adriatique, le Danube jusqu'à l'embouchure de l'Oder, de la Vistule et de la Néva, et

de l'ouest à l'est, depuis l'Elbe et la Saale jusqu'à l'embouchure du Borysthène. Cette nation se divisait en un grand nombre de peuples portant différents noms, subdivisés eux-mêmes en petites peuplades dont chacune avait sa dénomination à part. Les plus remarquables furent : les Chrobatiens, demeurant aux environs des Karpates sur la Vistule; les Moraviens, sur la Morawa; les Bohémiens, les Obotrites, sur la Baltique; les Lachites, entre l'embouchure de la Vistule et de l'Oder; les Poméraniens, sur la Baltique, près des villes Kamin, Bialogrod, Dantzig; les Mazoviens, sur la Vistule; les Lutiques, aux environs de la ville Lenczyça; et au milieu de tous ces peuples étaient les Polanie ou les Polonais. Indépendamment de ces dernières nations, il y en avait encore une infinité d'autres dont la nomenclature serait difficile à faire.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

Théodore Waga, historien élémentaire, a divisé l'histoire de Pologne en quatre époques, selon les dynasties qui ont régné en Pologne.

La première, depuis l'an 550 après J.-C. jusqu'en 861, contient les règnes des Lechs et des Popiels.

La seconde, depuis 861 jusqu'en 1382, finit à Louis, roi de Hongrie, neveu de Kasimir-le-Grand, et contient le règne des Piasts.

La troisième, depuis 1386, embrasse les rois de la dynastie des Jagellons jusqu'à Sigismond-Auguste, dernier rejeton de la ligne masculine de Jagellon, c'est-à-dire jusqu'en 1572.

La quatrième, depuis 1574, contient les rois de différentes maisons tant étrangères que compatriotes, jusqu'en 1795, c'est-à-dire jusqu'à la décadence du royaume.

Pour ne pas rompre le fil de l'histoire par la citation des dates particulières et des détails de chronologie, c'est d'après ces époques que je vais faire ici la nomenclature des rois et des ducs qui ont régné en Pologne.

ÉPOQUE I.

L'an 550. Lech Ier, duc de Pologne;
Wizimir et ses descendants;

	Douze palatins.	
700.	Krakus, régna	28 ans.
	Lech III	2
750.	Vanda, princesse.	10
	Douze palatins	10
760.	Premyslas ou Lesco Ier ...	34
794.	Lesco II	16
810.	Lesco III	15
825.	Popiel Ier	15
830.	Popiel II	10

ÉPOQUE II.

PIASTS.

Ziemiowit, fils de Piast et de Rzepicha, roi de Pologne, de 892 à 921, régna 29 ans.

Lesco ou Leszek, son fils, de 892 à 921, régna 29 ans.

Ziemomysl, mort en 962, régna 41 ans. Il eut de sa femme Gorka, Mieczyslas, qui lui succéda, Cédébare, et une fille, Adélaïde, mariée à Geyza, duc de Hongrie.

Mieczyslas I[er] ou Mieszko, mort en 992, dans sa 61[e] année, régna 30 ans, et fut inhumé à Posen.

Ses épouses furent : 1° Dombrowka, fille de Boleslas-le-Cruel, duc de Bohême, mariée en 965, morte en 976. Il en eut deux fils : Boleslas-le-Grand et Wlodyboy. 2° Oda, fille du marquis de Misnie, religieuse enlevée du cloître Kalau ; il eut d'elle : Mieszko, Swientopelk et Boleslas, devenu moine sous le nom de Lambert.

Boleslas-Chrobry, ou le Grand, mort dans sa 58e année, régna 33 ans, et fut inhumé à Posen. Il épousa successivement : 1° Helmide, fille du marquis de Misnie, qu'il répudia ; 2° Judith, fille de Geyza, roi de Hongrie, et de Savolte, princesse de Transylvanie, abandonnée, ayant un fils, Besbraïm ; 3° Cunilde, fille d'un nommé Dobremir, Slavon, mère de Mieczyslas II, de Dobremir, et de plusieurs filles ; 4° Oda, marquise de Misnie. Il eut encore un fils, Othon, on ne sait de quelle femme.

Mieczyslas II, mort en 1034, dans sa 44e année, après un règne de 9 ans, et inhumé à Posen. Son épouse était Rixa, fille d'Ezon, comte du Rhin, et de Mathilde, fille d'Othon II, empereur d'Allemagne. Il en eut un fils.

916
60
623

141
29
290

Kasimir, né en 1016, expatrié en 1031, rappelé en 1040, mort en 1058, dans sa 42e année, régna 38 ans, et fut inhumé à Posen. Il eut, de Marie Dombrowka, fille de Iaroslaf, duc de Russie, morte en 1067, deux fils: Boleslas II, l'Intrépide, et Wladislas Ier, Herman.

Boleslas II, l'Intrépide, couronné en 1077, régna 32 ans; expatrié dans sa 40e année, en 1080, il mourut en Hongrie. Il eut de Wislawa, princesse de Russie, son épouse, un fils, Mieczyslas, empoisonné en 1089.

Wladislas-Herman, mort et inhumé à Ploçk, en 1102, vécut 59 ans, en régna 21. Ses épouses étaient: 1° Judith, fille de Watislas, duc de Bohême, mort en 1086; il en eut un fils, Boleslas III; 2° Judith, fille de Henri III, empereur, veuve de Salomon, roi de Hongrie, mère de plusieurs filles. Il eut aussi un fils naturel, Zbigniew, décédé en 1116.

Boleslas III Bouche de travers, né en 1085, monta sur le trône en 1102; mort en 1139, dans sa 54e année, il régna 37 ans. Ses épouses: 1° Zbislawa, princesse de Russie, mère de Wla-

dislas II ; 2° Salomée de Bergen, mère de Boleslas IV, de Mieczyslas III, de Henri et de Kasimir II, et de plusieurs filles.

Wladislas II régna 9 ans, il fut exilé en 1148, et mourut en 1159, âgé de 55 ans, chef des ducs de Silésie.

Boleslas IV, le Crépu, monta sur le trône en 1148; mort en 1173, il vécut 46 ans, et après en avoir régné 25, il fut inhumé à Krakovie. Ses épouses furent : 1° Anastasie; 2° Hélène, princesse de Russie. Il eut un fils, Lesco, mort sans enfants.

Mieczyslas III monta sur le trône en 1173, et fut exilé en 1177.

Kasimir II, le Juste, mort en 1194, vécut 46 ans, en régna 15, et fut inhumé à Krakovie. Il laissa de son épouse Hélène, princesse de Russie, deux fils, Lesco-le-Blanc, et Conrad, duc de Mazovie, chef des ducs de Kuïavie et de Mazovie.

Lesco-le-Blanc abdiqua en 1200.

Mieczyslas III, le Vieux, pour la troisième fois monté sur le trône en 1200.

Lesco-le-Blanc, rappelé en 1201.

Mieczyslas III, le Vieux, remonta sur le trône pour la dernière fois et mourut en 1202, à Kalisz. Il laissa plusieurs enfants. Son fils,

Wladislas - Jambes - Déliées abdiqua en faveur de Lesco, après un règne de trois ans.

Lesco-le-Blanc régna 22 ans; assassiné en 1227, il avait vécu 40 ans. Son épouse fut Grzymislawa, princesse de Russie, mère de Boleslas V, le Chaste, et de Salomée, reine de Halicz.

Boleslas V, le Chaste, régna 52 ans, en vécut 58, et mourut en 1279. Son épouse Cunégonde, fille de Bela VI, roi de Hongrie, mourut en 1292.

Lesco-le-Noir, fils de Kasimir, duc de Kuïavie, de Sieradz et de Lenczyça, mourut en 1289 sans enfants. Son épouse fut Grifine, princesse de Russie.

Henri Probus, duc de Breslau, neveu de Boeslas-le-Chauve, mourut en 1290.

Wladislas-le-Bref, frère de Lesco-le-Noir, duc de Sieradz.

Venceslas, roi de Bohême.

Premyslas, duc de la Grande-Pologne, roi

couronné en 1295, assassiné par les margraves de Brandebourg en 1296, vécut 38 ans. Ses épouses furent: 1° Lutgarde, Slavone, étouffée à Posen en 1283; 2° Rixa, fille de Valdemar, roi de Suède, dont la fille Rixa fut mariée à Venceslas, roi de Bohême, en 1300.

Wladislas-le-Bref, héritier de tous les pays de Premyslas, après un règne de 4 ans, fut expatrié en 1300.

Venceslas, roi de Bohême, mourut en 1305.

Wladislas-le-Bref, rappelé en 1309, couronné en 1319, mourut en 1333, âgé de 75 ans, et fut inhumé à Krakovie. D'Hedwige, son épouse, fille de Boleslas, duc de Kalisz, il eut un fils, Kasimir-le-Grand, et deux filles: Elisabeth, mariée à Charles-Robert, issu des Capets, roi de Hongrie, morte en 1380, mère de trois fils: Louis, roi de Hongrie et de Pologne; André, roi de Naples; et Étienne, duc de Dalmatie; l'autre, Marguerite, mariée à Bernard, duc de Swidniça.

Kasimir-le-Grand, né en 1310, mort en 1370, inhumé à Krakovie, vécut 60 ans et en régna 37. Il épousa: 1° Anne, fille de Gedymin, grand-

duc de Lithuanie, qui mourut en 1339, mère de deux filles : Élisabeth, mariée en premières noces à Jean, duc de Bavière, en secondes noces à Boguslas, duc de Poméranie; Cunégonde, mariée à Louis de Bavière; 2° Adélaïde, landgrave de Hesse, morte en 1367 sans enfants; 3° Hedwige, duchesse de Silésie, mère de Anne, mariée à Herman, comte de Cylleys. Kasimir eut encore plusieurs enfants naturels de Rokiczyna, Bohémienne, et d'Esther, juive. A la mort de ce roi s'éteignit la dynastie des Piasts en Pologne.

Louis, roi de Hongrie, neveu de Kasimir-le-Grand, monta sur le trône après la mort de son oncle, en 1370, et après un règne de 12 ans il mourut en 1382, âgé de 56 ans, et fut inhumé à Weissembourg. Il épousa : 1° Marguerite, fille de Charles IV, empereur, qui mourut sans enfants; 2° Elisabeth, fille d'Étienne, roi de Bosnie, et d'Élisabeth, princesse de Kuïavie, mariée en 1353, et qui mourut en 1386, mère de trois filles : Catherine, morte avant son père; Marie, épouse de l'empereur Sigismond; Hedwige, reine de Pologne.

Hedwige, née en 1372, couronnée en 1384, mariée à Jagellon en 1386, mourut en 1399. Sa fille, Boniface, lui fut enlevée dans la plus tendre enfance.

ÉPOQUE III.

JAGELLONS.

Wladislas-Jagellon, fils d'Olgerd, petit-fils de Gedymin, né en 1348 de Marie, princesse de Tver, promu au duché après son père, en 1301, couronné roi de Pologne, et baptisé à Krakovie en 1386, mort à Grodek en 1434, régna 48 ans et en vécut 86. Il fut inhumé à Krakovie. Il eut quatre enfants : 1° Hedwige, comme ci-dessus; 2° Anne, comtesse de Cylleys, petite-fille de Kasimir-le-Grand, mariée en 1400, morte en 1416, mère d'une fille, Hedwige, fiancée au marquis de Brandebourg; 3° Élisabeth Granowska, veuve, née Pilecka, mariée en 1417, morte en 1420; 4° Sophie, princesse de Kiow, mariée en 1422, morte en 1461, mère de Wladislas et de Kasimir.

Wladislas III, le Varnois, appelé au trône de

Hongrie en 1440, vécut 20 ans, régna en Pologne 10 ans, périt à Warna en 1444.

Kasimir IV, mort en 1492, vécut 65 ans, en régna 45. Il laissa de son épouse Élisabeth, fille d'Albert d'Autriche, mariée en 1454, morte en 1505, une nombreuse postérité; savoir: Wladislas, roi de Bohême et de Hongrie; Kasimir-le-Saint, mort en 1483, âgé de 24 ans; Jean-Albert; Alexandre et Sigismond, rois de Pologne; Frédéric, évêque de Krakovie, archevêque de Gnezne, cardinal, mort en 1503. Les filles de Kasimir furent: Hedwige, mariée au duc de Bavière; Sophie, mariée au marquis de Brandebourg, mère d'Albert, prince de Prusse; Elisabeth, princesse de Lignitz; Anne, mariée au prince de Poméranie; Barbe, mariée au duc de Saxe.

Jean-Albert régna 9 ans; mort à Thorn en 1501, âgé de 42 ans, il fut inhumé à Krakovie.

Alexandre régna 5 ans; mort à Wilna en 1506, âgé de 45 ans, il fut inhumé à Wilna. Son épouse fut Hélène, fille d'Ivan Vasilevitch,

grand-duc de Moskovie, mariée en 1493, morte en 1513.

Sigismond Ier régna 42 ans ; il mourut en 1548, âgé de 80 ans, et fut inhumé à Krakovie. Il eut pour femmes : 1° Barbe de Zapol, fille d'Étienne, palatin de Transylvanie, mariée en 1512, morte en 1515, mère d'une fille, Hedwige, mariée à Jérôme II, électeur de Brandebourg ; 2° Bone, fille de Jean Galéas Sforce, duchesse de Milan, mariée en 1518, morte en Italie en 1558, mère de Sigismond-Auguste, roi de Pologne ; d'Isabelle, mariée à Jean de Zapol, palatin de Transylvanie, roi de Hongrie ; de Sophie, mariée au duc de Brunswick ; de Catherine, mariée à Jean, roi de Suède, mère de Sigismond III, roi de Pologne ; d'Anne, mariée à Étienne Batory, roi de Pologne.

Sigismond-Auguste, mort à Knyszyn en Podlaquie, en 1572, âgé de 52 ans, en régna 24. Ses épouses furent : 1° Elisabeth, fille de Ferdinand, roi de Hongrie et de Bohême, mariée en 1543, morte en 1545 ; 2° Barbe, fille de Georges Radziwill, castellan de Wilna, veuve de Gastold,

palatin de Troki, mariée en 1545, couronnée en 1550, morte six mois après; 3° Catherine d'Autriche, sœur de sa première épouse, veuve de François de Gonzague, duchesse de Mantoue, mariée en 1553, morte en 1572.

ÉPOQUE IV.

ROIS DE DIFFÉRENTES MAISONS.

Henri de Valois monta sur le trône en 1574, âgé de 25 ans, et s'enfuit de Pologne en 1574.

Etienne Batory, fils d'Etienne, palatin de Transylvanie, élu en 1575, âgé de 44 ans, mort en 1586, vécut 54 ans, en régna 10, et fut inhumé à Krakovie. Son épouse fut Anne, fille de Sigismond I, mariée en 1576, et morte en 1596, âgée de 52 ans.

Sigismond III, fils de Jean, roi de Suède, et de Catherine, fille de Sigismond I, né en 1566, élu en 1587, monta sur le trône de Suède en 1594, en fut dépouillé en 1600; mort en 1632, âgé de 66 ans, il en régna 45, et fut inhumé à Krakovie. Il avait épousé: 1° Anne, fille de l'archiduc Charles, petite-fille de Ferdinand I, mariée

en 1592, morte en 1598, mère de Wladilas IV, roi ; 2° Constance, sœur de sa première épouse, mariée en 1605, décédée en 1631. Ses enfants étaient Jean-Kasimir; Jean-Albert, évêque de Krakovie et cardinal, mort en 1635 ; Charles-Ferdinand, évêque de Breslau, mort en 1655 ; Alexandre-Charles, mort en 1635; Anne-Catherine, mariée à Philippe-Guillaume du Rhin, morte en 1651.

Wladislas IV monta sur le trône en 1632; mort à Mérecz en 1648, âgé de 56 ans, il en régna 16, et fut inhumé à Krakovie. Son épouse, Cécile Rénat, fille de Ferdinand II, empereur d'Allemagne, mariée en 1637, morte en 1644, fut mère d'un fils, Sigismond-Kasimir, mort en 1648, et d'une fille, Louise de Nevers, duchesse de Mantoue, mariée en 1645.

Jean-Kasimir, né en 1609, jésuite, cardinal, élu en 1648, couronné en 1648, régna 20 ans; mort à Nevers, en France, en 1672, il fut inhumé à Krakovie en 1678. Il épousa, en 1649, la veuve de Wladislas IV, qui mourut en 1667. Tous ses enfants moururent presque dès leur naissance.

Michel Wisniowiecki, descendant de Korybut, fils d'Olgerd, frère de Jagellon, né en 1669, mort en 1673, âgé de 35 ans, fut inhumé à Krakovie. Son épouse Eléonore, fille de Ferdinand III, mariée en 1670, mourut en 1697, épouse de Charles V de Lorraine.

Jean III Sobieski, fils de Jacques Sobieski, castellan de Krakovie, élu en 1674; mort à Willanow en 1696, âgé de 67 ans, il en régna 22, et fut inhumé à Krakovie. Son épouse fut Marie-Kasimire de la Grange, marquise d'Arquien, veuve de Jean Zamoyski, palatin de Sandomir, morte en 1716. Ses enfants furent : Jacques-Louis, Thérèse-Cunégonde, Alexandre, Constantin et d'autres qui moururent en bas âge.

Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, nommé roi de Pologne en 1697, résigna la couronne en 1706.

Stanislas Leszczynski, palatin de Posnanie, élu en 1704, céda la couronne en 1709. Son épouse Catherine Opalinska, fille du castellan de Posen, mourut en 1747. Il en eut : Anne, morte, et Marie, mariée en 1715 à Louis XV, roi de France.

— Fréderic-Auguste II revint en 1709, et mourut à Varsovie en 1733, âgé de 63 ans, après un règne de 33 ans. Il fut inhumé à Krakovie, et laissa un fils, Frédéric-Auguste III, né de Christine-Eberhandin, marquise de Brandebourg, morte en 1727.

Stanislas Leszczynski, réélu roi en 1733, résigne la couronne, et meurt en 1766, en Lorraine.

Frédéric-Auguste III, élu en 1733, mourut en 1763, après un règne de 30 ans, âgé de 67 ans. Son épouse, Marie-Joséphine, fille de l'empereur Joseph I, mourut en 1757, mère de Frédéric, qui épousa Marie-Antoinette, fille de Charles VII, empereur. Elle en eut un fils, Frédéric-Auguste, roi de Saxe, duc de Varsovie.

Stanislas-Auguste Poniatowski, fils de Stanislas, castellan de Krakovie, et de Constance, princesse Czartoryska, né à Wolczyn en 1732, élu roi en 1764, régna 31 ans, abdiqua en 1795 à Grodno, et mourut à Saint-Pétersbourg en

1798. Depuis cette époque les Polonais cherchent à relever et à régénérer leur patrie en attachant leur fortune à celle de la France.

Telles sont les époques de l'histoire de Pologne d'après Théodore Waga; mais nous nous tiendrons à la division de M. Lelewel, dont l'ouvrage, marqué au cachet de la science, offre l'intérêt le plus puissant et le plus dramatique.

HISTOIRE
DE
POLOGNE.

ÉPOQUE I.

POLOGNE FABULEUSE.

550—860.

Les traditions fabuleuses disent que Lech, frère de Czech et de Rus, fut notre premier roi ou duc, en 550. Il vint en Pologne de Kroatie, contrée que baigne la rivière Kroupa. Il céda à son frère la Bohême, et s'établit dans la Grande-Pologne, où il bâtit la capitale Gnezne, ainsi nommée d'un nid d'aiglons blancs que l'on avait trouvé en commençant à la construire. De là il nous donna pour armes l'*aigle blanc dans le champ rouge.* Le commentateur de Boguphal est d'avis que Lech appela ainsi Gnezne du mot *Nichons-nous ici*, qu'il doit avoir prononcé en apercevant cette contrée (1).

(1) Bandtkie, t. I, p. 56.

Après la mort de Lech I, régna Lech II. Il eut différents succès dans ses guerres contre les Danois.

Son successeur fut Vizimir, vainqueur des Danois, et fondateur de la ville de Wismar dans le Meklembourg, près de la mer Baltique.

La dynastie de Lech régna pendant cent ans. Après lui, Posny fonda, dit-on, Posen, et Kalis la ville Kalisz.

La race de Lech s'étant éteinte, de grands troubles déchirèrent la Pologne. Douze palatins qui gouvernaient la monarchie naissante ne purent les apaiser. Le calme ne fut rétabli qu'à l'avénement de Krakus. Ce duc est fameux par l'adresse avec laquelle il tua un dragon dans la grotte de Wawel. Il bâtit Krakovie et y transféra sa résidence. Les Bohémiens parlent de Krakus tout-à-fait différemment, et les fables polonaises ne s'accordent pas non plus sur les faits de son règne. Je me suis borné à ne consigner ici que ce qui est propre à faire jaillir quelques lueurs de vérité du sein de cette atmosphère fabuleuse.

Krakus II, fils de Krakus I, ne put monter sur le trône, ayant été tué à la chasse par son frère Lech III, qui fit courir le bruit que Krakus II avait été la victime d'un sanglier. La trahison ayant été découverte, on donna le sceptre

à sa sœur Wanda, célèbre par ses charmes, et encore plus par son amour pour la patrie.

Cette princesse, qui avait fait vœu de chasteté, fut recherchée en mariage par Rittiger, prince d'Allemagne. Pour se soustraire à l'importunité de ce prétendant, qui avait pour lui les suffrages de la nation, elle se précipita dans la Vistule. On l'enterra sous un grand tertre dans le village de Mogila, à une lieue de Krakovie. Le tertre de Wanda existe encore.

A cette époque, douze palatins prirent de nouveau le timon de l'état, et le replongèrent dans les troubles. Pour comble de malheur, la Pologne fut envahie par les Hongrois.

Premyslas I, orfévre, chassa les agresseurs. En récompense de ce service signalé, il fut élevé au trône, et régna sous le nom de Lesco IV. Il bâtit la ville de Przemysl. Après sa mort on convint de donner la couronne à celui qui gagnerait les autres en vitesse. Lesco V arriva, par artifice, le premier au terme; d'autres cavaliers, arrêtés en chemin par les clous dont la lice avait été parsemée, le proclamèrent roi. Toutefois la supercherie fut bientôt démasquée; Lesco fut écartelé, et son dénonciateur monta sur le trône sous le nom de Lesco VI. Ce dernier eut douze fils de concubines, et un d'une épouse légitime; ce fut Po-

piel I. Lesco VI lui donna le gouvernement, et partagea le reste du pays entre ses autres enfants.

Popiel I, se livrant à la volupté et à la mollesse, transféra sa résidence à Gnezne, et ensuite à Kruswiça. Le règne de Popiel II, son fils et son successeur, fut encore plus déplorable. Dans son bas âge, ses oncles gouvernaient l'état; mais lorsqu'il eut atteint sa majorité, il en prit les rênes. Faible et indolent, il céda en tout à son épouse, Allemande d'origine, d'un caractère violent et emporté. Cette femme cruelle détermina l'inepte Popiel à se défaire de ses oncles par le poison, ce qu'il fit pendant un festin. Les cadavres, jetés dans le lac Goplo, engendrèrent une infinité de souris qui fondirent sur Popiel, et le dévorèrent, ainsi que ses enfants, dans le château de Kruswiça, ou, suivant d'autres, dans une tour élevée au milieu du lac Goplo.

C'est ici que finit notre histoire fabuleuse, qui parmi des traditions ridicules contient quelques traits de vérité. Les mythologies grecque et latine n'offrent pas moins à rire. Martin Gallus et Kadlubek ne font point mention de Lech. La *Chronique de Bohême* est la première qui en ait parlé.

HISTOIRE MOINS FABULEUSE

D'APRÈS GALLUS.

Il y avait, dans la ville de Gnezne, un prince nommé Popiel, qui eut deux fils. Parvenus à l'âge de sept ans, il voulut, suivant l'usage religieux des païens, leur faire subir la cérémonie de la *tonsure*, c'est-à-dire leur faire raser et brûler les cheveux par les prêtres païens. A cette occasion, il donna un festin splendide : un grand nombre de princes et d'amis vinrent y assister. Par suite d'un décret impénétrable de Dieu, il arriva deux hôtes dans cette ville : non seulement ils ne furent pas invités au festin, mais même éconduits de la ville avec honte. Dédaignant cette injustice des habitants, ces hôtes allèrent au faubourg s'établir dans la maison d'un laboureur du même prince. Ce laboureur donnait aussi un repas chez lui. Quoique pauvre, il fut miséricordieux, humain, et ne manqua pas de recevoir ses hôtes le mieux possible, en leur offrant avec cordialité tout ce qu'il avait dans sa maison. Charmés de cette urbanité, les deux étrangers lui dirent : « Félicitez-vous de nous avoir parmi vous; notre visite vous attirera l'abondance de toutes sortes de choses; puissent vos enfants attirer sur vous l'honneur et la

gloire! » Le maître de la maison se nommait Piast, et son épouse Rzepicha. Ils renchérirent encore sur l'accueil de leurs hôtes, qui, voyant la sagesse des propriétaires de la maison, les engagèrent à leur parler avec franchise. Dans le cours de la conversation, les étrangers demandèrent à boire. L'agriculteur répondit avec prévenance: « J'ai un baril de bière pure que je garde pour la *tonsure* de mon fils unique; c'est fort peu de chose: cependant buvez-en, s'il vous plaît. » L'agriculteur eut l'attention de préparer, pour cette solennité, toutes sortes de mets; il les offrit de bonne grâce à ses hôtes. Mais qu'arriva-t-il? Plus on mangeait, plus les mets se multipliaient. La bière croissait tellement, que tous les vaisseaux de la maison en furent remplis; et les quartiers de porc qu'on avait servis se multiplièrent au point qu'on fut obligé de faire apporter des bassins pour les recevoir. A la vue de ce miracle, le père et la mère commencèrent à concevoir les plus belles espérances sur le destin futur de leur fils. Ils se mirent, avec une grande joie, à faire les préparatifs pour la fête de la tonsure. Ils invitèrent, avec le consentement de leurs hôtes, le prince, la princesse, et d'autres personnes de distinction. Le prince ne refusa pas l'invitation, car les grands d'alors étaient loin

de cette fierté qu'ont ceux d'aujourd'hui. La cérémonie commença. Les deux étrangers rasèrent les cheveux au jeune enfant, au milieu d'un festin superbe et somptueux. Ils lui donnèrent le nom Ziemowit. Cet enfant croissait dans la vertu et dans la sagesse. Le roi des rois le créa roi de Pologne. Parvenu au gouvernement, il n'eut garde de consumer ses jours dans les plaisirs et la mollesse. Il se livra à d'utiles occupations, et par sa valeur et sa sagesse il fit le bonheur du pays et s'attira une grande gloire.

Lesco, son fils, lui succéda; il fut fameux par ses exploits.

Ziemomysl, fils de Lesco, ajouta à la gloire de son père et fit respecter sa maison. Il eut pour fils Mieczyslas I.

Quoique ce conte de Martin Gallus passe en général pour une fable, il nous paraît moins absurde que les autres versions. Cette tradition nationale, ainsi que celles qui ont vécu dans la mémoire des peuples, a subi beaucoup d'altérations dans le récit; mais elle fait voir que Piast était le père des rois de Pologne jusqu'à Kasimir III, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1370, qu'il était le père des princes de Mazovie jusqu'en 1526, et de ceux de Silésie jusqu'en 1675 (1).

(1) Bandtkie, t. I, p. 107.

Martin Gallus, Kadlubek, Boguphal, Dlugosz et autres historiens, ne s'accordent pas sur les premiers événements qui signalèrent l'enfance de la Pologne; il serait donc superflu de nous appesantir sur des récits controuvés. Bornons-nous à ce que nous venons de dire, et passons aux détails d'une histoire vraie et positive.

ÉPOQUE II.

POLOGNE CONQUÉRANTE.

860—1139.

MONARCHIE ABSOLUE.

MIECZYSLAS I (962—999).

Ce prince naquit vers le même temps où Henri-l'Oiseleur gouvernait l'empire d'Allemagne. Il vint au monde aveugle. Sa cécité dura, dit-on, jusqu'à sa septième année, époque à laquelle son père, suivant l'antique usage du pays, lui fit une solennelle tonsure (1). Le peuple en prédit une grande gloire pour son règne, et les chrétiens, lorsqu'il embrassa leur foi, envisagèrent sa conversion comme le signal de la civilisation du pays. Voilà tout ce qu'on sait de Mieczyslas antérieurement à son avénement au trône.

Avant d'aborder notre récit historique, il est indispensable de fixer l'attention sur les limites,

(1) Naruszewicz, t. II, p. 62.

les voisins de la Pologne, et sur ses relations avec eux. Son étendue n'était pas alors aussi grande qu'on l'a vue de nos jours.

La Lithuanie était sauvage et inconnue; la Prusse, qui avait un gouvernement à part, était également barbare et fut long-temps indomptable. La Russie et la Podolie étaient en butte aux invasions des hordes nommées *Piczyngi* (1) ou *Bessines*, établies derrière le Volga. La Mazovie, bornée par la Prusse et la Lithuanie, appartenait à la Pologne, mais on ignore dans quelle étendue. La Podlaquie était habitée par les Iadvingiens ou les Subsylvains, peuple idolâtre, féroce et indomptable, extrêmement redoutable à la monarchie. Nous en parlerons plus complétement en temps et lieu.

Du côté de l'occident, l'Oder était le plus puissant rempart qui nous séparât de nos voisins, et tout ce qu'il y a de terrain derrière cette rivière était possédé par les Slaves, peuples barbares, de la même famille que les Polonais, rapaces, toujours en guerre entre eux et avec les Francs. Tous ces Slaves établis derrière l'Oder furent subjugués par Charlemagne. Henri-l'Oiseleur, de la maison de Saxe, qui après l'extinction de la dynastie de Charlemagne fut

(1) Bandtkie, t. I, p. 23.

élevé à l'empire, combattit à son tour avec succès les Bohémiens, les Lutiques, les Obotrites, et institua les margraves à la garde des frontières, en leur donnant la liberté de conquérir leurs possessions. Othon I rehaussa la gloire du père dans les guerres contre les Slaves, et unissant la force à la piété, il n'eut pas beaucoup de peine à les convertir au christianisme. Cependant ses armes venaient s'arrêter à l'Oder, qui, pour me servir de l'expression de Frédéric Barberousse, séparait comme un mur d'airain la Pologne du reste des Slaves et de l'Allemagne; tandis que les Polonais étendaient leurs conquêtes au-delà de cette rivière, même jusqu'à l'Elbe.

Du côté du midi, la Pologne eut pour voisins les Pannoniens, descendants des anciens Huns. Ils la dévastèrent jusqu'à l'époque où Geyza prit pour allié Mieczyslas.

Du côté du nord demeuraient, le long de la mer, les Borussiens ou les Prussiens, et les Poméraniens, gouvernés par des rois. Ils furent subjugués par Ziemowit.

Le côté oriental du royaume, à partir du Bug, était habité par des Slaves dits Russes, au-delà du Borysthène.

La religion des Polonais était païenne. Leur idolâtrie était basée sur les rites du pays, sur

ceux des Grecs et des Romains, et ceux des Saxons situés derrière l'Elbe. Les Polonais adoraient en conséquence Jupiter, Mars, Pluton, Cérès, Vénus, Diane, sous les noms de *Jessa, Lada, Marzana, Dziedzilia, Dziewanna*; ils leur élevaient des temples sur des montagnes; ils érigeaient des idoles en leur honneur, et exécutaient des danses et des jeux, principalement le jour de la Pentecôte. A Gnezne, il y eut un temple dédié à Nia ou Pluton; il y eut aussi à Lysa-Gora celui de Castor et Pollux qu'on nommait *Lelum, Polelum*. Les Polonais comptaient encore au nombre de leurs divinités Zywie, c'est-à-dire le souffle qui anime tout; Pogoda, c'est-à-dire un temps beau et serein; Pochwiste, ou l'haleine des vents.

Les commencements du règne de Mieczyslas sont couverts d'épaisses ténèbres, qui ne s'éclaircissent que depuis son mariage avec Dombrowka. C'est aussi de là que date la véritable histoire de la Pologne.

N'ayant point de lignée de plusieurs épouses païennes, et se prêtant aux insinuations de quelques seigneurs de sa cour, Mieczyslas épousa une chrétienne. Dombrowka, fille de Boleslas I, duc de Bohême, ne consentit à lui donner sa main que sous la condition qu'il embrasserait le

christianisme, de concert avec toute sa nation. Instruit des dogmes de la foi, Mieczyslas fut baptisé à Gnezne, par Bohowid, prêtre bohémien, en 965.

Avant la cérémonie de la bénédiction nuptiale, Mieczyslas envoya des ordres dans tout le pays afin de détruire et de brûler les idoles. En conséquence, on supprima tous les rites et les fêtes établies en l'honneur des dieux. On ordonna à tout citoyen, sous peine de mort et de confiscation, de se faire baptiser; et pour affermir la foi nouvellement établie, Mieczyslas fit venir des hommes habiles pour instruire les prosélytes; il bâtit neuf églises dans différentes villes, à Gnezne, à Krakovie, à Posen, à Kruswiça, à Breslau, à Lubusz, et il les dota de domaines considérables. Divisées en diocèses, ces églises furent soumises à deux archevêques. Gilles, nonce du pape Jean XIII, vint présider à l'accomplissement de cette œuvre. Des gens habiles et religieux furent appelés d'Italie pour remplir les fonctions sacerdotales dans les temples nouvellement érigés.

Le zèle de Mieczyslas à favoriser les progrès de la religion fut récompensé. Le ciel accomplit ses désirs; Dombrowka mit au monde un fils à qui on donna le nom Boleslas, nom qui signifie *beaucoup de gloire*.

Pour la dotation des évêques, Mieczyslas établit des dîmes de gerbes, qui devaient servir à l'entretien des prêtres subalternes adjoints aux évêques pour l'instruction des catéchumènes. Telle fut l'origine du clergé, et de ses immenses dotations.

Cependant la Pologne ne fut définitivement convertie que plus tard, en 968, par les soins de Iordan, évêque de Posen. Les lumières de la foi commencèrent alors à dissiper les tenèbres de la barbarie, à adoucir les mœurs; et bientôt les Polonais se montrèrent si chauds partisans de la nouvelle religion, que, pour prouver qu'ils étaient toujours prêts à la défendre, ils établirent l'usage de tirer à demi, pendant la lecture de l'évangile, les sabres hors des fourreaux, et de ne les y faire rentrer qu'après l'antienne: *Gloire à toi, Seigneur.*

Les vues pacifiques de Mieczyslas ne furent pas long-temps sans être troublées. L'ambition des comtes de Saxe entraîna Mieczyslas dans des guerres interminables. Wigman comte de Lunébourg souleva contre lui les Slaves. Mieczyslas marcha contre cet ennemi. Cerné de tous côtés, Wigman fut pris et obligé de mettre bas les armes. Il remit son épée entre les mains du vainqueur, et mourut de désespoir.

Quoique la mort de Wigman eût rassuré Mieczyslas du côté de l'Allemagne, il ne jouit de cette tranquillité que jusqu'à l'an 972. A cette époque, Udo, margrave de Misnie, ayant fait cause commune avec Sygfred, comte de Walbek, alluma une nouvelle guerre contre Mieczyslas. Secondé par son frère, ce prince ne tarda pas à se remettre en campagne, et la fortune favorisa constamment ses armes. Othon I instruit de cette querelle voulut l'apaiser : il envoya donc à Mieczyslas et à Udo l'ordre de mettre bas les armes, et les menaça de sa disgrace en cas de désobéissance. Mieczyslas déféra à cet ordre et se rendit à Quedlembourg pour y faire sa cour à Othon I. On y traita des intérêts de la Pologne. Pour gage de sa satisfaction, Othon combla Mieczyslas de présents et de témoignages d'estime (1). Ce prince rendit alors tributaires d'Othon toutes ses conquêtes derrière la Warta. Depuis cette époque Mieczyslas fut appelé margrave ou duc, et appuyé des rois d'Allemagne, il se garantit contre les Bohémiens et assura l'inviolabilité de ses frontières (2).

Bientôt après le congrès de Quedlembourg, mourut Othon I : les nouvelles dissensions qu'en-

(1) Naruszewicz.

(2) Lelewel, p. 73.

fanta sa mort demandèrent la présence de Mieczyslas en Allemagne. Othon I encore vivant, pour prévenir l'explosion des troubles, nomma son fils pour son successeur et le fit couronner. Les archevêques de Mayence et de Magdebourg s'y opposèrent, et s'étant déclarés en faveur de Henri, ils entraînèrent Mieczyslas dans leur parti. Les pays situés au-delà de l'Oder qui relevaient de la Pologne, et qui n'avaient été soumis aux empereurs que par la force, donnaient à Mieczyslas le droit d'intervenir dans les affaires d'Allemagne. Mieczyslas fit donc cause commune avec les deux archevêques ; mais quelques armées envoyées en Bohême et en Pologne suffirent pour apaiser ces mouvements. Henri ayant été fait prisonnier et envoyé au château d'Engelheim, les Polonais désertèrent sa cause et obtinrent la paix. Cependant, après la mort d'Othon II, qui suivit de près ses triomphes, Henri ne cessa de poursuivre ses droits : il se fit couronner roi à Quedlembourg. Boleslas duc de Bohême et Mieczyslas I se rangèrent sous ses bannières et lui offrirent leur amitié et des secours en hommes. Mais Mieczyslas, voyant la supériorité des forces d'Othon III, abandonna de nouveau Henri et offrit son secours à son rival : réunissant son armée à celle des Saxons, il dé-

vasta la Bohême et contribua puissamment à la paix qui suivit de près sa défection. Mieczyslas, comblé de l'amitié d'Othon III, continua d'être son allié et lui envoya des renforts contre les Lutiques.

Mieczyslas avait encore une autre raison de cultiver l'amitié d'Othon III: il voulait s'en faire un appui contre les Roxelans ou les Russes. La première demeure de ces peuples s'étendait depuis la mer Caspienne et le Pont-Euxin jusqu'à l'Océan septentrional. On n'en avait pas entendu parler avant Rurik, fondateur de leur empire, en 861. Ce prince et ses successeurs, en reculant leur domination vers le midi, profitèrent de la guerre dans laquelle Mieczyslas s'était engagé contre les Bohémiens, et s'emparant de la Russie-Rouge ou de la Chrobatie, ils ne s'arrêtèrent qu'au Bug et au San. Mieczyslas regarda avec indifférence cette agression, on ne sait pourquoi; mais nous verrons plus tard que Boleslas son fils en tira une vengeance éclatante. Un an avant cette expédition, mourut Dombrowka, en 977; Mieczyslas porta pendant six mois le deuil de sa mort: il fit épouser à son fils Boleslas, Judith, fille de Geyza, duc de Hongrie.

La dernière expédition de Mieczyslas eut lieu

contre les Bohémiens, dont le souverain rompit avec lui vers l'an 989. Mieczyslas obtint, contre cet ennemi, des secours d'Othon III, qui lui envoya quatre régiments de Saxons, commandés par Gizyler, archevêque de Magdebourg. Cette guerre, comme toutes celles de cette époque, se termina par le ravage et le brigandage, et fut le germe de beaucoup d'autres qui désolèrent plus tard la Pologne.

Mieczyslas mourut des suites d'une fièvre, après avoir vécu 61 ans et régné 30 ans.

D'après Dlugosz, il avait envoyé à Rome Lambert, évêque de Krakovie, demander la couronne. Naruszewicz révoque ce fait en doute.

BOLESLAS CHROBRY, LE GRAND (992—1025).

Boleslas, appelé Chrobry à cause de ses exploits, succéda à son père Mieczyslas, qui lui laissa un royaume vaste, mais environné de voisins remuants et formidables.

L'amitié qu'Othon III portait à Mieczyslas semblait mettre Boleslas à l'abri des attaques des Saxons; mais les Bohémiens qui élevaient des prétentions sur la Silésie; mais la puissance croissante des Russes; mais les hordes slaves qui infestaient les pays situés derrière l'Oder; mais la Poméranie et la Prusse, habitées par des

peuples féroces, sauvages et agressifs; mais sa propre monarchie, encore couverte d'une rouille de barbarie, sans lois ni civilisation, lui donnaient de grands sujets d'inquiétude.

Débutant sous des circonstances aussi critiques, Boleslas, avant de devenir le père et le bienfaiteur de son pays, voulut être maître dans ses états. Pour atteindre ce but, il rétablit l'ordre au dedans; et voulant faire respecter sa puissance au dehors, il organisa une milice qui, avant lui, était plutôt un ramas d'hommes indisciplinés qu'une troupe régulière et aguerrie.

Convaincu que (1) l'unité de la souveraine puissance est seule capable de consolider la tranquillité dans une monarchie naissante, il expulsa du pays Wlodyboy et trois autres frères naturels, ainsi que leur mère Oda, fille du margrave de Misnie. Ces princes orgueilleux furent porter leur ressentiment chez les Russes, les Bohémiens et les Allemands. L'un d'eux poussa l'esprit de vengeance au point d'exciter à la guerre contre sa patrie Wlodimir I, duc de Russie, et Boleslas II, duc de Bohême.

Sur ces entrefaites, Othon III, empereur d'Allemagne, demanda à Boleslas-le-Grand des secours contre les Slaves Havelins. Charmé

(1) Niemcewicz, p. 38. *Chants historiques*.

de pouvoir gagner l'amitié de cet empereur, Boleslas lui envoie une partie de ses troupes, et marche contre l'ennemi à la tête de l'autre partie.

Nous avons dit plus haut que Wlodimir I, duc de Russie, profitant des troubles d'Allemagne auxquels Mieczyslas prit part, avait conquis la Russie-Rouge, Przemysl et Radymn. Enhardi par l'indifférence avec laquelle Mieczyslas regardait ses envahissements, Wlodimir fondit encore sur la Pologne et la dévasta. Boleslas marche contre lui et le rencontre près de la rivière Rubiesz. La crue extraordinaire de cette rivière empêcha les deux armées d'en venir aux mains : Boleslas fit alors provisoirement la paix (1) avec Wlodimir, pour tenir tête à d'autres ennemis qui inondaient ses états.

En effet, les Bohémiens, appuyés par Wlodiboy, leur voisin, avaient alors conçu le projet de profiter de cette alliance pour faire revivre leurs prétentions sur la Silésie. Saisissant le moment où Boleslas était en marche contre les Russes, ils envahirent cette province de concert avec Wlodiboy, poussèrent leurs couquêtes jusqu'au fond de la Pologne, et s'emparèrent de Krakovie dégarnie de troupes. Boleslas II, duc de Bohême,

(1) Naruszewicz, t. II, p. 98.

donna à Wlodiboy une partie de la Silésie, et retint pour son compte Krakovie avec les environs, après y avoir laissé son gouverneur Krassota. Ces empiétements successifs déterminèrent Boleslas-le-Grand à marcher contre les Bohémiens. Il reprit la Silésie; mais Krakovie, hérissée de troupes et pourvue de munitions, résista long-temps aux efforts des Polonais. Ce ne fut qu'après de longs et nombreux assauts que Boleslas reprit cette ville (1). Il y passa au fil de l'épée tous les Bohémiens.

Ayant rétabli le royaume dans son intégrité primitive, ce prince voulut environner son trône de plus de splendeur et de magnificence. Dans cette vue, il envoya l'évêque Lambert (2) en ambassade auprès du pape Sylvestre pour le prier de lui donner la couronne. Dans le même temps, Etienne, duc de Hongrie, avait envoyé également à Rome pour faire la même demande au souverain pontife; mais plus soumis ou plus adroit que Boleslas, ce dernier fit au pape l'hommage de son royaume, et l'envoyé du duc de Bohême fut plus heureux dans sa mission que le député polonais qui avait l'ordre de ne faire dépendre sa nation d'aucune puissance étrangère.

(1) Naruszewicz, t. II, p. 104.
(2) Ibidem.

C'est à cette époque qu'Othon III, soit en reconnaissance du puissant secours qu'il avait reçu de Boleslas, soit par estime particulière pour la valeur du héros, vint lui rendre visite en personne. Arrivé à Posen, l'empereur résolut d'aller (1) nu-pieds jusqu'à Gnezne. La magnificence avec laquelle Boleslas reçut un hôte aussi illustre répondit à l'estime dont celui-ci lui donnait une preuve si éclatante. Boleslas fit étendre des draps de différentes couleurs sur le chemin par où l'empereur devait passer; c'est-à-dire depuis le château Astrou jusqu'à l'endroit où le clergé vint à sa rencontre avec l'évêque de Posen. Les grands du royaume, richement vêtus, et le peuple, suivaient l'empereur entre deux haies immenses d'hommes armés et couverts de différents costumes. Ce cortége (2) fut embelli par des dames de tout rang, parées de somptueuses fourrures. Arrivé à Gnezne, l'empereur, charmé de la réception, invita Boleslas à venir le trouver, et lui parla ainsi :

« Votre manière généreuse de penser, et les « services signalés que vous nous avez rendus, « sont pour tous deux un motif de félicitations « mutuelles. Nous vous avons invité dans l'as-

(1) Naruszewicz, t. II, p. 106.
(2) Ibidem.

« semblée de nos princes pour vous rendre le « même honneur. Nous vous conférons le nom « et la dignité royale, en vous créant, à dater « d'aujourd'hui, membre de l'empire d'Alle- « magne et l'ami de notre majesté impériale. » En disant cela il ôta de sa tête le diadème, et en ceignit le front de Boleslas.

Après cette cérémonie, Othon éleva l'évêché de Gnezne à la dignité archiépiscopale et métropolitaine (1), créa archevêque Radzyn ou Gaudencius, compagnon de saint Albert, soumit à son pouvoir trois autres évêques de Kolberg, de Wladislas et de Krakovie, déchargea Boleslas de tous les tributs imposés à son père par suite du traité qui avait rendu tributaire le pays polonais situé derrière l'Oder. Depuis cette époque, le roi de Pologne devint le défenseur de l'empire d'Allemagne contre les ennemis de l'un et de l'autre état, et acquit le droit de convertir les païens. L'empereur lui délégua en outre son droit de souveraineté sur les Slaves situés derrière l'Oder, et reconnut ces pays comme dépendances directes de la Pologne; lui concéda, en vertu de cette cession, toutes les conquêtes qu'il y pourrait faire par la suite; et pour compléter ses faveurs, il lui accorda le droit des investitures et

(1) Naruszewicz, t. II, p. 107.

de la nomination des évêques (1). La mémoire de ce fameux traité entre Othon III et Boleslas se conserva jusqu'à Boleslas-Bouche-de-travers. Othon donna à toute la nation l'aigle blanc pour armes, et cimenta ce pacte par le sceau d'or qu'il y fit apposer. Il fit présent au roi d'une lance de saint Maurice, pour lui servir de sceptre, et d'un clou tiré de la croix de Jésus-Christ. Boleslas lui offrit à son tour le bras de saint Albert. Et pour mettre le sceau à leur amitié, Othon III donna en mariage à Mieczyslas, fils du roi, sa nièce Ryxa, fille d'Eron, palatin du Rhin. Mais ce fut surtout la splendeur avec laquelle il fut reçu qui le ravit d'admiration. On chargea les tables de vases d'or et d'argent que Boleslas faisait porter chaque jour chez l'empereur à l'issue du festin. Il lui fit présent de trois cents cavaliers vêtus de riches cuirasses (2), et combla ses courtisans de somptueux souvenirs. Ditmar, écrivain contemporain, et d'autres historiens, nous rendent compte de cette splendeur fastueuse ; et le moine Adamar ajoute qu'Othon, arrivé à Aix-la-Chapelle, envoya au roi, en reconnaissance de cette brillante réception, un fauteuil d'or massif qu'il avait trouvé à son retour dans le tom-

(1) Naruszewicz, t. II, p. 109.
(2) Ibidem, p. 46.

beau de Charlemagne, et sur lequel ce prince fut trouvé assis. Deux années après le couronnement de Boleslas, Othon mourut empoisonné par l'épouse de Crescencius, fameux perturbateur que ce prince avait fait périr.

Mais Henri de Bavière fut moins reconnaissant et moins généreux que son prédécesseur Othon III, puisqu'il porta envie à la puissance de Boleslas-le-Grand et à son intimité avec Henri, margrave d'Autriche. Il invita ces deux princes à Mersbourg, dans l'intention de les immoler par trahison. Boleslas-le-Grand s'y rendit pour s'assurer la possession de la ville de Misnie qu'il venait d'enlever à Herman, duc de Souabe, et comme roi allié pour complimenter Henri sur son avénement (1). Il était accompagné du margrave d'Autriche, avec lequel il vivait dans une intimité parfaite. Ces deux princes s'aimaient et s'aidaient toutes les fois qu'ils avaient besoin l'un de l'autre. A peine sorti du palais impérial ils furent assaillis dans la cour même, par le peuple, et cela avec tant d'impétuosité que ce ne fut qu'en brisant la porte qu'ils parvinrent à se tirer de ce guet-apens. Les soldats qui les escortaient furent ou tués ou dépouillés. Le reste fut sauvé par le soin de Bernard, duc de Saxe. Ainsi, le

(1) Naruszewicz, t. II, p. 115.

complot criminel de Henri demeura sans fruit. Il excita l'indignation du roi, et ne recueillit que la honte d'une guerre sanglante. Échappé heureusement à la fureur des sicaires apostés, Boleslas-le-Grand jura de tirer de cet attentat une vengeance éclatante. Il envahit la Lusace et la Misnie, et conquit ces pays l'épée à la main.

Les troubles que suscita en Bohême la barbarie de Boleslas III offrirent au roi une belle occasion de se venger. Non content de fouler le peuple d'onéreux impôts, Boleslas III joignait l'atrocité à l'avidité. Il avait deux frères, Iaromir et Udalric; craignant que l'un d'eux ne fût élevé au trône par les habitants de Prague, ses ennemis mortels, il exerça sur Iaromir une honteuse mutilation afin de le priver d'héritiers, et voulut étouffer Udalric dans le bain (1). Ils s'enfuirent tous deux en Bavière. Mais Boleslas III devint dès ce moment odieux à son peuple, et la haine de ses sujets travailla sourdement à sa ruine. Le tyran fut donc chassé et on élut en sa place Wlodyboy, frère de Boleslas-le-Grand. Charmé de pouvoir se défaire d'un frère remuant et dégradé par l'ivrognerie, Boleslas-le-Grand ne s'opposa pas à son élection, et accueillit chez lui Boleslas III. Wlodyboy ne jouit pas long-temps de la cou-

(1) Naruszewicz, t. II, p. 118, 120.

ronne; il mourut un an après son élévation. Boleslas-le-Grand replaça sur son trône Boleslas III. Mais celui-ci ayant payé ce bienfait par l'ingratitude la plus noire, Boleslas-le-Grand indigné prit les armes, et après avoir défait Boleslas III le plongea dans une prison, où ce voisin insociable mourut de langueur. Après la conquête de la Bohême, le roi de Pologne s'empara sans coup férir de la Moravie et de toutes les dépendances de la couronne bohémienne.

L'empereur Henri regardait d'un œil d'envie les vastes conquêtes du roi de Pologne. De là des guerres longues et sanglantes entre ces deux princes. Henri envoya des ambassadeurs en Bohême où se trouvait alors Boleslas, en lui déclarant qu'il le laisserait en possession de la Bohême, pourvu que, suivant l'antique usage des Bohémiens, il reconnût l'autorité qu'exerçaient les empereurs sur ce duché.

Boleslas, alors à l'apogée de sa gloire, reçut avec mépris les envoyés autrichiens. Confiant dans ses propres forces, et certain du concours de Henri, margrave d'Autriche, qui venait d'arborer l'étendard de la révolte contre l'empereur, il répondit par un refus dédaigneux et se prépara à en subir les conséquences.

Henri tourna d'abord ses armes contre les alliés de Boleslas. Celui-ci, profitant de cette démarche, conquit la Misnie, ravageant les terres de ceux qui s'opposaient à sa marche victorieuse (1). Il opéra sa jonction avec ses alliés et dévasta la Bavière, duché héréditaire de l'empereur. Ne pouvant tenir devant lui, Henri réussit à détacher de l'alliance du roi polonais, Henri, margrave d'Autriche, et Brunon son frère. Boleslas resta seul chargé du fardeau de la guerre. Alors l'empereur ordonna à tous les états d'Allemagne de prendre les armes. Les troupes allemandes ne se réunissaient que fort lentement à cause des rivières enflées par des pluies continuelles. Pour donner le change à Boleslas, l'empereur feignit de marcher en Pologne; bientôt après il prit le chemin de Bohême, où le roi de Pologne se trouvait alors. Averti de cette entrée inopinée des Allemands en Bohême, le roi dit dédaigneusement : « Il est impossible que les Allemands soient déjà là; ces grenouilles sont lentes à ramper (2). » Cependant les malveillants de Prague, excités par des émissaires allemands, jetèrent l'épouvante pendant la nuit et causèrent un grand désordre dans l'armée du roi. Les Po-

(1) Naruszewicz, t. II, p. 126 et suivantes.

(2) Ibidem, p. 128.

lonais furent battus de toutes parts. On se précipitait du haut des ponts. L'empereur entra le lendemain à Prague. Nous attribuons, dit le savant Naruszewicz, ce désastre et la perte de Prague au hasard, à la trahison, enfin au peu de circonspection de Boleslas. Cependant, bientôt après, le roi répara cet échec, en gagnant coup sur coup plusieurs batailles. Quoique numériquement plus forts, les Allemands eurent toujours le dessous et cédèrent à la valeur du roi. Il dévasta tous les pays jusqu'à l'Elbe, fit prisonniers plusieurs princes d'Allemagne, reprit Bautzen avec la basse Lusace, et souleva contre l'empereur les Saxons, les Havelins, et les Brandebourgeois. Effrayé de ces conquêtes rapides, l'empereur demande la paix par ses ambassadeurs; le roi refuse de les recevoir. De son côté, Mieczyslas, fils du roi, le seconde puissamment. Entré en Bohême avec son détachement composé de dix régiments, il y conquiert de riches dépouilles et fait un grand nombre de prisonniers, avec lesquels il rejoint l'armée de son père. Le roi de Pologne poussa alors sa marche jusqu'à la ville de Niemce, située sur la fameuse montagne de Zottenberg. Ditmar rend justice à la sagesse que le roi déploya dans la prise de cette ville. Tous les efforts des Allemands pour la re-

prendre des mains des Polonais furent infructueux. Tant de batailles consécutives perdues par les Allemands, tant de prodiges de valeur des Polonais, tant de pays dévastés par la furenr des soldats, contraignirent Henri, ennemi déclaré de Boleslas, à demander la paix. Pour l'obtenir, il chercha d'abord à gagner son amitié. Il invita son fils Mieczyslas à Magdebourg, le reçut avec splendeur, et le nomma chevalier. Puis il invita le roi lui-même, qui ne s'y rendit qu'après avoir reçu des otages, de crainte de trahison. L'empereur le créa également chevalier, et, cédant aux circonstances, signa un traité à Bautzen en 1018. On échangea les prisonniers de part et d'autre. Pour sanctionner cette convention, le roi épousa Oda, fille d'Écard, margrave de Misnie. Boleslas vit toutes ses conquêtes affermies par la paix, et marqua ses frontières en faisant dresser des colonnes de fer près de l'Elbe et de la Saale.

Au milieu de cette campagne, le roi, profitant de l'éloignement de l'empereur qui se trouvait en Italie, avait envoyé une partie de ses troupes contre les Poméraniens. Ces peuples, au dire des historiens polonais, appartenaient de temps immémorial à la Pologne, et Ziemowit les avait soumis à ses lois. Quoi qu'il en soit, Boleslas vou-

lut, par la conquête de la Poméranie, arrondir sa monarchie, et forcer ses habitants à embrasser le christianisme. Il subjugua tout le pays entre la Vistule, l'Oder et la Notéc. Poursuivant ses victoires, il asservit les Prussiens, les convertit à la foi chrétienne, et leur imposa un tribut. En mémoire de cette conquête, il fit dresser une colonne de fer près de la rivière Ossa.

Passons maintenant à d'autres conquêtes non moins importantes qui signalèrent le règne de Boleslas. Avant de s'engager dans la guerre avec l'Allemagne, ce prince avait jeté ses regards sur la Russie. La mort de Wlodimir, duc de Kiiovie, lui procura l'occasion d'intervenir dans les affaires de cette nation. Ce duc ayant partagé ses vastes états entre ses enfants, fut la première cause des guerres intestines qui les ravagèrent. A sa mort, tous ses fils prirent les armes contre Swietopelk leur frère aîné : pour se mettre à l'abri de leur fureur, ce prince se réfugia en Pologne et engagea Boleslas son beau-père à soutenir ses droits les armes à la main. Boleslas, qui n'avait pas oublié l'agression de Wlodimir contre la Pologne sous le règne de Mieczyslas, saisit avidement cette occasion pour rentrer dans les possessions qui avaient été ravies à son père. L'un des usurpateurs, Yaroslaf, croyant surprendre

le roi, envahit la Volynie. Le roi marcha sur-le-champ contre lui, et l'ayant rencontré sur le Bug, il le mit dans une déroute complète et poussa sa marche triomphale jusqu'à Kiiovie. Là, informé des préparatifs (1) que l'Allemagne faisait pour une nouvelle guerre, il brûla une partie de la ville et l'église de Sainte-Sophie, et des rivages du Borysthène il vint camper en toute hâte sur ceux de l'Oder. Rassuré du côté de l'Allemagne par le traité de Bautzen, il tourne contre les Russes toutes ses forces réunies. Yaroslaf ne peut résister à l'impétuosité de Boleslas, qui remporte sur lui de nouveaux avantages. Incertain de l'esprit de Kiiovie, Yaroslaf se sauve à Nowogrod. Un nombre infini de prisonniers, et le camp, riche d'un immense butin, tombent au pouvoir du vainqueur. Boleslas assiége Kiiovie. La résistance qu'il y éprouve le force à livrer l'assaut. Il fut terrible, et une ville opulente, qui comptait plusieurs siècles d'existence, devint la proie des flammes; depuis lors elle ne put récupérer sa première splendeur. Kiiovie, qui rivalisait de prééminence avec Constantinople, comptait alors quatre cents temples, huit cents (2) marchés, et une population immense. Boleslas,

(1) Niemcewicz.
(2) Ibidem, 42.

prêt à faire son entrée dans cette ville à la tête d'un brillant cortége, éprouva un tel moment d'impatience qu'il frappa la porte avec son sabre, et ce sabre fut appelé depuis *sabre ébréché* (szczerbiec), de la brèche qu'il reçut dans ce choc. Ce sabre fut religieusement gardé jusqu'à nos jours dans le trésor du roi, à Krakovie, pour être attaché pendant la cérémonie du couronnement au côté du nouveau roi. Dans les derniers orages de notre pays il fut cependant enlevé, ainsi que les insignes de la royauté (1). Swietopelk fut rétabli à la dignité de duc. Ayant emporté d'immenses richesses de Kiiovie, Boleslas fit dresser près du Borysthène une colonne de fer, laissa une forte garnison dans la ville, et retourna dans ses foyers.

Mais à son retour le roi ne demeura pas longtemps tranquille. Yaroslaf voulut tenter une seconde fois la fortune, et assaillit avec de grandes forces un petit détachement polonais, le reste des troupes étant licencié. Boleslas suppléa au nombre par son courage et ses talents militaires. Ayant ramassé autant de troupes qu'il le pouvait, il fondit sur l'ennemi, et, payant de sa personne, il releva le courage des siens et écrasa les Russes. Yaroslaf se sauva par la fuite sous un déguise-

(1) Niemcewicz, p. 43.

ment. Boleslas, dans cette affaire, remplit le devoir de capitaine et de soldat. Le Bug, teint de sang, fut appelé depuis *la rivière noire ou sale*. Ce fut là la dernière et la plus brillante expédition de Boleslas. Revenu dans ses foyers, il enrichit l'église de Gnezne des dépouilles ennemies; il récompensa ses compagnons d'armes par des éloges, des dons et des dignités; il adopta le prénom de Chrobry, ou le Vaillant, que les Russes lui donnèrent (1), et bâtit un château à une lieue de Wisliça, qu'il appela *Chroberz*.

En reculant les frontières de la Pologne depuis la Baltique jusqu'au Borysthène et l'Elbe, Boleslas mérita le nom du premier héros de son temps; mais sa gloire n'eût pas été complète, si aux brillantes conquêtes du guerrier il n'eût joint la sagesse du législateur. Considérant la religion non seulement sous les rapports de la félicité future, mais comme le ressort le plus efficace pour adoucir les mœurs agrestes, et voulant introduire la civilisation dans une société naissante, il chercha à favoriser ses progrès, ne négligeant, au milieu du cliquetis des armes, ni l'étude ni la morale. Il fonda des écoles à Sihcieceow, à Tyniec et à Lysa-Gora, et en confia la direction aux

(1) Naruszewicz, p. 178.

bénédictins, dont l'ordre fut le premier restaurateur et le père des lettres en Europe.

Ce fut sous ce roi que saint Albert, en prêchant la foi aux idolâtres prussiens, tomba victime de son zèle pieux. Boleslas racheta son corps, le fit déposer à Gnezne et enrichit son tombeau. L'hymne de la *Mère de Dieu*, écrite par saint Albert, est le plus ancien monument de la poésie polonaise.

La série des victoires de Boleslas est la preuve évidente de la perfection à laquelle il porta la discipline, la tactique et l'art de la guerre. Il remplit sa cour de la jeunesse la plus brillante. Divisée en régiments et exercée aux manœuvres, elle servait de modèle au reste des troupes. Cet usage, de tenir une cour armée, fut suivi par les rois ses successeurs. La noblesse (*milites*) composait la plus grande partie de l'armée, c'est-à-dire la cavalerie, qui était divisée en *lourde* et en *légère*; la première fut armée de cuirasses, la seconde de boucliers (1); dans la suite des temps ces troupes furent appelées hussards et cuirassiers.

Les habitants de la Pologne se divisaient en trois classes :

Les serfs (*servi*) et les sujets (*liberati*) qui dé-

(1) Niemcewicz, p. 45.

pendaient de la volonté de leurs maîtres, c'est-à-dire de la noblesse; le nombre de serfs diminuait lorsqu'ils passaient aux classes libres, et s'augmentait par les captifs pris dans la guerre (1).

Les agriculteurs (*rustici*), classe la plus nombreuse, demeurant dans les terres de nobles, d'église et de rois. Ils gardaient les villes et les châteaux. Dans cette classe, il y en avait qui étaient égaux aux nobles, c'est-à-dire ceux qui faisaient le service militaire (*milites gregarii*), soit avec le bouclier (*clypeati*), soit avec la cuirasse (*loricati*) (2).

Les nobles (*nobiles*) qui servaient à cheval étaient les plus nombreux; il y en avait une classe supérieure aux autres (*familiares magnati cunei*), qui avait le droit d'aspirer aux faveurs du roi (3).

Le pays se divisait en districts ou en villes (*civitates, burgi*); chaque chef-lieu avait son greffe (*castrum, castellum*), où présidaient des magistrats qui remplissaient les fonctions de police, de justice, d'administration et de guerre. Il paraît que ces magistrats furent les castellans ou les starostes (*comites, duces, principes*).

Tous les citoyens libres, agriculteurs ou

(1) Lelewel, p. 76.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem.

nobles, obéissaient, sans distinction, à ces magistrats; tous, sans distinction, faisaient le service du pays où leurs terres étaient situées; tous payaient régulièrement les impôts fonciers, fournissaient des chevaux et des voitures de transport, et, de plus, étaient assujettis à des prestations de blé (*osepy*) et à d'autres charges locales. Ces obligations pesaient également sur les séculiers et les religieux (1).

Du temps des Piasts, la magnificence ne distinguait pas le souverain des sujets; les mœurs étaient si simples, que le roi ne dédaignait pas de visiter l'humble toit du paysan (2). Boleslas, qui n'ignorait pas que la spendeur attire les hommages, le respect et l'obéissance, environna son trône de magnificence et de différentes dignités curiales (3), qui mettaient sous les yeux du souverain les affaires examinées d'abord par les magistrats de districts. De plus, il forma, sous sa surveillance, un conseil de douze hommes, respectables par leur âge, leur sagesse et leurs vertus. En visitant avec eux les provinces et les districts, il écoutait les plaintes du paysan et rendait la justice, entrant dans le détail de ses besoins, in-

(1) Lelewel, p. 77.
(2) Niemcewicz, p. 45.
(3) Lelewel, p. 77.

sistant sur la plus scrupuleuse exécution des lois, et ordonnant de respecter la personne et la propriété des agriculteurs. Cette sollicitude paternelle, source d'abondance et de prospérité, servit aussi à l'accroissement de la population; et cela au point que, sous ce roi, Gnezne fournit, pour l'expédition contre les Russes (1), 6,500 hommes, Posen 5,300, Wladislaw 2,800, Santok 2,300.

En sa qualité de chrétien, Boleslas entretenait des relations amicales avec les puissances chrétiennes. Dans ce temps-là, quoique les empereurs et les rois fussent sacrés avec les mêmes cérémonies, cependant la dignité impériale était au-dessus de la dignité royale. Les empereurs envoyaient des couronnes aux rois nouvellement convertis; le pape seul avait le droit de consentir au sacre, et sans cette cérémonie, un monarque chrétien couronné ne réunissait pas sur sa tête tous les caractères de la dignité monarchique. Boleslas voulut donc (2) sanctionner son titre de roi par le sacre ou par le rite chrétien; il manifesta l'intention d'obtenir, à cet effet, le consentement du pape. L'empereur d'Allemagne, toujours en guerre avec lui, mettait obstacle à ce dessein en inter-

(1) Naruszewicz, t. II, p. 97.
(2) Lelewel, p. 78.

ceptant ses messagers; mais, fort de sa propre puissance, Boleslas demanda à son clergé l'onction sacramentelle. Les évêques polonais furent dociles à ses ordres, et la cérémonie du sacre eut lieu peu de temps avant sa mort.

Ses soins paternels furent interrompus par une maladie aiguë; la regardant comme l'avant-coureur de sa mort, il convoqua une assemblée à Gnezne, et y nomma Mieczyslas son successeur. M. de Voltaire, en louant les avis de Louis XIV à son petit-fils, nous autorise à rapporter ici les dernières paroles d'un roi du onzième siècle; elles sont peut-être plus remarquables. Près de rendre le dernier soupir, il recommanda à son fils de respecter les gens d'esprit et de mérite; d'aimer Dieu, la religion et la vertu; de régner par la justice; de fuir les plaisirs, et notamment d'inspirer à ses sujets de l'amour plutôt que de la crainte. Et ce roi ne savait pas lire! Et ce roi n'avait d'autres lumières que celles que donnent la religion et la vertu!

Boleslas estimait les guerriers, et les comblait de présents; mais il n'aimait pas l'argent, et tout ce qu'il en amassait, il l'employait aux besoins de le patrie, à la décoration des églises, aux récompenses pour les hommes de mérite. Il punissait sévèrement les délits; cependant il se laissait fa-

cilement fléchir, témoin la grace qu'il fit à plusieurs nobles condamnés à la peine capitale, et qu'il gracia pour plaire à son épouse Judith qui avait intercédé en leur faveur. Ce fut donc à juste titre que la Pologne porta le deuil d'un roi qui, au dire des écrivains étrangers et nationaux, fut le fondateur de la nation polonaise. Il mourut à Posen en 1025.

MIECZYSLAS II, L'INDOLENT (1025—1034).

La malheureuse situation où la Pologne fut plongée dès l'avénement de Mieczyslas II est la preuve incontestable qu'un grand homme, quelque brillants que soient son courage, ses qualités, ne peut se promettre d'assurer la puissance d'une nation, si son successeur est aussi faible et inepte que son prédécesseur a été actif et entreprenant.

La nation ne fut pas long-temps à se ressentir de la perte qu'elle venait de faire en la personne de Boleslas. Le royaume, sous ce prince, si célèbre par les conquêtes, l'opulence, la tranquillité et l'organisation intérieure, éprouva un grand changement après sa mort. Mieczyslas n'avait pas les qualités de son père pour conserver ce que cet illustre monarque avait acquis. Indolent, paresseux, volage, grossier, dénué d'intelligence et de discernement, il éloigna, dès son

avenement, le conseil des vieillards qui, dans les graves affaires de l'état, secondaient Boleslas de leur expérience. Entouré(1) d'un groupe de jeunes voluptueux, il s'abandonna à une vie déréglée. Sa paresse et son insouciance provoquèrent une nouvelle guerre qui ensanglanta toute la Pologne.

En effet, Yaroslaf et Mstislaf, duc de Kiiovie et de Russie, entrèrent dans les provinces limitrophes pour les dévaster, et en emmenèrent une infinité de paysans (2) dont ils peuplèrent les déserts du Borysthène.

Les Bohémiens vengèrent aussi leur humiliation par l'envahissement de la Moravie et par les cruautés qu'ils exercèrent sur les régnicoles. L'esprit d'insurrection gagna les provinces situées derrière l'Oder. Boleslas, ayant conquis ce pays, avait bâti beaucoup de châteaux près de l'Elbe, et en avait confié la garde aux starostes ou castellans, avec l'obligation de lui payer un certain tribut. Pour y maintenir la tranquillité, il avait donc nommé à ces charges des indigènes, comme plus populaires et plus au courant des affaires du pays. Enhardis par l'indolence du roi, unis par les liens du mariage

(1) Naruszewicz, t. II, p. 182.
(2) Ibidem, p. 184.

avec les grands, ces castellans s'affranchirent bientôt de toute dépendance. La jalousie du pouvoir et l'ardeur de se dominer les uns les autres excitèrent parmi eux la discorde (1); et la cruauté avec laquelle ils traitèrent le peuple l'exaspéra au point qu'il se rendit coupable de meurtres, de brigandages et d'incendies. Telle fut la situation de la Pologne sous ce prince, qui, pour comble de malheur, admit au gouvernement son épouse Rixa, et se laissa gouverner au gré de ses caprices. Ennemie déclarée des Polonais, cette princesse acheva d'aliéner les esprits en conférant les domaines et les charges éminentes aux Allemands dont elle composait son cortége favori. Enfin l'indolent Mieczyslas se réveilla de son apathie et voulut ressaisir le pays que l'ennemi avait enlevé; il établit même des impôts pour soutenir la guerre, mais il ne fut pas obéi, et quand il voulut prendre les armes, il n'opposa qu'une faible et impuissante résistance.

Mais au moment où tous ses efforts étaient vains pour conjurer des malheurs sans cesse renaissants, les Poméraniens, enhardis par la faiblesse de Mieczyslas, arborèrent à leur tour l'étendard de la révolte. Frappée de tant d'outrages

(1) Naruszewicz, p. 192.

successifs, la nation secoua Mieczyslas de son indolence. Il se mit enfin en campagne, secondé d'André et de Bela, fils de Wladislas, roi de Hongrie, réfugiés en Pologne pendant les troubles qui déchiraient leur patrie. Confiant dans l'incapacité de Mieczyslas, le chef des Poméraniens marche contre lui. Les deux armées s'attaquent avec un courage et une impétuosité incroyables. Les Polonais redoublent d'efforts pour venger leurs outrages; les Poméraniens, pour se soustraire à un juste châtiment. La victoire se déclare en faveur des Polonais. Le chef de la rébellion périt dans un combat singulier avec Bela. La Poméranie fut ainsi conservée à la Pologne. Pour récompenser (1) le courage de Bela, Mieczyslas lui donna en mariage sa fille, et cette province en dot, à titre de fief. Bela eut deux fils, Geyza et Wladislas. Le dernier monta sur le trône de Hongrie.

Mieczyslas ne survécut pas long-temps à cette expédition. Il mourut, dit-on, des suites d'une noire frénésie, ou du libertinage, en laissant le royaume dans un état déplorable. Il avait quelques vertus, mais elles furent ternies par ses vices. En combattant sous les yeux du roi son père, il avait donné des preuves de bravoure. Il

(1) Naruszewicz, t. II, p. 194.

aimait la justice; il visitait souvent ses provinces; il répartit la Pologne en palatinats, et y établit des palatins ou juges de province. On lui attribue aussi l'érection de l'évêché de Kuïavie.

RIXA (1034—1035).

Du vivant même de son époux, au milieu des folies de ce prince, Rixa gouvernait le royaume en maîtresse absolue. Elle tenait la nation dans une dépendance qu'elle n'était que trop disposée à secouer, sous un monarque indolent. Les grands, bien qu'ils eussent pris du goût pour la liberté et l'indépendance, voulaient cependant avoir un gouvernement apparent. Ils laissèrent donc un simulacre de pouvoir au jeune fils de Mieczyslas et à sa mère. Rixa, en prenant les rênes du gouvernement, avait l'intention de faire le bien du pays; mais elle s'y prit avec une violence extrême. La Pologne n'était pas encore totalement purgée d'idolâtrie, de rudesse et de barbarie; les grands ne s'étaient pas dépouillés de leur orgueil et de leurs préjugés, et le peuple gémissait sous le poids de l'oppression et de l'esclavage.

Rixa voulut favoriser l'agriculture, maintenir dans l'obéissance les grands (1), trop fiers de

(1) Naruszewicz, t. II, p. 199.

leurs richesses et de leur crédit. Elle voulut en cela imiter son beau-père Boleslas, mais elle n'avait pas sa capacité. Ayant pris une fausse route pour arriver à son but, elle échoua. Les Polonais ne l'aimaient pas; ils avaient conservé la mémoire de son inclination pour les Allemands; et les impôts dont son époux avait accablé la nation n'ayant pas été allégés sous sa régence, l'exaspération fut portée à son comble. Objet de la haine générale, Rixa cesse de se contraindre, et ne garde plus de mesure; elle fait éclater hautement sa haine contre les Polonais et sa bienveillance pour les étrangers. Cette conduite peu mesurée excita à tel point l'effervescence du peuple, que la régente ne se crut pas en sûreté contre l'indignation nationale. Pour en prévenir les suites, elle se retira en Allemagne, auprès de Conrad II, emportant d'immenses trésors, les joyaux de la couronne, et chargée de la haine des Polonais.

Les troubles intérieurs ne s'apaisèrent pas par la fuite de la reine. Les mêmes hommes dont l'ambition avait été servie par le mépris général pour les Allemands, et par l'oppression de la régence, firent jouer, pour expulser le fils du pays, les mêmes ressorts qui avaient servi à éloigner sa mère. Craignant que le roi ne vengeât les ou-

(1) Naruszewicz, t. II. p. 199.

trages faits à Rixa, ils se déclarèrent en révolte ouverte. Kasimir épuisa les moyens conciliatoires; il n'en fut pas plus obéi, car il lui restait à peine un simulacre d'autorité.

Désespérant de dissiper des troubles toujours renaissants, et cédant au désir de revoir sa mère, Kasimir ne demeura pas long-temps sans la rejoindre.

Le départ de Rixa et de Kasimir livra la Pologne à de nouveaux malheurs, qui la mirent à deux doigts de sa perte. Il se forma (1) deux partis rivaux; l'un attaché à la reine, parce qu'il avait reçu d'elle des priviléges et des faveurs; l'autre ennemi de la reine et de ses favoris. Les grands possédant des richesses immenses, et n'ayant plus rien à craindre, veulent, à l'instar des Allemands, s'ériger en petits souverains. Déchirée par tant d'intérêts contraires, la Pologne tombe en dissolution, et la guerre domestique embrase tout le pays. Les grands combattent entre eux, portant partout le fer et la flamme. Les paysans, lassés d'un joug onéreux, exercent sur leurs tyrans des représailles inouïes; le clergé, enrichi par les rois et les particuliers, s'abandonne à une vie déréglée, et, pour surcroît de maux, la fureur des grands ayant exaspéré le

(1) Naruszewicz, t. II, p. 202.

peuple, il met au pillage les maisons abandonnées, massacre inhumainement et les enfants, et les vieillards infirmes, et les femmes délaissées. L'impunité de leurs forfaits les enhardit au point de se former en compagnies militaires. S'étant donné des chefs (1), quelques uns d'entre eux firent guerre ouverte à leurs seigneurs, les taillèrent en pièces, les réduisirent à l'état d'esclavage, et se partagèrent leurs biens. On ne vit plus alors que meurtres, brigandages et incendies. On ne respecta ni pudeur ni temples, et la nation faillit se déshonorer par une apostasie, pendant que le royaume entier était réduit en cendres.

Ce n'était pas assez des horreurs de l'anarchie, et la vengeance des voisins humiliés vint encore compliquer cette situation critique. Yaroslaf dévaste les pays limitrophes; Bretyslaw, duc de Bohême, s'empare de la Silésie, de la Moravie et de la Lusace, et ravage Krakovie et Gnezne. On enleva alors les reliques de saint Albert et les effets précieux dont Boleslas avait enrichi son temple. On déroba une croix d'or massif que douze prêtres portaient à peine (2), ainsi que trois tablettes, aussi d'or massif, montées de pierres précieuses. L'une de ces tablettes pesait 300 livres.

(1) Naruszewicz, t. II, p. 200.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*.

On enleva encore une foule d'ornements de prix (1).

Tant de malheurs engagèrent enfin la nation à rappeler son roi. Mais le lieu de sa retraite était soigneusement caché, et même ce prince avait changé de nom. Rixa pourtant se laissa fléchir par la brillante ambassade qu'on lui avait envoyée, et daigna indiquer le lieu de la retraite de son fils. On envoya donc une autre ambassade à Léodium, où Kasimir vivait sous un nom emprunté : il s'y faisait appeler Charles (2). Le savant Naruszewicz a prouvé que Kasimir ne vint jamais en France, comme les écrivains étrangers le prétendent. Touché des malheurs de la patrie, ce prince se prêta à ses vœux. Ce fut sous les auspices de Henri III, empereur d'Allemagne, qu'il retourna en Pologne. Rixa n'y retourna point. Elle remit à Kasimir les trésors et les pierres précieuses qu'elle avait enlevées. Henri III rendit les couronnes; mais Bretyslaw, duc de Bohême, ne restitua pas les joyaux qu'il avait emportés. Il les employa à la construction (3) d'un monastère à Boleslas, près de l'Elbe.

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*.

(2) Naruszewicz, t. II, p. 211.

(3) Ibidem, p. 210.

KASIMIR I, LE RESTAURATEUR (1040—1058).

Une quantité d'évêques, de seigneurs et de peuple, allèrent au-devant du roi, en le saluant et entonnant le chant : « Soyez le bien venu, notre cher seigneur (1). »

Replacé au trône de ses pères par le vœu de toute la nation, Kasimir, après la cérémonie du couronnement, s'appliqua de toutes ses forces à rétablir la tranquillité dans l'intérieur du pays. A cet effet, il publia des lois contre les perturbateurs du repos public, contre les incendiaires et les pillards. Il sévit contre les plus coupables, et pour le reste il publia l'oubli du passé. Cette sévérité, modérée par la clémence, fut couronnée d'heureux succès. Chacun rentra en possession de ses biens; les conditions furent rétablies; l'armée reçut ses drapeaux; l'agriculteur retourna à sa charrue; en un mot, la nation reprit un nouvel aspect par l'administration de la justice et par le mariage du roi avec Marie, fille de Wlodimir Ier, duc de Russie (1). Cette princesse apporta en dot une grande quantité d'or, d'argent, de joyaux, et enrichit la maison du roi de vaisselles d'argenterie et de vases de prix, objets

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*.

(2) Naruszewicz, t. II, p. 216.

précieux dont elle avait été précédemment dépouillée par les Bohémiens, pendant la vacance du trône.

A la suite de la réorganisation du royaume, Kasimir prit des mesures vigoureuses pour ressaisir les provinces démembrées. Il reconquit la Silésie par le secours de Henri III, fit rentrer dans l'obéissance les Poméraniens et les Prussiens; restait encore Maslas, qui s'était emparé de la Mazovie, et s'obstinait à ne pas reconnaître la souveraineté du roi, confiant dans les secours des païens de la Prusse. Kasimir triompha aussi de cet ennemi domestique. On se battit cependant à outrance de part et d'autre, non loin de Plock. La Vistule fut teinte de sang. Kasimir, en poursuivant les fuyards, grièvement blessé et excédé de fatigue, courut risque de perdre la vie, et fut sauvé par un simple soldat qui l'avait reconnu. Pénétré de reconnaissance, le roi l'anoblit et le combla de biens. Les rebelles ayant été taillés en pièces, Maslas fut pris et attaché à la potence, avec cette inscription : *Tu visais trop haut, tu es pendu de même.* Cette victoire restitua à la Pologne la Mazovie, qui depuis lui resta toujours fidèle. Bientôt après les Prussiens, peuple conquis par Boleslas-le-Grand, envoyèrent une ambassade au roi pour demander une amnistie. Ils

l'obtinrent, après avoir promis obéissance. Ils payèrent le tribut arriéré, et n'observèrent cependant ce traité que jusqu'à la mort du vainqueur.

Le reste du règne de Kasimir se perd dans l'oubli; mais le bienfait d'avoir tranquillisé le pays, de l'avoir sauvé du pillage et du désordre, mais celui d'avoir scrupuleusement administré la justice, vivront éternellement dans la mémoire des Polonais. Ce roi, suivi de leurs regrets, mourut à la suite d'une maladie aiguë, et après avoir nommé son fils au trône.

Il extirpa dans ses états l'idolâtrie, fonda deux cloîtres de bénédictins à Tyniec et à Lublin. La prudente activité qu'il déploya dans le grand œuvre de la restauration du pays le fit nommer le restaurateur de la patrie; mais l'ignorance (1) l'appelle ordinairement, par dérision, *le moine*. Il est, au dire de Bielski, le premier des rois de Pologne qui ait su lire.

BOLESLAS II, L'INTRÉPIDE (1058—1080).

Boleslas n'avait que seize ans lorsqu'il succéda à son père Kasimir I[er]. La sage sollicitude de Dobrogniewa, sa mère, lui ouvrit le chemin du trône, en déconcertant les desseins des grands, qui vou-

(1) Bandtkie, t. I, p. 230.

lurent l'évincer en profitant des troubles intérieurs. Dès son avénement, ce prince déploya une grande énergie de caractère en se faisant couronner à Gnezne (1), dans une réunion d'évêques, le même jour où Henri IV fut humilié à Canos par Grégoire VII. Il porta sur le trône de belles qualités natives : la sagesse, le courage, un esprit vif, la grandeur d'âme, et surtout un penchant décidé pour la munificence (2).

Le royaume, affermi dans ses limites par la prudence de son père, paraissait alors jouir d'un calme durable. On n'avait rien à craindre du côté de l'Allemagne, où les princes, en guerre entre eux, étaient incapables d'inquiéter la Pologne. Les Lutiques et le reste des barbares slavons aspiraient à se mettre hors de la dépendance de l'Allemagne. La Russie, alliée de Kasimir, était enchaînée dans ses frontières par les incursions des barbares ses voisins. Les Bohémiens, occupés de querelles domestiques, se maintenaient en pleine paix avec la Pologne (3).

Tout présageait donc à la nation un bonheur sans mélange, et les brillantes qualités du jeune roi en étaient le gage assuré. Dès l'aurore de

(1) Lelewel, p. 81.
(2) Naruszewicz, t. II, p. 234.
(3) Ibidem.

son règne, il se montra digne de sa haute position par son généreux empressement à défendre la cause des princes voisins qui venaient réclamer sa protection, et son rare désintéressement lui gagna les cœurs de ceux qui l'approchèrent. Disposant des trônes, il préféra se montrer généreux en les donnant, que glorieux en les gardant pour lui-même.

La fortune lui offrit bientôt l'occasion de donner carrière à ses sentiments généreux. Bela de Hongrie, chassé par son frère André, vint en Pologne demander du secours contre un usurpateur.

Boleslas, cédant aux supplications du prince détrôné et à celles de sa tante, voyant d'ailleurs que Bela était suivi dans son exil par une foule de Hongrois malveillants et prêts au crime, se détermina à épouser la querelle du persécuté. Il se met en marche à la tête de ses légions, combat les Hongrois et entre victorieux à Belgrade. Là, il fait couronner, en sa présence, Bela roi de Hongrie; et comblé de présents par le nouveau roi, il retourne avec ses troupes en Pologne.

Après un règne de dix ans, Bela mourut, et la Hongrie devint de nouveau le théâtre de la guerre. Geyza, fils de Bela, enhardi par le

secours que Boleslas avait donné à son père, vint demander au roi de Pologne sa protection contre son neveu Salomon qui lui disputait le sceptre. Boleslas se rendit en personne en Hongrie et concilia leur différend. Depuis cette époque, Boleslas exerça toujours une grande influence sur les intérêts de ce royaume, et y laissa un souvenir durable de sa médiation.

Le même orgueil des grands et l'inconstance du peuple, qui avaient chassé Bela de son pays, réduisirent (1) Iaromir, duc de Bohême, à venir se mettre sous la protection de Boleslas II. Bretyslaw, duc de Bohême, avait nommé son fils aîné, Spitigniew, pour lui succéder au trône, et destiné Iaromir, son cadet, à l'état ecclésiastique. Préférant l'épée à l'étole, Iaromir s'enfuit clandestinement en Pologne : Boleslas lui donna des secours, reconquit les pays que les Bohémiens avaient enlevés à la Pologne, et maria sa sœur à Wratislaw, frère de Iaromir.

Les Prussiens, peuple sans foi, réduits par Boleslas-Chrobry et par Kasimir à payer le tribut, ne manquèrent pas de profiter de l'éloignement de Boleslas II en Bohême, pour donner cours à leur brigandage accoutumé. Boleslas se mit en

(1) Naruszewicz, t. II, p. 239.

campagne contre ces infidèles : il assiégea la ville de Grodek; mais ses efforts ayant été inutiles, il fut obligé de lever le siége et de tourner ses armes contre la Moravie. Accoutumés à combattre en rase campagne, les Polonais n'avaient pas l'habitude de prendre les villes d'assaut; d'ailleurs, à cette époque, la science militaire n'avait pas encore atteint ce degré de perfection. Enhardis par le peu de succès du roi, les Prussiens revinrent à la charge avec une nouvelle fureur, mettant tout à feu et à sang. Le roi, pour mettre un terme à leur pillage, tourna ses armes contre eux, et prit ses mesures pour les attaquer à l'improviste (1). L'ennemi, ne sachant rien de la marche du roi, faisait des préparatifs pour passer la Sara. La rivière enflée par la fonte de neiges arrêta les Prussiens : ils furent obligés d'attendre jusqu'au lendemain. Informé par ses espions de l'embarras qu'éprouvait l'ennemi au passage de la Sara, le roi ordonna aux siens de la passer à la nage. L'apparition subite du monarque épouvanta les Prussiens, mais sa hardiesse intempestive exposa l'armée à un grand danger : armés de pesantes cuirasses, une partie des cavaliers polonais fut emportée par le courant d'eau, et plusieurs de

(1) Naruszewicz, t. II, p. 243.

ces braves furent noyés. Le reste ayant quitté la cuirasse atteignit les Prussiens sur l'autre rive et leur fit essuyer un échec terrible. A dater de cette époque, les guerriers abandonnèrent ces armes massives et commencèrent à s'équiper à la légère.

Ces victoires consécutives mirent le roi à même de reconquérir les possessions polonaises en Russie. Ni Mieczyslas II que l'inertie rendait incapable de grands exploits, ni Kasimir I qui avait été trop occupé du rétablissement de l'ordre dans son pays, n'avaient pu reprendre ces contrées. Cet honneur fut réservé à Boleslas II; il avait pour lui (1) un double droit, celui de conquête, puisque Boleslas-Chrobry avait conquis ce pays par les armes; et celui de mariage, puisqu'il avait épousé la princesse Nislas, fille du duc Nislas, héritière d'une grande portion de ces états. La fortune, qui ne cessa de le combler de ses faveurs, lui ménagea une belle occasion de faire revivre ses droits sur la Russie. A cette même époque, Yaroslaf duc de Kiiovie avait partagé ses états entre ses cinq fils. A sa mort des troubles éclatèrent dans le pays. L'aîné des fils Izaslaf avait reçu en partage le duché de Kiiovie et la souveraine puissance sur le reste des

(1) Naruszewicz, t. II, p. 245.

frères. Cette préférence les désunit : ils prirent les armes contre Izaslaf qui se réfugia en Pologne, et Wcheslaf fut déclaré duc de Kiiovie.

Rassuré du côté de ses voisins, Boleslas II, sous le prétexte de rétablir Izaslaf dans ses droits, se mit en campagne, après avoir organisé ses troupes, et leur avoir donné pour chef, sous ses ordres, Wchebor, déjà célèbre par ses exploits dans la campagne de Hongrie (1). Lui-même marcha à leur tête, se faisant suivre par Izaslaf et ses deux fils, Svietopolk et Mstislaf. Cette expédition fut couronnée des plus brillants succès : Izaslaf fut remis sur le trône. Après la pacification de la Russie, le monarque polonais envoya ses troupes en quartier d'hiver, et charmé par la beauté des Kiioviennes et par les sites enchanteurs de la contrée, il passa cette saison à Kiiovie avec l'élite de ses guerriers. Pendant tout le temps du séjour du roi dans cette ville, Izaslaf, plein de reconnaissance, fournissait au roi et à son armée des subsistances et des vêtements, et s'empressait de leur envoyer chaque jour de nouveaux présents.

Boleslas ne borna pas là sa marche victorieuse: il résolut l'année suivante de reconquérir la terre de Przemysl, ancienne dépendance de la

(1) Naruszewicz, t. II, p. 244.

Pologne au temps de Mieczyslas I. Cette terre est arrosée par le San, sur lequel est située la ville Przemysl, bâtie, au dire des historiens polonais, par Premislas et Lesco I. Elle était bien fortifiée alors; aujourd'hui, elle n'a rien de remarquable que quelques vestiges de ses anciens remparts. Le roi passa la rivière à la nage, l'épée à la main, et exposé aux traits nombreux de l'ennemi. Quelques semaines lui suffirent pour reconquérir cette antique possession de la Pologne.

Sur ces entrefaites (1), Izaslaf, détesté des autres princes pour avoir recouru à la protection des Polonais, fut de nouveau exposé aux fureurs d'une guerre domestique. Pour en prévenir les funestes effets, il s'enfuit à Przemysl avec sa femme, ses enfants et ses trésors. Désireux de se rendre Boleslas favorable il lui en donna une partie, et partagea le reste avec ses troupes (2). Le roi de Pologne, charmé de l'occasion que lui présenta le malheur d'Izaslaf pour reconquérir ses droits à la Russie, laissa une forte garnison à Przemysl et marcha à la tête de ses troupes contre l'usurpateur de la couronne d'Izaslaf. Ce prince l'accompagna dans

(1) Naruszewicz, t. II, p. 255.

(2) Ibidem.

cette expédition. La fortune continua d'être fidèle aux armes de Boleslas : disperser l'ennemi partout où il se présentait, assiéger Kiiovie, la forcer par la famine à se rendre à discrétion, fut pour lui l'ouvrage de quelques semaines.

En faisant son entrée à Kiiovie, le roi, entouré d'un brillant et nombreux cortége, renouvela avec son cimeterre les traces qu'avait faites naguère, sur la porte d'or, Boleslas-Chrobry, son bisaïeul (1). Il envoya ensuite ses troupes en quartier d'hiver dans les différentes parties de la ville, en ordonnant, sous peine de mort, de respecter la personne, la vie et l'honneur des citoyens de Kiiovie. Touché de cette extrême bonté, ce peuple le combla des présents les plus précieux. Boleslas les distribua entre ses légions pour prix de leur valeur et de leur obéissance. Il fit Izaslaf duc de Kiiovie, et donna le reste des duchés à ses frères. Izaslaf, pénétré de reconnaissance, et voulant avoir l'honneur d'une visite solennelle de la part de Boleslas, offrit de lui donner autant de marcs d'or que le cheval ferait de pas pour arriver jusqu'à son château (2). Boleslas se prêta à cette invitation, rendit visite à Izaslaf et l'embrassa très affectueusement.

(1) Naruszewicz, t. II, p. 264.
(2) Ibidem.

Ce fut là la dernière et la plus brillante expédition de Boleslas II. Mais elle fut aussi le tombeau de sa gloire et de sa prospérité. Après une telle série d'illustrations, il est pénible à l'historien d'ajouter que tant de générosité et de hauts faits furent ternis par les plaisirs et par la cruauté. La fortune, qui avait élevé ce roi à l'apogée de la gloire, n'avait pu en même temps lui apprendre que la vertu seule était capable de l'y maintenir. Un hiver de séjour à Kiiovie au sein des plaisirs opéra en lui cette métamorphose funeste. Entouré d'un groupe de Kiioviennes célèbres par leurs charmes, le roi se livra à la volupté, passant jour et nuit dans des orgies continuelles. Les chefs de l'armée suivirent son exemple, et bientôt la contagion gagna tout le camp. Peu à peu l'esprit guerrier s'éteignit, la discipline se relâcha, et le vainqueur de tant de peuples devint l'objet de l'exécration des vaincus et de ses propres sujets. Dieu punit la dépravation du prince en permettant en Pologne de nouveaux crimes. Funestes effets de l'exemple d'un souverain! Les Polonais s'abandonnèrent tous à la corruption, et les femmes, entraînées par le torrent et lassées de la longue absence de leurs époux, donnèrent un libre cours à leurs passions. Les soldats, informés de ce scandale, désertèrent le

camp pour aller veiller à leur honneur, et le roi, abandonné de ses légions, fut obligé de s'enfuir de Kiiovie.

Extrême en tout, il punit sévèrement les chefs de la désertion sans pardonner à la faiblesse du sexe.

Une dame, une seule dame, avait eu en horreur cette prostitution générale. C'était Marguerite, épouse de Nicolas, héritier de Zembocin. Cachée dans le donjon d'une tour, elle y demeura jusqu'à la cessation du danger.

Sévère pour les faiblesses des autres, Boleslas II ne sut pas maîtriser les siennes. Il abusa du pouvoir suprême, se permettant toutes sortes de vexations, persécutant les innocents, écrasant ses sujets sous des impôts odieusement raffinés, négligeant la justice et exposant les pauvres aux spoliations des riches.

Ni Pierre Nalencz, archevêque de Gnezne, à qui il appartenait d'office d'avertir le roi, ni d'autres personnes de marque, n'osèrent se charger d'une mission aussi délicate. Stanislas Szczepanowski, évêque de Krakovie, n'obéissant qu'à son zèle consciencieux, et affrontant l'impétuosité fougueuse de Boleslas II, lui représenta avec douceur et fermeté : « Que les péchés des souve-
« rains étaient plus graves que ceux des parti-

« culiers ; qu'ils faisaient plus de bruit et trou-
« vaient plus d'imitateurs ; que celui qui était
« placé sur le trône pour être père du peuple,
« devait à Dieu plus de respect et d'amour, et à
« ses sujets un bon exemple et l'encouragement
« à la vertu. (1) » Le roi écouta avec indignation ces paroles de vérité. Il s'apaisa pourtant après de longues menaces. Mais Stanislas ayant fait retentir jusqu'au palais du roi des paroles d'excommunication, ce prince jura que s'il osait recourir à cette mesure rigoureuse, il le ferait mettre en pièces.

De terribles différends, élevés alors entre le trône et l'autel par Henri IV et Grégoire VII, partageaient l'état ecclésiastique et l'état civil. Le pouvoir ecclésiastique s'arrogeait le droit de donner et de retirer les couronnes; le pouvoir civil s'appropriait celui de la nomination des évêques. Mais l'homme de Dieu ne s'arrogeait pas alors un droit aussi étendu : son intention était seulement de punir un chrétien coupable. Dans ce dessein, il se rend auprès du roi, qui persévérait dans son endurcissement, lui fait de nouveau des remontrances sévères, puis l'excommunie et lui interdit l'entrée de l'église.

Il est vrai, dit le savant Bandtkie, que dans

(1) Naruszewicz, t. II, p. 271.

ces temps de barbarie le clergé était souvent le bouclier du peuple contre l'opression des souverains; mais entraîné par son autorité, il poussait un peu loin son pouvoir, qui doit toujours, quant au temporel (1), obéir au pouvoir civil. Qu'arriva-t-il de cette mesure rigoureuse? Des malheurs qui frappèrent les deux partis.

Les passions, lorsqu'elles sont portées à l'excès, conduisent au crime. Le roi, alors dans la jeunesse de son pouvoir et dans la fougue de l'âge, conçoit contre Stanislas une haine mortelle et jure de venger l'outrage fait à son autorité. Dans cette vue, il aposte des soldats pour l'assassiner. Ces satellites marchèrent sur-le-champ vers l'église de Saint-Michel, où le saint évêque célébrait la messe. Trois fois ces malheureux ministres du couroux du roi lèvent leurs bras sur le respectable prélat; trois fois, saisis d'horreur et d'épouvante, ils tombent à ses pieds. Boleslas, furieux, envoie un second détachement, puis un troisième; toujours même résultat (2). Impatient de la mort de celui qui l'a offensé, il s'élance hors de lui, et, entré dans le temple, il décharge sur l'évêque, qui priait Dieu pour ses sicaires, un coup si terrible, qu'il fait jaillir sa

(1) Bandtkie, t. I, p. 250.

(2) Naruszewicz, t. II, p. 273.

cervelle sur les lambris. Enhardis par l'exemple du roi, les soldats emportent le cadavre et le mettent en pièces.

Ainsi finit ce saint martyr, si grand par ses vertus apostoliques et par les lumières qu'il avait, le premier entre les Polonais, acquises à Paris, ce berceau de la civilisation moderne.

Deux siècles après sa mort, Innocent IV le mit au rang des saints; et plus récemment, Stanislas-Auguste, pour honorer la mémoire de son patron et celui de la Pologne, embellit son église à Rome, et institua un ordre sous son invocation.

Mais voyons ce que devinrent la Pologne et le roi après cet horrible assassinat.

La Pologne succomba sous les foudres de Grégoire VII. Non content de flétrir ce crime de son pouvoir ecclésiastique, ce bouillant pontife lança l'anathême contre le roi, mit tout le royaume en interdit, ordonna la clôture des églises et l'exclusion du roi de la communion catholique; et outrepassant les bornes de son autorité, il le déclara déchu (1) du trône et ses sujets déliés de l'obéissance envers lui, en défendant à tous les évêques de sacrer désormais aucun prince à la dignité royale sans le consentement du Saint-Siége. Il ne pardonna pas même aux complices du crime,

(1) Naruszewicz, t. II, p. 274.

en défendant à eux et à leurs enfants, jusqu'à la quatrième génération, de remplir des dignités quelconques. Les écrivains nationaux transmettent à la postérité les noms de quatre maisons qui aidèrent le roi à commettre ce crime, celles de Strzemienczyk, Druzyniec, Jastrebca et Srzeniawit. Dieu, plus miséricordieux, dit le savant évêque de Luçk (1), que les arrêts des humains, ayant effacé par la pénitence les fautes des pères, ne cessa de multiplier leur postérité et de la combler, jusqu'à ce jour, de gloire, de vertus et d'honneurs. Certes, comme père universel de la chrétienté, Grégoire VII pouvait bien punir l'homme et le chrétien en Boleslas, sans s'attaquer à son règne et à sa couronne, qu'il reçut de Dieu, de la nation et du droit héréditaire. Par cette mesure de rigueur, il nous priva (2) d'un prince qui aurait un jour pu rentrer en lui-même, se repentir de ses fautes, et, par son courage et son habileté, étendre nos frontières, notre gloire, et affermir nos destinées.

Abandonné de toute la nation, le roi se retira en Hongrie avec son fils Mieczyslas, âgé de douze ans, implorer du secours pour ressaisir la couronne qu'on venait de lui ravir; mais le roi Wla-

(1) Naruszewicz, t. II, p. 274.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 59.

dislas, quelque empressé qu'il fût à lui rendre un pareil service, n'osa épouser la querelle du roi excommunié, et trembla devant les menaces de Grégoire VII. Désespéré, déchiré de remords, Boleslas II finit, on ne sait où, sa déplorable existence; suivant les uns, devoré par ses chiens; suivant d'autres, consumé d'une noire frénésie, sans obtenir la moindre pitié de ceux auxquels il avait tant de fois donné le trône.

WLADISLAS I. HERMAN (1080—1102).

La fuite de Boleslas en Hongrie, et le séjour qu'il y fit pendant un an, exposèrent la nation aux troubles intérieurs et aux dévastations, suites inévitables de l'anarchie. L'ambition des peuples voisins se réveilla plus vive que jamais. Vasil Rostislavovitch s'empara des pays qui relevaient de la Pologne, détruisant tout par le feu et le pillage, et emportant impunément un immense butin. Les Hongrois, excités, dit-on, par le roi exilé, pénétrèrent aussi en Pologne, et, à la suite d'un siége de trois mois, prirent Krakovie par artifice. Wladislas, leur roi, informé de la disette de subsistances, tant chez les assiégés que chez les assiégeants, ordonna à ses soldats de faire un rempart de sable, et l'ayant parsemé de farine, il donna à entendre aux Krakoviens qu'il avait du

pain en abondance. La garnison, voyant que le siége traînerait en longueur, se rendit à discrétion à son vainqueur, *par droit de farine* (1). La nation, craignant des suites encore plus graves, offrit le sceptre à Wladislas Ier, frère de Boleslas II.

A son avénement au trône, Wladislas Ier prit le titre de roi. Henri IV, pour reconnaître les secours que Wladislas lui avait donnés contre les Saxons et contre le pape Grégoire VII, lui suggéra cette idée; mais dans la suite, voulant mettre les Bohémiens dans ses intérêts contre le pape, Henri changea d'avis et déclara au concile de Mayence Wratislaw pour roi de Bohême et de Pologne. L'indifférent Wladislas cessa peu à peu de porter le titre de roi, soit parce qu'il n'était pas reconnu par le pape, soit qu'il craignît le retour du frère (2). Ses successeurs n'osèrent faire revivre la royauté, qui tomba en désuétude et ne fut rétablie que 224 ans après, par Premyslas Ier.

La religion étant étroitement liée avec les devoirs des citoyens, et influant puissamment sur les mœurs, Wladislas envoya une ambassade au pape pour le prier de lever l'interdit qu'il avait

(1) Naruszewicz, t. III, p. 37.
(2) Bandtkie, t. I, p. 258.

jeté sur le royaume. On ne lui accorda cette grace qu'avec beaucoup de peine.

Ce prince s'appliqua avec ardeur à réformer les abus, à en garantir le pays, et, pour perpétuer la couronne dans sa famille, il épousa Judith, fille de Wratislaw, roi de Hongrie. Mais il ne fut pas heureux : la stérilité de son épouse trompa ses espérances. Il désirait avoir un fils, quoiqu'il en eût un naturel nommé Zbigniew, et un neveu, Mieczyslas, qu'il rappela auprès de lui et combla de biens (1). Lambert, évêque de Krakovie, conseilla aux époux d'adresser à cet égard leurs prières à saint Gilles, célèbre en France par des miracles en ce genre. Une brillante députation, chargée de somptueux présents, fut envoyée au chef des bénédictins. On ordonna aux moines le jeûne de trois jours. Les prières eurent leur effet. La reine mit au jour un fils, ce qui fut, dit-on, révélé par le ciel à un vieux religieux. L'allégresse fut grande à la cour; les bénéfices du clergé s'augmentèrent par la munificence du prince. Toutes les femmes stériles (2) choisirent saint Gilles pour patron. On lui éleva des temples aux dépens de l'état et des particuliers, en différents

(1) Naruszewicz, t. III.
(2) Ibidem. p. 40.

endroits. Les bénédictins de Tyniec reçurent aussi des domaines considérables (1).

Dans ce siècle où les incursions et la guerre étaient l'unique métier des peuples, où les droits des nations étaient ignorés, où la sainteté de l'alliance cessait avec le besoin de la conserver, où le mode de succession n'était nulle part écrit ni réglé par la loi, le glaive seul garantissait la durée de la propriété. Boleslas-Chrobry et Boleslas-l'Intrépide savaient non seulement conserver, mais même reculer les frontières de leurs états; ils savaient apaiser, à leur avantage, les troubles des Hongrois, des Bohémiens et des Russes (2). Mais, malheureusement, Wladislas I[er] n'avait pas ces qualités, et sa débile santé l'empêchant de se mettre à la tête de ses troupes, son indolence enhardit les peuples tributaires à s'affranchir de sa dépendance.

Les Russes furent les premiers à donner cet exemple. Mieczyslas, neveu du roi, avait épousé Eudoxie, princesse de Russie. Les seigneurs qui avaient expulsé le père empoisonnèrent le fils, craignant qu'il ne vengeât sa mort. On ne sait si Wladislas I[er] participa au crime; mais il parut n'apporter aux affaires de la Russie qu'une cou-

(1) Naruszewicz, t. III, p. 40.
(2) Niemcewicz, p. 62.

pable indifférence (1). Les princes russes prirent la mort de Mieczyslas pour le signal de leur défection. Les castellans, n'étant pas entourés de gens fidèles, furent obligés, les uns par la faim, d'autres par la force ou par l'appât de l'or, à livrer les châteaux à l'ennemi. Soit indolence, soit incurie, Wladislas ne leur donna pas de secours; ainsi, en moins d'une année, les princes tributaires russes secouèrent le joug de ce prince indolent. Rassurés du côté de la Pologne, les Russes firent entre eux une alliance et partagèrent les états. L'envie de la prééminence et l'ambition rallumèrent le flambeau de la guerre intestine. Svietopelk, fils d'Izaslaf, uni au roi par les liens du sang, vint en Pologne implorer du secours; mais Wladislas (on ne sait sous quel prétexte) ne voulut pas se prévaloir de cette belle occasion pour reconquérir son autorité en Russie.

Wratislaw, beau-père et ami de Wladislas, étant mort, son successeur, Brzetyslaw, homme d'un caractère inquiet et cruel, envahit la Pologne. Elle s'étendait alors du côté de la Bohême jusqu'à la haute Elbe, comprenant sous sa domination toute la Silésie avec le duché de Gratz et

(1) Bandtkie, t. I, p. 258.

une partie du royaume de Bohême (1). Brzetyslaw ravagea tout le pays à partir de la ville de Gradec, sur l'Elbe, jusqu'au petit Glogau (à l'exception de la ville de Niemce), laissant derrière lui un si grand désert qu'on n'y apercevait pas des traces d'hommes ni de bêtes. La guerre de Poméranie empêcha le roi d'arrêter les progrès de l'ennemi; mais l'année suivante il usa de représailles. Sieciech, son lieutenant, accompagné de Boleslas, qui n'avait alors que dix ans, dévasta la Moravie, emportant tout, hommes et troupeaux. La dévastation de la Moravie compensa les pertes; mais la haine et les incursions ne cessèrent pas.

Enhardis par les succès des Russes, les Poméraniens et les Prussiens levèrent l'étendard de la rébellion. Quoique souvent punis par le roi, ils renouvelaient la guerre avec plus de fureur, et troublèrent la tranquillité de la Pologne pendant tout le règne de Wladislas, jusqu'à ce que Boleslas, fils du roi, fût en âge de prendre le commandement des armées. Ce prince, encore dans son adolescence, se mit à la tête des troupes, repoussa l'ennemi après en avoir fait un carnage affreux, pénétra jusqu'à leur château sur des monceaux de cadavres, détruisit leurs fortifica-

(1) Naruszewicz, t. III, p. 50.

tions, et cernant la citadelle, les réduisit à l'extrémité. Ne pouvant tenir devant ce jeune héros, ils incendièrent la place et s'échappèrent à la faveur des ténèbres. La bravoure du jeune Boleslas lui concilia l'estime de l'ennemi lui-même. On l'appelait communément *le fils d'ours*, à cause de la crainte qu'il semait partout où il se montrait. Ainsi les Poméraniens, si redoutables et si entreprenants, s'humilièrent devant la brillante audace d'un héros adolescent. Couvert d'une grande gloire, il retourna auprès de son père et fut témoin des dissensions domestiques qu'y fomentait le favori Sieciech, auquel il inspira d'abord de l'ombrage et ensuite de la haine (1).

Indépendamment des calamités de la guerre suscitée par la faiblesse du roi, les troubles intestins étaient venus compliquer la funeste situation de la Pologne. Le crédit excessif de Sieciech, palatin de Krakovie, hetman des armées du roi, avait excité le déchaînement général contre lui; sa fortune immense et peu méritée lui inspirait un orgueil sans bornes. Enfin, l'ambition et la soif de dominer le poussèrent à des injustices et à des concussions si criantes, qu'elles excitèrent l'indignation générale. Profitant de la jeunesse de l'héritier du trône, et de l'incurie d'un roi fainéant,

(1) Naruszewicz, t. III, p. 52.

il disposait, au gré de ces caprices, des dignités de la cour, des starosties limitrophes. Il dépouillait ceux qui lui étaient odieux; il les exilait, en faisant remplacer les régnicoles par des étrangers, lâches mercenaires, instruments dociles de son ambition démesurée et de ses vils projets. Cette sorte d'administration aliénait les esprits. Les Polonais s'expatriaient par milliers en Bohême. La foule des émigrants était encore grossie par une masse d'hommes perdus d'honneur et criblés de dettes, ou par des jeunes gens volages, paresseux, cherchant fortune dans les hasards de la guerre. Brzetyslaw, duc de Bohême, les accueillit à bras ouverts, et les excita à se faire justice par la force. Il ne manquait plus qu'un chef à ces esprits dipsosés à une rébellion ouverte. Zbigniew, fils naturel du roi, qui vivait caché en Silésie, loin des regards de la reine Judith, était propre à cette sorte d'emploi. Les malveillants se rangèrent autour de lui, et, sous prétexte de se venger de Sieciech, levèrent l'étendard de l'insurrection. Le roi envoya contre eux une armée formidable. La bataille se donna près du lac Goplo. Les insurgés, n'étant pas appuyés par les Bohémiens, furent acculés au lac et cernés de tous côtés. Une partie fut précipitée dans les eaux, une autre passée au fil de l'épée. Le lac, teint de sang et infecté

de corps morts, vit pour long-temps sa pêche détruite. Zbigniew fut fait prisonnier et enfermé dans le château de Sieciech. Bientôt après, le roi, naturellement bon, se laissa fléchir par des évêques. Il élargit Zbigniew. Sieciech, l'unique auteur de la guerre domestique, odieux à Boleslas et à Zbigniew, fut disgracié et exilé. Ce favori alla chercher un asile en Russie. Le roi (1), qui avait conservé une préférence pour Zbigniew, ou voulant peut-être terminer toutes ces guerres de famille, éleva le fruit de l'amour illicite au niveau de l'héritier légitime. Languissant, affaibli, courbé sous l'âge, il confia l'administration de quelques provinces à ses deux fils, ne conservant pour son compte que l'autorité souveraine sur tout le royaume. Boleslas reçut les terres de Krakovie, de Sandomir et de Silésie; Zbigniew, la Moravie et une partie de Sieradz. Ce fut là la fatale époque du partage de la monarchie, qui fut confirmé par la suite sous Boleslas-Bouche-de-travers.

Le roi, après avoir créé son fils Boleslas chevalier, en attachant le sabre à ses côtés, mourut, selon quelques uns, empoisonné par Zbigniew. Naturellement bon, oubliant facilement les torts, mais d'un esprit borné, inconstant, ce prince se

(1) Naruszewicz, t. III, p. 74.

se laissa gouverner par les autres, et n'aimant pas la guerre, il se vit enlever les pays russes tributaires de la Pologne depuis Boleslas-Chrobry.

BOLESLAS-BOUCHE-DE-TRAVERS (1102—1139).

Du vivant de Wladislas, le partage du royaume ne fut exécuté qu'incomplétement, car ses fils ne gouvernaient les provinces confiées à leur administration qu'avec le pouvoir de lieutenants, la souveraine jouissance en étant réservée au père. Les funérailles de Wladislas furent le signal de la discorde entre les deux héritiers; le partage des trésors et de l'état en furent la cause. Boleslas, en sa qualité de fils légitime, avait droit à tout. Zbigniew en fut outré. Ils en seraient venus aux prises sans l'intervention de Martin, archevêque de Gnezne, qui apaisa les esprits. Par suite de cet accommodement, Boleslas eut les deux tiers de l'état avec les capitales Gnezne et Krakovie. Le trésor fut aussi partagé en parties égales.

Pour affermir le trône et pour se garantir du côté de la Russie, Boleslas résolut de s'allier à elle par les liens du mariage. Dans cette vue, il envahit ce pays pour parvenir à ses fins par la force. Ses victoires consécutives réduisirent Swatopelk à demander la paix; mais il ne l'obtint que

sous la condition qu'il donnerait sa fille en mariage au vainqueur (1). La paix fut conclue; Boleslas III épousa la fille de Swatopelk, et par ce mariage il cimenta l'amitié entre les deux nations, affermit les droits que les Polonais avaient acquis sur la Russie par les mariages réitérés avec les princesses russes, et se garantit des attentats de Zbigniew, dont le caractère remuant n'aurait jamais cessé de soulever ces peuples belliqueux. Cependant le mariage ne put avoir lieu tout de suite, à cause de la parenté du roi avec la princesse; les lois de l'église étant alors plus en honneur qu'elles ne le sont aujourd'hui (2), le roi demanda au pape la dispense et l'obtint. La princesse arriva en Pologne, et la bénédiction nuptiale eut lieu le 16 novembre an 1102. La cérémonie fut accompagnée de la distribution de sommes considérables pendant les huit jours qui suivirent et précédèrent les noces.

Zbigniew, tourmenté d'une ambition démesurée, toujours poussé à la révolte par l'exilé Sieciech, ne fut pas long-temps sans remettre en question le partage du royaume. Profitant du temps où le roi célébrait son mariage, il alla en Bohême demander le secours de Borzywoy, roi-duc de ce

(1) Naruszewicz, t. III, p. 86.
(2) Ibidem.

pays. Les Bohémiens pénètrent à l'improviste en Silésie, livrent les villages aux flammes, et emportent de riches dépouilles, s'imaginant qu'occupé de la cérémonie nuptiale, Boleslas ne pourra repousser leur attaque inattendue. Ils furent déçus dans leur attente. Boleslas, sans attendre la fin de ses noces, se met en campagne, et en même temps il envoie une ambassade à Borzywoy pour arrêter les hostilités. Ses vœux furent remplis, moyennant de somptueux présents envoyés à Borzywoy. Le roi ajourna à un autre temps d'en tirer vengeance.

Trompé dans ses vues, Zbigniew veut allumer le feu de la guerre dans une autre contrée. Il soulève les Poméraniens. Boleslas marche contre eux, et envoie Zelislaw, son hetman, en Moravie. L'issue de cette expédition fut, comme de coutume, le pillage, les incendies et la dévastion du pays. Zelislaw perdit dans la mêlée la main droite, et étendit son adversaire avec la main gauche. Pour prix de sa bravoure, Boleslas lui donna une main d'or massif, indépendamment de biens considérables (1).

Boleslas en personne ne fut pas moins heureux dans la Poméranie; mais pour arrêter l'effusion du sang, il voulut gagner le cœur de Zbigniew,

(1) Naruszewicz, t. III, p. 90.

l'unique fauteur de ces guerres. Il lui envoya une députation pour l'amener à réconciliation. Zbigniew s'y prêta ; mais il ne se réconcilia avec le roi que pour pouvoir avec plus de sûreté attenter à sa vie.

Fidèle à son plan, il avertit les Poméraniens de tout ce qui s'est passé entre le roi et lui. Ceux-ci pénètrent aussitôt dans les frontières de la Pologne, avec d'autant plus de sûreté que Skarbimir, qui commandait contre eux, était déjà retourné dans ses foyers. Le roi, étant invité chez un gentilhomme pour assister à la cérémonie de la consécration d'une église, partit le lendemain pour la chasse ; et n'ayant pris avec lui que quatre-vingts soldats, il courut un grand danger, et faillit perdre la vie. Un corps de trois mille Poméraniens vint fondre sur lui. Inaccessible à la peur, le roi s'élance sur eux le sabre à la main, et se fait jour à travers cette nuée d'ennemis. Ne voulant pas fuir, mais vaincre, il revient sur ses pas avec la même intrépidité. Il se fraie un passage pour la deuxième fois à travers ces flots d'ennemis. Il ne restait alors que cinq combattants à ses côtés. N'écoutant que son ardeur martiale, il attaque néanmoins pour la troisième fois (1). Cependant les rangs de l'ennemi s'étaient éclaircis ;

(1) Naruszewicz, t. III, p. 97.

chacun des Polonais avait immolé plusieurs victimes; mais le roi avait eu un cheval tué sous lui, et combattit long-temps à pied. Heureusement arriva Skarbimir avec trente cavaliers blessés et harassés de fatigue. Ce léger secours suffit pour dégager le roi et pour mettre l'ennemi en fuite.

La guerre fut aussitôt déclarée aux Poméraniens. Elle se termina par la prise de Colberg, de Wolin, de Caslin et de Stettin; en un mot, par la conquête de toute la Poméranie. Gniewomir, un des petits rois de ette contrée, rendit Białogrod, et obtint son pardon à condition qu'il embrasserait le christianisme. Docile à la volonté du roi, Gniewomir se fit baptiser avec tout son peuple. Le roi, dont la générosité égalait la bravoure, le tint sur les fonts baptismaux. Bientôt après, excité par Zbigniew, ce même Gniewomir lève l'étendard de la révolte. Mais il fut fait prisonnier et massacré par l'ordre du roi, à la face de toute l'armée. Zbigniew, qui avait pris une part active au soulèvement, ayant été saisi à son tour, fut traduit devant Boleslas. Le conseil de guerre porta contre lui une sentence extrêmement rigoureuse, et Sieciech, qui était alors rappelé de l'exil, voulait pousser plus loin encore la cruauté à l'égard de ce malheureux prince. Mais Boleslas, plus généreux, sut étouffer son

ressentiment, et se borna à l'exiler du pays (1).

Henri V, empereur d'Allemagne, faisait alors de grands préparatifs de guerre contre Coloman, roi de Hongrie. Il en voulait à ce prince pour avoir fait massacrer une armée de croisés qui, traversant la Hongrie pour aller en Palestine, y exerçait des brigandages inouïs. Le roi, allié de la Hongrie, entra en ligue avec elle, et cette alliance l'engagea dans la guerre avec l'empereur d'Allemagne.

Henri V, arrivé à Glogow, voulant prévenir les suites funestes de cette guerre, écrivit au roi la lettre suivante :

« Henri, empereur d'Allemagne, à Boleslas,
« duc de Pologne, salut et santé. Eu égard à la
« sublimité de vos vertus, et cédant au vœu des
« princes de ma suite, je vous écris pour vous
« assurer que je bornerai mon ambition à trois
« cents marcs d'argent, et retournerai content
« dans mes foyers. Cette somme suffira à mon
« honneur et à la conservation de la paix et de
« l'amitié entre nous. Si vous refusez d'accepter
« cette proposition, vous me verrez bientôt au
« sein de votre capitale. »

Boleslas lui répondit, sans fierté et sans lâcheté :

(1) Naruszewicz, t. III, p. 109.

« Boleslas, duc de Pologne, souhaite la paix à « l'empereur Henri, mais non dans l'espoir de « l'argent. Il ne tient qu'à votre majesté de res- « ter ou de s'en aller. Mais, sire, il n'y a pas de « frayeur qui puisse me réduire à m'avouer votre « tributaire d'un denier seulement. J'aime mieux « perdre tout mon pays que de le posséder en « paix et avec ignominie. »

A la suite de cette réponse, Henri traversa l'Oder, et profitant du moment où les Polonais assistaient au service divin, avant le commencement de la bataille, il mit le siége devant Glogow. Les assiégés, désespérant de résister à un ennemi numériquement plus fort, envoyèrent chez l'empereur pour lui déclarer l'intention où ils étaient de se rendre si, au bout de quelques jours, ils n'obtenaient pas des secours de Boleslas. L'empereur se prêta à leur proposition et demanda des otages. Les fils des citoyens notables furent envoyés sous la condition qu'ils seraient rendus à leurs familles après l'expiration de l'armistice. Les Glogois envoyèrent aussi une députation au roi pour l'informer de ce qui s'était passé. Excédé de marches continuelles, Boleslas ne put courir sur-le-champ à leur secours. Le terme de l'armistice étant expiré, Henri commença l'attaque; et pour inspirer plus de frayeur

aux assiégés, il ordonna d'exposer sur les machines de guerre les otages parmi lesquels se trouvait le fils du gouverneur, s'imaginant que, touchés de pitié pour leur sang, les Glogois ne feraient plus de résistance ; mais la voix de la patrie fut plus puissante sur ces cœurs généreux que la voix de la nature. La barbarie de Henri acheva d'exaspérer les esprits. Sourds aux cris réitérés de ces innocentes créatures qui vociféraient : « Boleslas, Boleslas, arrivez à notre se-« cours ! » les Glogois faisaient pleuvoir une grêle de pierres tant sur les leurs que sur l'ennemi (1), les renversant sur la brèche et versant sur eux de la poix ardente et de l'eau bouillante. Étonné de cette énergique résistance, Henri leva le siége après avoir perdu beaucoup de monde. Les Glogois furent cités depuis comme héros et victimes d'une héroïque fidélité.

Sur ces entrefaites, arrive Boleslas à la tête de ses légions; et pour mettre fin à l'effusion du sang, il envoie une députation à Henri, afin de l'engager à faire la paix. Henri tint ferme, et et pensant que l'aspect de ses immenses richesses serait capable de lui en imposer, il la conduisit dans son trésor : « Voilà, lui dit-il, les ressources qui me mettront à même d'écraser les Polonais! »

(1) Naruszewicz.

Alors Skarbek (1), un des ambassadeurs, tirant de son doigt un anneau de prix, l'y jeta en disant: « Que l'or aille se réunir à l'or » ; à quoi Henri répondit en allemand : « *Habe dank* » (Bien des remercîments). Les historiens font descendre de cette époque l'ancienne noblesse de Habdank ; mais Dlugosz fait mention de cette famille plus de cent ans avant cet événement.

L'empereur fit marcher ses nombreuses armées nuitamment sur Breslau. C'est là que se donna cette fameuse bataille qui fit justice de l'orgueil de Henri. Quarante mille hommes demeurèrent sur la place; le reste fut mis en déroute, et Henri se sauva par la fuite sous un déguisement. Les plaines, jonchées de cadavres allemands, attirèrent sur le champ de bataille une foule de chiens qui en firent leur pâture. De là, le lieu où se donna cette bataille a conservé jusqu'à nos jours le nom de *plaine des chiens*. Non content d'avoir vengé ses outrages, Boleslas envoya une partie de ses troupes à Borzywoy pour le replacer sur le trône de Bohême. Tous les desseins de Henri furent ainsi déjoués, et la perte de la fleur de ses troupes le réduisit à demander la paix, qui fut conclue à Bamberg où le roi fut reçu magnifiquement. On renouvela l'ancienne alliance faite

(1) Naruszewicz, t. III. p. 133.

naguère entre Othon III et Boleslas-Chrobry.

Pour cimenter l'amitié entre eux et leurs descendants, il fut arrêté que Boleslas épouserait Adélaïde, sœur de l'empereur, et que sa fille, Christine ou Agnès, serait fiancée à Wladislas, fils du roi. A la suite de cette alliance, le roi retourna à Glogow dans l'intention de réparer et d'embellir cette ville.

Zbigniew, qui avait servi l'empereur dans cette campagne, et qui vit ses desseins déconcertés, eut recours à la dissimulation; il envoya une ambassade au roi en lui demandant son pardon et la permission de retourner dans le pays. Le roi consentit à oublier le passé et se rendit à toutes ses demandes; mais à peine en jouissance des domaines que le roi lui avait donnés, Zbigniew jeta le masque et fit entendre des menaces. Ce traître avait lassé la longanimité du roi, et le voyant devant lui, Boleslas s'écria dans un accès d'indignation : *Quand serai-je délivré de ce monstre d'iniquité?* Les soldats de sa suite, ayant pris (1) au pied de la lettre ces mots échappés dans un mouvement d'impatience, le mirent en pièces. Le savant Naruszewicz dit qu'il eut les yeux crevés.

Tranquille sur la situation intérieure du pays, le roi trouva encore dans un sujet l'ennemi de

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 65.

sa gloire et de sa personne. Dans ces temps, les citoyens élevés à de hautes dignités, enrichis pour leurs exploits, avaient coutume de se mettre au niveau des princes et de s'ériger en souverains. Swatopelk, gouverneur de Naklo et d'une partie de la Poméranie, se préparait sourdement à la révolte. Warcislaw, chef des Poméraniens, paraissait aussi disposé à conquérir son indépendance. Skarbimir, palatin de Krakovie, fidèle compagnon du roi, oubliant que l'ambition doit avoir des bornes, ne convoitait rien moins que la souveraineté. Poursuivant ce fantôme, il commença à insurger le palatinat de Krakovie, ternissant partout la renommée du roi et s'attribuant ses victoires, et se prépara enfin à entrer en rébellion ouverte. La vigilance du roi prévint l'attentat. Skarbimir, arrêté, eut les yeux crevés; et pour intimider les autres et pour transmettre à la postérité la mémoire de la punition du crime, il donna, dans le sénat, le pas au castellan de Krakovie sur le palatin de cette province (1).

Sur ces entrefaites, les Poméraniens voulurent de nouveau se révolter. Tranquille au dedans, le roi réunit toutes ses forces contre cette province. La célérité de sa marche répandit la consterna-

(1) Naruszewicz, t. III, p. 156.

tion parmi les insurgés. Boleslas prit le château Naklo, bien fortifié; fit mordre la poussière à 30,000 Poméraniens, et donna le gouvernement de cette province à Swatopelk, issu de l'ancienne maison polonaise nommée Griff, pour prix de la valeur dont il fit preuve dans cette campagne. Bientôt après, Swatopetk démentit la généreuse confiance du roi. Enhardi par l'exemple des Zbigniew et des Skarbimir, il voulut s'ériger en souverain de cette province. La vengeance du roi fut momentanément suspendue par le débordement extraordinaire des rivières. Swatopelk eut tout le temps de concerter les moyens d'une vigoureuse défense. Les rivières étant devenues guéables, le roi attaqua l'ennemi. Quoique supérieur en forces, Swatopelk ne put tenir devant la valeur du roi. Battu de tous côtés, après avoir fait massacrer une brillante jeunesse, cerné, et sans espoir, il propose la paix. Les murmures des troupes sur une longue campagne contraignirent le roi à y acquiescer. Swatopelk donne en otage son fils pour la sûreté de sa parole. Mais les ames flétries par l'orgueil mettent l'ambition avant les sentiments de la nature. Swatopelk se révolte de nouveau, sans égard au sacrifice de son fils. Cette perfidie ne demeure pas impunie. Les troupes du roi combattent de nouveau contre lui. Le château de

Naklo est cerné. Après une vigoureuse résistance, les assiégés désespérant de résister à la bravoure du roi, qui commandait en personne, livrent et la ville et le traître Swatopelk à son pouvoir. Le roi fit grâce aux Poméraniens, et condamna Swatopelk à une prison perpétuelle.

Toutes les calamités éprouvées de la part des Poméraniens étant le fruit de la férocité naturelle de leur caractère, le roi songea sérieusement à convertir ce peuple à la religion chrétienne. Il tourne ses regards sur Othon, évêque de Bamberg, prélat d'une vertu et d'une piété à toute épreuve. Othon, ayant reçu la permission de l'empereur et du pape, se rendit en Poméranie. Plusieurs villes embrassèrent de bonne grâce la doctrine de Jésus-Christ. La ville de Stettin persistant dans l'idolâtrie (1), le roi envoya aux habitants une lettre pleine de sentiments d'humanité et d'une douceur affectueuse, promettant de décharger les Poméraniens de tous les impôts qu'ils payaient, à condition qu'ils embrasseraient le christianisme. Cette clémence les rendit dociles; ils embrassent aussitôt la vraie foi, démolissent leurs synagogues, et réduisent en poudre leurs idoles. Othon, après avoir sacré évêque de Poméranie Adalbert, un de ses compagnons, re-

(1) Naruszewicz, t. III, p. 175.

tourna en Allemagne, emportant la reconnaissance des convertis et l'estime du roi.

Bien long-temps avant l'expédition de Poméranie, Sobieslaw, duc de Bohême, était venu se réfugier en Pologne. Les motifs qui déterminèrent sa fuite peuvent nous donner une idée exacte des mœurs et usages de cette époque. Sobieslaw disputant avec son frère le prix d'adresse dans les tournois militaires, le renversa de cheval et demeura vainqueur. La gloire qui en rejaillit sur lui, et la honte qui s'attachait au vaincu, firent naître entre les deux frères des reproches, de la tiédeur, et une méfiance réciproque (1). Les ennemis de Sobieslaw saisirent avec avidité cette occasion pour nourrir ces éléments de discorde: leurs suggestions eurent leur effet. Wladislas conçut une haine implacable contre son frère, et voulut le faire empoisonner; Sobieslaw évita le coup en fuyant en Pologne, refuge ordinaire des princes malheureux. Touché de pitié, et voulant se venger des griefs personnels qu'il avait contre les Bohémiens pour avoir accueilli Zbigniew, le roi dirigea une expédition sur la Bohême. Cependant, avant de se mettre en campagne, il écrivit à Wladislas une lettre pleine de maximes évangéliques en faveur de son frère. Ses senti-

(1) Naruszewicz, t. III, p. 145.

ments d'humanité n'ayant pas atteint leur but, le roi se met en marche. La victoire couronne ses efforts. Sobieslaw recouvre une partie du duché, et Boleslas les pays frontières. Dix ans après, Wladislas expulse de nouveau son frère. Ce dernier se réfugie auprès de Henri, empereur d'Allemagne, qui lui refuse du secours parce qu'il n'avait pas d'argent (1). Il se jette de nouveau entre les bras du roi de Pologne, et ses vœux sont accomplis; il est remis en possession de son héritage. Mais Sobieslaw, à peine replacé sur son trône, imagina un singulier moyen de prouver à Boleslas sa reconnaissance. Il lui envoya une ambassade, en lui demandant un soi-disant tribut arriéré depuis trois ans. Indigné de ce procédé, le roi renvoya l'ambassade avec ces paroles: « En arrivant chez moi, j'ai cru que « vous m'apportiez de l'argent pour avoir entre-« tenu Sobieslaw pendant trois ans en Pologne, « et non pour me demander des choses qui ne « vous sont point dues. D'ailleurs, les dégâts que « vous avez faits à différentes époques en Po-« logne sont si grands que vous ne sauriez les « réparer. » Ensuite le roi ramassa une armée considérable et dévasta toute la Bohême jusqu'à l'Elbe. Les troupes revinrent dans leurs foyers,

(1) Naruszewicz, t. III, p. 178.

chargées de riches dépouilles. Enfin la paix entre les parties belligérantes fut conclue par l'intervention de l'empereur Lothaire, qui, pour se concilier l'amitié du roi, le créa chevalier. Le roi accompagna l'empereur à l'église, le sabre nu à la main. Cette cérémonie eut lieu à Mersbourg.

Environ vers ces temps, les historiens polonais font mention d'une expédition du roi en Danemark. Un nommé Pierre, à les entendre, engagea le roi à conquérir ce royaume, dans l'espoir de s'emparer des trésors laissés par le roi qu'on y avait tué, et confiés à la garde du père de Pierre. Des circonstances inconnues donnèrent naissance à cette fable. Ce qu'il y a de sûr, c'est que trois puissances de l'Europe se disputaient alors l'empire des Esclavons (1), situé dans la Basse-Saxe. C'étaient les Polonais, qui, liés avec eux par la langue et par le sang, avaient pris sur eux la Poméranie, située entre l'Oder et la Vistule; les Allemands, qui depuis Charlemagne leur faisaient des guerres continuelles pour s'agrandir; et les Danois, qui, dans le même but, avaient toujours les regards fixés sur les Esclavons, et mettaient à profit leurs divisions. Nicolas, usurpateur du trône de Danemark, craignant que le fils de Canut, héritier légitime, ne le détrônât

(1) Naruszewicz, t. III, p. 163.

un jour, fit une convention (1) avec Boleslas, par suite de laquelle le roi se chargea de subjuguer les Poméraniens, et Nicolas les Lutiques. Pour plus de garantie de cette alliance, ils fiancèrent leurs enfants. Magnus, fils de Nicolas, dut épouser la fille de Boleslas. En conséquence de cette convention, les souverains contractants arrivèrent en Poméranie, dans la ville d'Urzedow. Boleslas y mena sa fille, qu'il maria selon les accords passés. De là il porta ses armes contre les Esclavons, et conquit pour son compte tous les pays enclavés entre l'Elbe et la Hovèle. Telle fut cette prétendue expédition de Danemark.

Borys, fils de Koloman, roi de Hongrie, écarté du trône par les dissensions intestines, se réfugia en Pologne à cette époque pour y demander la protection du roi. Servir les malheureux était la passion dominante du monarque polonais. Les partisans de Borys ayant promis de seconder son entreprise, il tourna ses armes contre la Hongrie. Les troupes hongroises et celles du roi se trouvèrent bientôt en présence, et Boleslas engagea la bataille. Mais à peine le combat fut-il commencé que les Hongrois firent une défection générale. Cerné de toutes parts par les Allemands, les Russes et les Hongrois, le roi chercha son sa-

(1) Naruszewicz, t. III, p. 166.

lut dans son courage et sa bravoure. Au moment où il se faisait jour à travers des nuées d'ennemis, il fut entouré par les Hongrois, et, pour comble de malheur, il eut son cheval tué sous lui. Il se défendit courageusement à pied, faisant mordre la poussière à ceux qui osèrent l'approcher, jusqu'à ce qu'un simple soldat lui eût offert un nouveau cheval. Délivré de ce danger par sa bravoure personnelle, il annoblit ce soldat et le combla de biens; et pour punir Wszebor, palatin de Krakovie, qui, consterné du danger, avait contribué par sa fuite à aggraver la position du roi, il lui envoya une quenouille, un fuseau et une peau de lièvre (1). Ces présents injurieux jetèrent le palatin dans un si grand désespoir qu'il se pendit à un clocher. Voyons maintenant comment Borys reconnut les services que le roi venait de lui rendre.

Tant que vécut Zbislawa, épouse du roi, et Swiatopelk, duc de Kiiovie, beau-père du roi, la paix se maintint entre les deux nations. Chef par excellence de tous les autres ducs, Swiatopelk savait tenir en respect les petits czars ses voisins. Sa mort fut le signal de troubles intérieurs. Yaroslaf, son fils, pour se mettre à l'abri de la persécution de Wlodimir, duc de Kiiovie,

(1) Naruszewicz, t. III, p. 186.

se sauva en Pologne, et y demeura trois ans. Pendant cet intervalle, les Russes infestaient les provinces de la Pologne, soulevant contre elle les Prussiens (1) et les Poméraniens. Le roi envoya d'abord des ambassadeurs à tous les czars de Russie pour demander justice de cet étrange procédé. Tandis que le conseil délibérait sur les moyens de terminer avec succès cette guerre, un nommé Pierre, héritier de Ksiedze, soldat d'une bravoure extraordinaire, s'offrit à livrer entre les mains du roi Wolodar, duc de Przemysl, qui faisait le plus de mal aux Polonais (1). La proposition fut acceptée, et couronnée du succès. Pierre prit avec lui une trentaine de soldats d'une audace à toute épreuve, et se rendit à Przemysl. Les propos injurieux qu'il tint sur le compte du roi de Pologne, et les services qu'il rendit à Wolodar, lui attirèrent d'abord sa confiance. Un jour, s'étant engagé avec Wolodar à la poursuite d'une bête, Pierre le fit tomber dans une embuscade, le lia et l'amena au roi. Cet événement inopiné empêcha les Russes de soutenir la guerre commencée. Le roi ayant en son pouvoir Wolodar, résolut de marcher sur Wlodimir pour remettre Jean sur son trône. Dans cette vue, Boleslas lui donna des troupes et se mit en

(1) Naruszewicz, t. III, p. 169.

campagne bientôt après lui. Belt et Czerwonygrod furent reconquis, puis Wlodimir. Arrivé aux environs de Kiiovie, Yaroslaf fut assailli par des essaims de Russes; enfin grièvement blessé, il mourut quelques jours après. Les Russes demandèrent la paix et l'obtinrent sous les conditions : « qu'ils ne feraient désormais aucune alliance avec les Poméraniens contre le roi, et lui donneraient des secours en toute nécessité. » Wolodar fut mis en liberté moyennant une immense rançon, qui, au dire des écrivains contemporains, réduisit la Russie à l'extrémité (1). Pour récompenser Pierre de son courage, le roi lui donna plusieurs domaines avec la ville de Skrzynno, dans la suite résidence de l'illustre maison des Dunin, et obtint pour lui la main d'une princesse russe, cousine de feu son épouse.

Les Russes ne tinrent pas la convention dont nous venons de parler. Pendant que le roi était occupé de la pacification de la Poméranie, ils envahirent et ravagèrent la Pologne jusqu'à la ville de Biecz. Le roi marcha de nouveau contre eux et les battit complétement à Willickow. Tout le camp et de riches dépouilles tombèrent au pouvoir du vainqueur. Wolodar se sauva à Halicz. Profitant de sa fuite, le roi usa de représailles

(1) Naruszewicz, t. III, p. 171.

dans ses états; mais des froids extraordinaires le forcèrent bientôt à revenir en Pologne.

Pendant plusieurs années, Boleslas fut tranquille du côté de la Russie. Borys, prince royal de Hongrie, troubla cette paix. Ne pouvant obtenir du roi des secours pour ressaisir ses droits à la Hongrie, il fit tant par ses supplications que le roi lui permit de demeurer en Pologne et lui donna pour résidence la ville de Wisliça, située sur le penchant d'un petit roc, entourée de la rivière Nida. Le roi étant parti pour la Saxe, Borys se ligue avec Rostislaf, fils de Wolodar (1). Ce prince voulut venger la défaite et la captivité de son père. Au bruit de l'approche des Russes, le traître Borys envoie des ordres à tous les habitants des environs pour venir défendre la ville. Assemblés sur la parole de ce parjure, ils furent livrés par lui à Rostislaf. Le vainqueur les passa au fil de l'épée et livra la ville aux flammes. Mais Borys ne jouit pas long-temps de l'effet de sa trahison. Rostislaf ne sachant pas modérer sa vengeance, l'étendit sur son allié. Il lui fit arracher la langue, crever les yeux, et le fit mutiler, de peur qu'un si mauvais père n'eût des enfants qui lui ressemblassent (2). Après l'accomplisse-

(1) Naruszewicz, t. III, p.

(2) Ibidem, p. 191.

ment de cette vengeance, Rostislaf retourna dans son pays chargé d'un immense butin et suivi d'un grand nombre de prisonniers. Les historiens polonais disent que Boleslas réduisit en cendres la terre de Wlodimir.

La dernière œuvre de ce roi fut la prolongation de la paix avec les Bohémiens. Les deux princes se réunirent à Glatz, accompagnés d'une quantité de seigneurs, par l'entremise desquels fut conclue une paix éternelle entre les deux nations. Wladislas II, fils aîné du roi, tint sur les fonts baptismaux le fils du duc de Bohême, pour gage de cette alliance et de cette amitié indissoluble.

Ce roi, qui sut vaincre et pardonner, punir et récompenser, qui gagna quarante-sept batailles, que les Polonais peuvent à juste titre appeler le brave des braves parmi leurs rois, conciliait une bravoure éclatante avec une piété exemplaire. Il visita le tombeau de saint Gilles, en France, sous un déguisement, laissant partout des traces de sa munificence, et édifiant tout le monde par sa dévotion. Il visita aussi, par le même motif, le tombeau de saint Etienne, en Hongrie, avec cette différence qu'il y étala toute la pompe royale, et termina ce pieux pélerinage à Gnezne.

Écoutant le conseil de la nature plutôt que les

raisons d'une saine politique (1), il divisa l'état entre ses quatre fils, et ne prévit pas les affreuses conséquences d'un pareil partage.

Comme cette scission du royaume polonais donne une idée exacte des provinces qui composaient la monarchie sous son règne, je dois la rapporter ci-après :

Wladislas II, en sa qualité d'aîné, eut les provinces de Krakovie, de Lenczyça, de Sieradz, de Silésie et de Poméranie, avec une suprême autorité sur le reste de ses frères, qui devaient lui jurer obéissance.

Boleslas III, le *Crépu*, eut la Mazovie, la Kuïavie, la terre de Dobrzyn et de Culm.

Mieczyslas III, le *Vieux*, les provinces de Gnezne, de Posen et de Kalisz.

Henri, les provinces de Lublin, de Sandomir.

Kasimir, le plus jeune, ne reçut rien en partage. Interpellé pourquoi il l'avait oublié, le roi répondit par cet apophtegme : « Le chariot qui a quatre roues a besoin de quelqu'un qui le dirige. » Il donnait à entendre que ce fils, favorisé des dons les plus brillants de la nature, saurait un jour réunir toute la monarchie ainsi démembrée. Cependant les suites de cette sollicitude

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 65.

malentendue furent affreuses, comme nous le verrons dans l'époque suivante.

Humain, pieux, enjoué, libéral, généreux et brave, Boleslas était d'une taille médiocre et d'une figure basanée, enlaidie encore par un abcès qui lui fit donner son prénom.

RÉFLEXIONS SUR CETTE ÉPOQUE.

Cette époque, que nous avons qualifiée de conquérante, ne contient que des guerres presque continuelles. La position naturelle de la Pologne en fut la cause principale. Entourée de voisins inquiets, forts et entreprenants, la Pologne était toujours en état de guerre. Les Borys, les Sobieslaw, les Wolodar, les Borzywoy et d'autres princes, ne la laissèrent jamais en paix. Tant que les braves Boleslas Ier, II, III, tenaient les rênes de l'état, ils savaient non seulement repousser l'agression de leurs ennemis, mais profiter de leurs fautes pour agrandir la monarchie. Les Mieczyslas, les Wladislas, naturellement portés à la paix, et incapables d'en imposer à leurs voisins, fléchissaient à leur tour sous la force des choses, et cédaient sans résistance le sol conquis par leurs pères. Ainsi la Pologne, sous ces divers règnes, fut toujours victorieuse ou vaincue, agrandie ou resserrée. D'ailleurs, la générosité, ce caractère

dominant des rois de cette époque, ne fut pas moins la cause des guerres dans lesquelles s'engagea la Pologne. Plus d'une fois, Boleslas-l'Intrépide, Boleslas-Bouche-de-travers, mirent leurs armées, leurs propres personnes, au service de voisins accablés par la tyrannie des empereurs d'Allemagne, ou par les troubles suscités dans leur pays. La Pologne leur offrit toujours asile et protection armée; de là les guerres, les réactions, les représailles. Ajoutons à ces causes incidentes, les perfidies continuelles des Zbigniew, des Swiatopelk, des Poméraniens et des Prussiens, qui ensanglantèrent si souvent le territoire de la Pologne.

Un troisième motif non moins déterminant fut le caractère belliqueux des Polonais et la bravoure naturelle des rois de cette époque. Ils aimaient la guerre parce qu'elle était la source des immenses richesses qui refluaient dans leur monarchie. Dans ces temps où les incursions étaient à la mode, les Polonais, plus hardis et plus heureux dans leurs sorties que ne le furent leurs voisins, attaquaient les peuples lointains par terre et par mer (1), et rapportaient dans leurs foyers tout ce qu'ils trouvaient chez eux de plus précieux. D'ailleurs, seuls propriétaires de

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 47.

la terre soumise à leur domination, les rois ne conféraient des fiefs qu'aux régnicoles, à la charge par eux de servir en temps de guerre. Toute la Pologne était donc militaire. L'entretien du soldat coûtait fort peu ou rien; et d'immenses richesses, provenant des tributs que payaient les Poméraniens, les Prussiens et les Russes, rendaient la guerre facile. Ainsi les rois de cette époque étaient, pour la plupart, conquérants, et contribuaient par leurs conquêtes à rendre la monarchie grande et florissante; de plus ils exerçaient leur influence sur des pays qui devaient un jour se réunir à la Pologne (1). Les temps ultérieurs n'offriront plus d'exemple de ces conquêtes, qui donnèrent aux rois un pouvoir absolu, à peine circonscrit par les usages. Cependant ce pouvoir s'affaiblissait d'une manière insensible, et celui des grands commençait à prendre plus d'extension.

LITTÉRATURE.

Cette période de l'histoire de Pologne peut être appelée le *siècle de la barbarie*. La Pologne n'en fut tirée que par la religion chrétienne. L'établissement du christianisme dans le pays constitue donc une époque marquante dans nos an-

(1) Lelewel, p. 69.

nales littéraires, parce que, outre la civilisation, il introduisit encore d'autres avantages. Le mariage de Mieczyslas avec la princesse Dombrowka releva son autorité et sa considération auprès des puissances limitrophes, et répandit sur sa cour un éclat inouï jusqu'alors. Il extirpa les préjugés et les superstitions qui en sont inséparables; les mœurs des prosélytes s'adoucirent et les rendirent capables d'entendre la voix de la vérité (1). Cette révolution, quoique lente et graduelle, fut néanmoins un véhicule puissant à la civilisation. Les religieux qu'on avait fait venir de l'étranger pour remplir les fonctions ecclésiastiques, et pour instruire les nouveaux catéchumènes, inspiraient aux Polonais l'envie d'acquérir la science nécessaire pour l'exercice de ces emplois. La connaissance de la langue latine donnant et de la considération et l'entrée aux dignités, on la cultivait à l'envi (2). Ainsi la propagation de cette langue ancienne en Pologne facilita les relations avec les autres peuples chrétiens, dont l'industrie et l'éducation générale avaient acquis un plus haut degré de perfection. Boleslas-l'Intrépide contribua encore davantage à l'usage général du latin, en défendant aux religieux étrangers l'entrée des

(1) Bentkonski, *Littérature*, t. I, p. 76.
(2) Ibidem.

prélatures; il voulut que les indigènes les remplissent, et ce fut là la principale cause de l'indignation du clergé, indignation qui attira sur ce prince une foule de malheurs (1).

Après l'établissement du christianisme, les rois, et ensuite, à leur exemple, les grands, fondaient des monastères et des abbayes, et, par leurs libérales donations, ils assuraient une existence tranquille à ceux qui se consacraient exclusivement au service divin ou à l'instruction de la jeunesse. La fondation des abbayes contribua donc beaucoup à la civilisation, et les congrégations monastiques prirent aussi une part active à l'extension des lettres, en se consacrant à l'étude des auteurs anciens, en copiant leurs livres, et en confiant leurs idées au papier (2).

Les écoles des bénédictins, mises en activité par Boleslas-le-Grand, se vouèrent spécialement à l'instruction publique; mais leur petit nombre ne suffisait pas à l'étendue du pays et au nombre des habitants. Encore faut-il avouer que l'ordre des bénédictins n'a pas fait autant de bien dans les états polonais que dans les autres pays. Partout ailleurs il instruisait, il écrivait; plus

(1) Lelewel, p. 81.
(2) Bentkowski, p. 78.

riche en Pologne, il mit la commode inactivité au-dessus de la peine scolastique (1).

A la suite de l'établissement du christianisme du rite romain, la langue latine, devenant de jour en jour plus répandue, fut, ainsi que dans tous les pays chrétiens, la langue de gouvernement ou diplomatique. De là toutes les conventions, transactions, soit publiques soit particulières, devaient être rédigées en latin pour avoir un caractère d'authenticité, et l'idiome national ne se retrouvait que dans la bouche du peuple ou dans le discours familier. L'usage de la langue maternelle se renfermait dans les bornes de la vie privée.

Dans les commencements de la monarchie, désolée par des guerres fréquentes, les lettres ne pouvaient être florissantes, et cette première époque de la littérature n'offre point d'écrivains; mais la poésie, qui fut la première cultivée dans tous les pays, laisse déjà à cette époque quelques traces en Pologne. Le plus ancien monument de la poésie est, selon l'opinion générale, l'hymne composé par saint Albert, que Laski dit avoir été chanté avant le commencement du combat. Il fut écrit en 997 en langue polonaise. Bielski, dans sa

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 44.

chronique, fait mention d'une autre chanson composée en 1041, à l'occasion du retour de Kasimir dans le pays. Elle commence ainsi : *Soyez le bien venu, notre cher seigneur.*

ÉPOQUE III.

POLOGNE DIVISÉE EN PLUSIEURS CHEFS.

1139—1333.

COMMENCEMENT ET PROGRÈS DE L'ARISTOCRATIE.

WLADISLAS II (1139—1148).

La mort du brave et généreux Boleslas jetta la Pologne dans une affliction profonde : on le regrettait d'autant plus qu'il y avait tout lieu de craindre que l'état ne devînt après sa mort la proie de l'anarchie. Cette situation alarmante de la nation se trouva bientôt justifiée : l'ambition démesurée d'Agnès, épouse de Wladislas II, mit tout l'état en combustion : faible et indolent, ce prince n'eut ni assez de caractère pour contenir son épouse dans le cercle de ses devoirs, ni assez de sentiment pour veiller sur des frères orphelins et confiés dès leur bas âge à sa tendresse. Non contente de son apanage qu'elle trouvait au-dessous de son rang et de sa naissance, cette femme afficha

ouvertement le projet de dépouiller tous les princes et de s'emparer de toute la monarchie. Son ambition réveilla l'avidité de l'ordre équestre, qui, pour augmenter ses franchises (1) et sa fortune, commença à fortifier l'autorité de l'aristocratie, cherchant à être utile aux grands pour leur devenir nécessaire et partager avec eux la souveraineté. Les funestes effets de cette division de pouvoir ne tardèrent pas à se faire sentir; on vit partout des présages certains de l'anarchie future : on donnait des ordres contradictoires ; on se refusait obéissance ; chacun des princes voulant prendre le plus tôt possible possession de son héritage. Enfin, pour prévenir les abus et les déprédations qui menaçaient la monarchie, les candidats convoquèrent une assemblée à Kruswiça pour régler définitivement le mode d'administration publique. Il y fut arrêté que toutes les provinces des princes les plus jeunes seraient sous l'autorité des aînés ; que Wladislas II, en sa qualité d'aîné prendrait le titre de souverain et aurait la suprême autorité sur tous les autres ; qu'en cas d'alerte, tous les princes réuniraient leurs forces nationales, mais que le souverain suprême aurait seul le droit de déclarer la guerre. Cette

(1) Naruszewicz, t. III, p. 201.

convention fut sanctionnée par toute l'assemblée : Wladislas II obtint la tutelle du jeune Kasimir. Après cet accord tous les princes se retirèrent chacun dans ses états (1).

Cependant la tranquillité ne fut pas de longue durée : Agnès qui détestait la nation et le nom polonais, profitant des envahissements des Bohémiens et des Russes, aigrissait continuellement l'esprit de son époux par ses doléances et ses instigations : tantôt elle faisait valoir à Wladislas son droit de naissance ; tantôt elle le raillait sur son insouciance et sur l'affaiblissement de son pouvoir. Supplications, larmes, caresses, tout fut mis en œuvre pour réveiller l'ambition et la cruauté naturelle de ce prince (2), qui consentit enfin à se laisser conduire ; mais avant d'en venir à une violence publique, il colora son avidité du prétexte de l'utilité publique. Dans cette vue, il convoqua une assemblée à Krakovie, où plusieurs seigneurs marquants se rendirent : Wladislas, excité par son épouse, y exposa l'inconvénient du partage de la monarchie, et l'urgente nécessité de sa réunion dans une seule main. Selon l'usage germanique (3),

(1) Naruszewicz, t. III, p. 202.
(2) Ibidem, p. 203.
(3) Ibidem, p. 204.

son épouse était présente, discutant la question contradictoirement avec les grands, appuyant la proposition de Wladislas de preuves qui auraient pu passer pour légitimes, si elles étaient sorties d'une bouche sincère. Etonnée de l'avis inopiné du roi, l'assemblée condamna une entreprise qui violait ouvertement le testament de Boleslas, et fit sentir au jeune prince les suites funestes d'une guerre inévitable entre lui et ses frères, qui sans doute auraient recours pour se défendre aux armes étrangères. Ces représentations firent peu d'impression sur l'esprit de l'ambitieux Wladislas; il envoya sur-le-champ des ordres par tout le pays, et même dans les provinces dévolues par héritage à ses frères, afin que tous les impôts prélevés fussent versés dans son trésor, en enjoignant à tous les magistrats d'obéir à sa suprême volonté, sous peine de destitution et d'emprisonnement. Les frères étonnés se montrèrent d'abord dociles à ces ordres; mais les projets de Wladislas n'étaient accomplis qu'à moitié.

Après avoir épuisé par ses exactions les états de ses cohéritiers, il leva le masque et voulut les envahir. Il appela à son aide des secours étrangers. Issu d'une princesse de Russie, il se ligua avec les Russes. Vschevolod de Kiiovie

lui envoya une armée : les villes et les châteaux se rendaient à discrétion l'un après l'autre. Le peuple qui suit toujours le bonheur et l'éclat de la fortune, entraîné par la crainte, se ralliait sous ses bannières. Les frères dépouillés n'osèrent d'abord se défendre ouvertement : ils usèrent de supplications, tant auprès de Wladislas qu'auprès d'Agnès, l'unique artisan de leurs malheurs. Leur soumission n'atteignit pas le but, et l'on fut sourd à leurs prières. Cette dureté, et surtout l'entrée des troupes étrangères soulevèrent un nombre de seigneurs, à la tête desquels figuraient Jacques, archevêque de Gezne, et Wszebor, palatin de Sandomir (1). L'oppression des frères trouva des vengeurs jusque dans la cour de Wladislas lui-même. Le comte Pierre, gouverneur de Breslau, fameux par ses exploits et par sa parenté avec Boleslas Bouche-de-travers, ne put voir sans un sentiment d'indignation l'avidité de la reine et la servile complaisance de son époux. Il affectait souvent d'engager ce prince à rendre justice à ses frères, en s'élevant avec hardiesse contre l'usurpation de leurs états. Les cœurs orgueilleux n'aiment pas la vérité : les remontrances amicales de Pierre pesaient à Wladislas, et plus

(1) Naruszewicz, t. III, p. 207.

encore à son épouse. Elle résolut de se défaire de cet importun conseiller, et l'occasion s'en présenta bientôt.

Les femmes de ce siècle n'étaient pas toujours fidèles à leurs époux (1). La comtesse aimait un abbé Skrzepiski; et la princesse un soldat nommé Dobiesz. Pierre se trouvant un jour à une partie de chasse avec Wladislas, et couchant avec lui sur la dure, Wladislas lui dit dans une saillie d'esprit : « Tiens, Pierre, ton épouse se repose « sans doute plus mollement sur le duvet avec « son abbé, que nous ne nous reposons ici. — « Et la vôtre, seigneur, riposta sur-le-champ le « comte, goûte plus de délices auprès de son Do- « biesz, que nous n'en goûtons ici (2). » La raillerie avec les princes est dangereuse. La princesse compromise sut se justifier aux yeux de son époux; mais elle jura la perte du comte. Dobiesz l'enleva de force au moment où il célébrait les noces de sa fille, le mena devant Wladislas qui, excité par son épouse, lui fit arracher la langue et crever les yeux. Les anciennes chroniques disent que le comte recouvra la parole et la lumière en récompense des services que cet illustre citoyen avait rendus à l'état. Le crime dont Wla-

(1) Naruszewicz, t. III, p. 208.
(2) Ibidem.

dislas venait de se souiller fit prendre les armes à tous les habitants. Wszebor, palatin de Sandomir, en donna le premier l'exemple. Il défit les Russes et les dispersa. Le clergé se déclara en faveur des frères cadets, et demanda à Eugène III de prévenir un scandale public. Leurs vœux ne furent pas encore exaucés parce que le pape avait besoin de Conrad, qu'il voulait mettre dans ses intérêts, étant lui-même persécuté à Rome. Il désirait surtout l'engager à se croiser contre les Musulmans qui, à cette époque, opprimaient les chrétiens en Palestine. Conrad partit pour la Terre-Sainte, après avoir recommandé sa sœur Agnès au cardinal Gwidono, chancelier de Rome, qui se chargea de la défendre contre la persécution de ses beaux-frères. Toutefois les incursions des Poméraniens empêchèrent Wladislas de consommer son usurpation. Il se rendit dans la Grande-Pologne où ils s'étaient réfugiés. Les troubles intérieurs ayant entravé les recrues qu'on faisait en Pologne pour les envoyer en Palestine, le pape lança l'anathême contre (1) Agnès, l'unique auteur des maux qui accablaient ce malheureux pays. Jacques, archevêque de Gnezne, en fit autant contre Wladislas et contre ses partisans. Ces mesures affaiblirent

(1) Naruszewicz, t. III, p. 215.

son parti, et ses frères opprimés se retranchèrent à Posen, et opposèrent une résistance si énergique à leur tyran, qu'abandonné des siens, il fut obligé de se retirer en Allemagne avec son épouse. Pendant que Wladislas était occupé du siége de Posen, les Russes, s'étant répandus dans tout le pays polonais, profanaient les églises et pillaient les vases sacrés, incendiant tour à tour les châteaux et les temples, et emportant un grand nombre de captifs (1).

La victoire de Posen étant devenue publique, tous les habitants se rallièrent autour des princes persécutés, et toutes les provinces furent restituées aux héritiers respectifs.

BOLESLAS IV, LE CRÉPU (1148—1173).

Pour que la nation ne demeurât pas sans chef, les évêques réunis avec les seigneurs, à Krakovie, remirent le gouvernement entre les mains de Boleslas IV (2), en soumettant à son sceptre les provinces du monarque exilé, et en lui conférant la suprême autorité sur ses frères et la tutelle de Kasimir.

Le nouveau monarque s'appliqua d'abord à s'attirer l'affection de ses frères. Il leur rendit

(1) Naruszewicz, t. III, p. 215.

(2) Ibidem, p. 219.

leurs provinces et même leur en soumit d'autres.

Il contracta ensuite des alliances avec les princes allemands pour les opposer à Conrad, dont Wladislas devait immanquablement réclamer le secours. Il convoqua, dans cette vue, un congrès à Kruswiça, où se trouvèrent réunis Frédéric, archevêque de Magdebourg, ainsi que d'autres princes saxons, ennemis de la maison d'Hoffenstaufen, et Boleslas avec son frère Mieczyslas. On s'y promit des secours mutuels.

Quelques mois après, Conrad retourna de la Palestine. Pour satisfaire aux sollicitations pressantes de Wladislas, et pour pacifier la Pologne, il demanda au pape d'excommunier les évêques et leurs partisans s'ils refusaient de rendre justice à Agnès frustrée de ses provinces. Le pape envoya en Pologne le cardinal Grégoire pour concilier tous les partis (1). Éprouvant plus d'obstacles qu'il ne s'y attendait, il fulmina l'anathême sur tous les princes qui ne voulurent pas entrer en accommodement avec un frère impitoyable et inhumain (2). Le nonce leur interdit l'entrée des églises et retourna à Rome sans avoir produit aucun effet.

L'empereur Conrad résolut alors d'éteindre

(1) Naruszewicz, t. III, p. 221.

(2) Ibidem.

les troubles en Pologne par l'autorité civile. Il convoqua un congrès à Francfort-sur-le-Mein. Il y fut arrêté qu'on enverrait une députation en Pologne. On demanda à Boleslas de restituer la terre de Krakovie à son frère Wladislas. Les Polonais ne voulurent jamais reconnaître les empereurs d'Allemagne pour leurs chefs. Cette députation n'obtint aucun résultat, comme celle de Grégoire. La mort de Conrad suspendit momentanément l'affaire de Wladislas. Mais Frédéric Barberousse, fils et successeur de Conrad, la poursuivit avec acharnement et avec succès, parce que Wladislas, après la mort d'Agnès, épousa la fille d'Albert, margrave de Brandebourg. Frédéric convoqua une diète à Wirebourg. Wladislas y assista, et sut lui inspirer de l'intérêt. Une députation envoyée à Boleslas IV lui demanda, au nom de l'empereur, de rétablir Wladislas sur le trône (1); de plus, de payer le tribut qu'il devait avoir promis à son prédécesseur. On répondit que les Polonais n'étaient tributaires de personne, et qu'ils étaient prêts à tout perdre plutôt que d'accepter un maître esclave des Allemands et odieux à toute la nation. Cette réponse hautaine offensa Frédéric. Il résolut de faire la guerre aux Polonais. Au bruit

(1) Naruszewicz, t. III, p. 232.

de cette nouvelle, les princes polonais firent les préparatifs nécessaires pour repousser l'audace de l'ennemi. Frédéric tourna contre eux les nombreuses armées qu'il allait diriger sur l'Italie, livrant au pillage et aux flammes tout ce qu'il trouva sur son passage, et ne respectant pas même les églises (1). Les Polonais n'étaient pas alors en mesure de résister aux masses d'Allemands qui leur étaient opposées, et Boleslas IV n'avait que le nom de commun avec ses belliqueux prédécesseurs. Battu partout, et forcé à la retraite, il proposa la paix et l'obtint, mais sous des conditions extrêmement onéreuses. Boleslas les accepta avec l'arrière-pensée de ne les jamais remplir. Il fut obligé de se rendre en personne à Krisgof, d'y aborder l'empereur nu-pieds, de lui faire amende honorable, en tenant un glaive au-dessus de sa tête (2). Dans cette attitude, il s'obligea à des amendes exorbitantes à l'égard de l'empereur, de sa cour et de ses princes; de plus, à venir à Magdebourg pour y faire sa réconciliation avec son frère. Quelque outrageantes que fussent ces conditions, elles n'ont rien d'injurieux sur le compte de Boleslas, parce qu'elles furent le résultat de la barbarie de ces temps.

(1) Naruszewicz, t. III, p. 234.

(2) Ibidem, p. 235.

Henri IV n'avait-il pas été assujetti à la même ignominie à Kanos à l'égard de Grégoire VII (1)? Qui demande trop ou l'impossible n'obtient rien. Forcé par les circonstances à se plier au joug de la nécessité, Boleslas ne tint pas sa parole. Il ne satisfit à aucune de ces conditions ignominieuses. Sur ces entrefaites, mourut Wladislas sans revoir cette patrie qu'il avait perdue par l'orgueil, la cruauté de son épouse et par sa condescendance pour elle. Le lieu de sa mort et celui de sa sépulture sont restés ignorés. Frédéric, à son retour de l'expédition d'Italie, pour reconnaître le zèle qu'y déploya Boleslas, fils de feu Wladislas, l'envoya en Pologne avec une lettre à l'adresse de Boleslas IV, en le priant de donner au fils une partie des provinces du père exilé. Boleslas se laissa fléchir et céda, au profit des enfants de Wladislas, la Silésie, qui fut depuis partagée en trois chefs (2). Les nouveaux possesseurs de la Silésie renoncèrent à tous leurs droits de primogéniture qu'ils avaient conservés sur la monarchie polonaise.

Après cette campagne, la Pologne put respirer enfin tranquille du côté de l'Allemagne. Mais la cession de la Silésie affaiblit beaucoup la

(1) Bandtkie, t. I, p. 308.

(2) Naruszewicz, t. III, p. 276.

monarchie, qui perdit tous les pays slaves que Boleslas-Bouche-de-travers avait conquis. Les princes de Poméranie, profitant du délabrement de la Pologne, s'agrandirent aussi avant de se mettre sous la domination allemande. Les Prussiens causaient également à la Pologne de justes alarmes. Ce fut environ vers ce temps que Henri, frère du roi, se croisa pour la Palestine, et après y avoir donné des preuves de bravoure, revint en Pologne, et y fonda l'ordre des Templiers, à Zagosi.

Rassuré du côté de l'Allemagne, Boleslas tourna ses forces contre les Prussiens. Ennemis déclarés de la Pologne, ces peuples avaient abjuré le christianisme et secoué le joug de l'obéissance dès la mort de Boleslas-Bouche-de-travers, la terreur et l'effroi de ses voisins. Déférant à l'avis de ses frères, Boleslas IV dirigea une expédition contre eux. Elle fut désastreuse. Les Prussiens, qui ne savaient ni ne voulaient se battre en bataille rangée, attirèrent par artifice les Polonais sur des marais profonds et les défirent complétement. Les Polonais y furent ensevelis, ne pouvant résister à des nuées de Prussiens. Henri, duc de Lublin, et l'élite de l'armée y périrent.

En vertu du testament qu'avait fait Henri avant de se mettre en campagne, Kasimir, le

plus jeune des frères, hérita de ses provinces. Il avait alors trente ans et ne subsistait que des libéralités de ses frères.

Les princes de Silésie, profitant de ce désastre et du mécontentement qu'il excita contre Boleslas, entrèrent à main armée en Pologne. Boleslas eut beau opposer leur renonciation à tous droits sur la monarchie ; la justice sans la force est nulle et sans effet. La cession de quelques châteaux délivra la Pologne de ces ennemis et des désastres qu'ils traînaient à leur suite (1).

L'indolence de Boleslas, qui avait causé tant de malheurs à la Pologne, indisposa contre lui les esprits : Jaxa et Swietoslaw, deux citoyens de Krakovie, fameux par leurs immenses richesses, animés par la haine ou bien par l'amour du pays, résolurent de déposer Boleslas. Ils offrirent le sceptre à Kasimir : leur attentat resta sans exécution : Kasimir rejeta avec dédain leur proposition, les reprit sévèrement d'avoir osé mettre sur le compte du souverain les malheurs fortuits qu'il n'était pas en son pouvoir de conjurer, et surtout d'avoir sitôt perdu la mémoire de ses bienfaits et de sa sollicitude.

Environ vers ce temps, un assassinat fut com-

(1) Naruszewicz, t. III, p. 287.

mis sur la personne de Werner, évêque de Plock, prélat plein de zèle et vénérable citoyen. Bolesta, castellan de Wiski, homme puissant et ambitieux, voulut s'emparer de son village Karsko. Les menaces qu'il se permit engendrèrent un procès. Werner eut gain de cause; mais le succès lui en coûta la vie. Le vindicatif Bolesta engagea son frère à assassiner l'évêque dans sa propre demeure. Il remplit de nuit cette commission sacrilége. L'affaire étant devenue publique, Bolesta fut condamné et brûlé vif. Son frère se sauva du bûcher par la fuite.

Un an après le meurtre de Werner, Boleslas mourut des suites du chagrin que lui causa la mort de son fils aîné. Les dissensions intérieures, les qualités peu brillantes de Boleslas, ses désastres en Prusse, et l'ignominieuse paix avec l'empereur Frédéric, rendirent son règne odieux à toute la nation, qui ne fit pas éclater de grands regrets après sa mort, espérant un meilleur avenir sous ses successeurs.

La ville de Kielce fut bâtie sous son règne par Gédéon, évêque de Krakovie.

La division de la famille des Piasts, les richesses immenses des particuliers, contribuèrent, sous le règne de Boleslas, à l'affaiblissement de la Pologne. Les assemblées nationales, où les

princes et les grands s'approprièrent le droit de l'élection des monarques, celui de l'établissement et de la cassation des lois, entraînaient peu à peu la nation vers les formes du gouvernement aristocratique. C'est ainsi que graduellement tomba en désuétude ce titre royal, jadis inséparable de la majesté et de l'unité de l'état (1).

MIECZYSLAS III, LE VIEUX (1173—1177).

En vertu du droit de succession accordé à l'aîné de la famille, Mieczyslas monta sur le trône avec l'assentiment de tous ses frères, de ses neveux, et de la noblesse réunie à Krakovie. Indépendamment du droit d'aînesse et des talents militaires qu'il avait déployés dans les combats, ses vertus apparentes, sa gravité et sa sagesse, qualités qui lui firent donner le nom de *Vieux*, parlaient fortement en sa faveur. De fait, ses belles et populeuses provinces, sa parenté avec les princes limitrophes, et sa nombreuse postérité, étaient pour la nation de puissants motifs pour l'élever à la suprême autorité. De riches bénéfices et d'amples immunités qu'il distribua au clergé lui captivèrent ses suffrages (1), et ses qualités insinuantes le rendirent cher à la nation. Mais les apparences sont souvent trompeuses. On ne fut

(1) Naruszewicz, t. III, p. 293.

pas long-temps sans être désenchanté d'un prince dont les brillantes vertus n'étaient qu'un voile dont il couvrait la vengeance, l'orgueil et l'avidité. Mettant toute sa gloire à grossir ses trésors, il signala son avénement par des violences, des cruautés et des injustices. Enclin au mal, il s'adjoignit un conseil de gens sanguinaires et impies. Leur avide perversité secondait parfaitement la politique de ce prince, qui voulait écraser sous un joug de fer une noblesse déjà puissante, plus que jamais fière de ses droits, et marchant vers la souveraineté à l'aide d'immenses richesses. Dans le fait, depuis le partage de la monarchie en plusieurs chefs, l'aristocratie avait commencé à participer au pouvoir. Elle suivait en cela l'exemple des comtes, marquis et courtisans en Allemagne, qui, enhardis par la faiblesse du monarque, ou portés par droit d'élection, s'érigeaient en petits souverains (1). Mieczyslas voulut être monarque en réalité. Mais les voies qu'il choisit pour arriver à son but accusent son imprévoyance; car elles étaient souvent indignes de la majesté royale.

Non content de sacrifier la noblesse et le peuple dans l'assiette des impôts extraordinaires, il voulut mettre à profit les arrêts des tribunaux. A

(1) Bandtkie, t. I, p. 319.

cette fin, il établit dans les provinces des instigateurs ou des espions, et bientôt tous les palatinats, inondés d'assignations et d'exploits, gémirent sous le poids de l'exaction et de la calomnie. Le pays, alors couvert de bois et vide de population, fourmillait de bêtes fauves et invitait à la chasse; mais quiconque tuait une bête nuisible aux abeilles ou toute autre, était traduit en justice par des agents, poursuivi comme coupable de lèse-majesté, et condamné à une amende de *soixante-dix*, dont une moitié était affectée au fisc, et l'autre partagée entre les suppôts du monarque (1).

Le soin de faire valoir leurs terres avait porté la noblesse à peupler leurs villages de colons; mais si l'héritier employait un homme libre à la culture du sol, il était puni d'avoir attenté à la liberté individuelle. Employait-il à ce service un serf? il était encore puni pour s'être arrogé le droit de propriété sur le paysan d'autrui. Les juifs seuls jouissaient d'une protection exclusive (2) dans ces tribunaux mercenaires. Le moindre tort qui leur était fait par des enfants était poursuivi scrupuleusement sur les parents, qui étaient, pour ce fait, passibles de l'amende. On employait

(1) Naruszewicz, t. III, p. 294.
(1) Ibidem.

à l'exploitation des mines celui qui n'était pas en état de payer en argent. On poussa même la cruauté jusqu'à un raffinement exécrable : pour perdre les innocents, on glissait de la fausse monnaie, fabriquée à dessein, dans la rétribution qu'ils payaient afin de s'exempter du travail dans les carrières, et puis on punissait comme faussaires ces victimes innocentes. Les religieux même ne furent pas à l'abri de ces odieuses déprédations, et on en condamna à mort afin d'avoir un prétexte pour confisquer leurs terres ou leurs fortunes. Mieczyslas en voulait surtout à la province de Krakovie, plus féconde que les autres en puissante noblesse et en riches religieux qui avaient déjà fait des tentatives pour détrôner Boleslas-le-Crépu (1).

Gédéon, évêque de Krakovie, résolut de ramener le prince à des sentiments de justice et d'humanité; d'autres s'étant refusés à cet acte, soit par différents égards, soit par crainte, il recourut, dans ce dessein, à la parabole de l'écriture sainte où le prophète, loin de réprimander sévèrement le dernier roi, le réduisit par la voie de la douceur à passer condamnation sur ses actes criminels. Il fit entendre la vérité à Mieczyslas sous le voile de l'allégorie. Une femme,

(1) Naruszewicz, t. III, p. 295.

vêtue de deuil, mit sous les yeux du roi une plainte contre son fils qui avait abandonné le troupeau confié à ses soins à des gens vils et mercenaires. Par la mère, on entendait la terre de Krakovie; par le fils, le prince; par le troupeau, les citoyens; par les gens mercenaires, le conseil du prince; par les loups, l'exaction et la concussion. L'avis allégorique de l'évêque ne produisit aucun effet. Dans le fait, Mieczyslas administra la justice à la plaignante, sans toutefois cesser de fouler les citoyens de Krakovie; d'ailleurs, ayant pénétré le vrai sens de la parabole, il tourna toute son indignation contre l'évêque. Son injuste vengeance et tant de vexations publiques firent éclater contre lui une conspiration générale. Gédéon, évêque de Krakovie, à la tête des grands, lui refuse l'obéissance. Il offre la couronne à Kasimir, qui, après s'en être bien défendu, se laisse fléchir par mesure d'intérêt public. Au bruit de cette révolution, toute la Pologne retentit de cris d'allégresse en saluant le nouveau monarque du nom de libérateur.

KASIMIR-LE-JUSTE (1177—1194).

L'avénement de Kasimir-le-Juste fit luire un rayon de bonheur sur la Pologne. Mieczyslas, dépouillé de son héritage, vit toutes ses tentatives

pour ressaisir le trône échouer devant la sagesse de son successeur. Non seulement ce tyran exilé ne réussit pas auprès de ses gendres, Sobieslas, duc de Bohême, Frédéric de Lorraine et Bernard de Saxe, qui étaient eux-mêmes occupés de querelles de famille, mais il vit encore ses desseins déconcertés par la rébellion de son fils Othon, qui, disgracié dans le partage des duchés, voulut s'emparer de la Grande-Pologne. Les habitants de cette province, indignés de son odieux procédé, se soumirent à Kasimir. Mais ce prince, de peur d'irriter les esprits, ne garda pour lui que Gnezne, et laissa à Othon la possession de la Grande-Pologne. De plus, il donna la Poméranie de Stettin, à titre de fief, à Boguslas, cousin de Mieczyslas III, et la Poméranie de Dantzig à Sambor, cousin de Zyroslaw (1).

Rassuré ainsi du côté du nord et de l'ouest, profitant des querelles élevées entre les gendres de Mieczyslas, Kasimir porta ses armes contre la Russie, reconquit *Brzesc*, *Przemysl* et *Wlodzimiz*. Pour se livrer tout entier au rétablissement de l'ordre dans le pays, il réconcilia les ducs de Silésie en leur conférant la terre de Bytom et celle d'Oswiecim (2).

(1) Bandtkie, t. I, p. 322.
(2) Ibidem.

Ces mesures mirent Kasimir à même de cicatriser les plaies saignantes de la monarchie. Il travailla avec toute l'ardeur et tout le zèle possibles à réparer les malheurs nés des abus, du désordre et de l'anarchie. Le gouvernement féodal, qui avait pénétré en Pologne au commencement de la monarchie, avait jeté de profondes racines. Boleslas I[er], seul, avait su arrêter ses progrès. Mais après la mort de ce brave guerrier, l'aristocratie avait recommencé à gagner du terrain et à exercer sa tyrannie sur le peuple, le clergé et le souverain. Plus tard, Boleslas-Bouche-de-travers, qui égalait son bisaïeul en courage et en sagesse, avait comprimé l'ambition aristocratique; mais le fatal partage du royaume entre plusieurs chefs avait de nouveau miné le pouvoir des princes et accru la puissance des nobles. Les princes se faisaient la guerre, et l'ordre équestre y trouvant son compte s'en prévalut pour se mettre hors de la dépendance du monarque (1). Dans cet état de choses, il était malaisé de réprimer la licence. Wladislas II paya cher l'idée qu'il avait conçue de réunir la monarchie morcelée, et les mesures de rigueur qu'il avait prises pour accabler la noblesse et pour la forcer à la dépendance lui valurent l'exil. Mieczys-

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 34.

las III, son frère, avait éprouvé le même sort dans un dessein pareil; car un clergé puissant, de concert avec une riche noblesse, avait su le renverser du trône et l'expulser de son héritage (1). Ces attentats à la suprême autorité étaient une calamité déplorable. La noblesse puissante s'arrogea alors les priviléges affectés aux monarques, en foulant, sous différents prétextes, les paysans et les bourgeois, en exigeant des chevaux et des voitures pour leur propre service. Les tournées que les princes étaient obligés de faire de temps à autre dans les provinces, pour y administrer la justice et pour subvenir aux besoins de l'état, se faisaient naturellement aux frais des villes et des villages, gratuitement et sans aucune rétribution. Les grands qui accompagnaient le souverain, traînant à leur suite de nombreux et somptueux équipages, exigeaient des paysans les mêmes corvées que le souverain, et en cas de refus exerçaient sur eux des brigandages et des cruautés sans exemple. Ils ne faisaient pas même grace au clergé, s'emparant de leurs meubles, de leurs biens, et même des objets les plus sacrés.

Appelé à extirper ces abus, Kasimir remplit sa mission en bon père et en prince éclairé. Pour

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 35.

obtenir plus de succès, il chercha à se rendre les esprits favorables et à se concilier la bienveillance des hommes les plus injustes. Dans cette vue, il abolit les dîmes, les impôts, les tailles et d'autres charges qui pesaient de tout leur poids sur la noblesse; et surtout il supprima les instigateurs ou les espions dont Mieczyslas-le-Vieux avait inondé le royaume pour affermir un trône absolu par l'humiliation de l'ordre équestre. Ces mesures, dictées par la sagesse et par l'équité, achevèrent de subjuguer les cœurs les plus rebelles.

Ayant ainsi rétabli la justice dans ses bornes légitimes, et ramené l'ordre équestre à son devoir, il procéda à la réforme des désordres publics. A cette fin, il convoqua à Lenczyça une assemblée, ou, selon M. Lelewel, un synode qui fut la première époque du sénat et de la législation polonaise (1). Le clergé, qui était alors seul lettré et tenait dans l'état les premiers rangs par sa vocation et par ses connaissances, présidait cette assemblée, à laquelle étaient aussi invités Boleslas, duc de Silésie, et d'autres princes et barons polonais, pour agréer et ratifier les lois établies dans ce synode. Ces lois garantissaient de

(1) Lelewel, p. 89.

l'usurpation (1) la propriété posthume du clergé, et assuraient la propriété des paysans contre la violence des grands. Les évêques, vêtus d'habits pontificaux, publièrent quelques unes de ces institutions, et lancèrent des anathèmes contre les récalcitrants. Ces lois reçurent leur sanction publique. Des ambassadeurs religieux et civils furent envoyés à Rome, et de là à Tusculum, où était alors Alexandre III. Ils obtinrent de lui la sanction des lois de Lenczyça revêtues des sceaux du monarque, des évêques et de l'ordre équestre. Le pape écrivit à Kasimir une lettre approbative de sa piété, et imprima plus de force à ce code par son autorité religieuse.

Il y avait pour motiver encore cette ambassade une autre raison non moins grave : Kasimir-le-Juste voulait alors assurer à sa famille la succession au trône. En effet, quoique les princes de Silésie eussent renoncé à leurs droits au trône, néanmoins ils réveillaient de temps en temps leurs prétentions; leur renonciation se rapportait plus à la ligue de la Grande-Pologne qu'elle ne se rapportait à Krakovie (2). Le pape Alexandre III, cédant au vœu de Kasimir, et voulant reconnaître le service que ce prince lui avait

(1) Lelewel, p. 89.

(2) Bandtkie, t. I, p. 326.

rendu en gardant la neutralité lors du schisme de l'Église arrivé à l'époque où Frédéric Ier imposait des anti-papes à Rome, abolit la loi de Boleslas-Bouche-de-travers, par suite delaquelle la suprême autorité était affectée à l'aîné des fils, de telle sorte que le testament du père ne portât préjudice ni à Kasimir ni à sa postérité.

Quoique de cette manière on eût en quelque sorte pourvu à l'ordre intérieur, néanmoins l'aristocratie ne laissait pas d'élever de nouvelles prétentions, et la ligue des princes de la Grande-Pologne continuait à faire valoir tout haut leurs droits au trône. Les princes de Silésie eux-mêmes ne demeuraient pas tranquilles, et Mieczyslas mettait tout en œuvre pour ressaisir son héritage. Il recourait tantôt à Kasimir en implorant de sa bonté quelques provinces, et Kasimir aurait cédé sans une énergique réclamation faite à ce sujet par le sénat (1); tantôt il implorait des secours de l'empereur Frédéric, mais les troubles qui régnaient en Allemagne ne permettaient pas à ce souverain d'intervenir dans les affaires étrangères, peut-être même préférait-il le voisinage d'un prince pacifique à celui d'un homme remuant et orgueilleux. Cependant Mieczyslas voulut à tout prix régner. Il réussit en partie. En se

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 39.

réconciliant avec son fils Othon, il reprit, par le secours de son gendre, duc de Stettin, la Grande-Pologne à l'époque où Kasimir se trouvait en Russie, et ramenait à l'obéissance les habitants de Brzesc et de Halicz; non content de ce premier succès, il souleva contre Kasimir les Silésiens et l'empereur Frédéric; il extorqua de Lesco, duc de Mazovie, fils de Boleslas-le-Crépu un legs sur la Mazovie, en cas que celui-ci décédât sans enfants. Cependant toutes ces trames furent déjouées; Lesco révoqua son testament, confirma la loi de son père, et assura par un nouvel acte la succession de son duché à Kasimir, à l'exclusion des autres princes.

Rusé et actif, épiant toutes les démarches de Kasimir, Mieczyslas eut bientôt occasion d'assouvir son ambition. Kasimir, en rétablissant Wlodimir dans la possession de Halicz, indisposa contre lui les grands qui éclatèrent en murmures (1), condamnant tout haut sa bonté, sa clémence, et surtout cette générosité déplacée qui le portait à secourir Wlodimir, suspect d'avoir empoisonné son frère Mstislaf. Ils étaient surtout outrés de ce qu'il l'avait fait sans la participation du sénat, qui, dans ce débordement de l'aristocratie, tendait toujours à miner et par-

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 56.

tager le pouvoir monarchique (1). Tels furent les résultats du synode de Lenczyça, où Kasimir reconnut aux grands, et nommément à l'ordre équestre, le droit de partager la suprême autorité (2). Depuis cette époque, les princes ne purent rien entreprendre sans le consentement du sénat, et l'aristocratie crut en force et en puissance (3).

Le départ de Kasimir pour la Russie, où il allait apaiser quelques troubles intérieurs, fut le signal de l'insurrection. Mieczyslas répandit le bruit que Kasimir était mort par le poison; appuyé par les Krakoviens, tous riches et puissants, il entra à Krakovie et mit la couronne sur sa tête. L'évêque Pelka et le palatin Nicolas s'opposèrent à l'agresseur. La force prévalut. Instruit de cette révolution, Kasimir revint à la tête de ses partisans. On le reçut et reconnut avec d'autant plus de transport qu'il respecta le sang des citoyens momentanément égarés. Kasimir se réconcilia avec Mieczyslas, qui, vaincu par sa clémence plutôt que par ses armes, abjura le projet de lui nuire, et tint parole tant que vécut Kasimir.

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 56.
(2) Lelewel, p. 90.
(3) Ibidem, p. 91.

Rassuré du côté de son frère, Kasimir se livra tout entier aux soins du pays. Il réprima les invasions des Prussiens et des Iadvingiens, il renouvela le traité avec les Hongrois à Starawies, dans le duché de Spize; traité par suite duquel les Tatres et les Karpates devaient former les limites des deux nations comme par le passé.

Sous son règne, Clément III envoya en Pologne le cardinal Jean Malabranc demander des subsides pécuniaires pour soutenir la croisade contre Saladin, et en même temps pour arrêter la dépravation du clergé (1). Un concile provincial fut convoqué à Krakovie où l'on établit des lois de réforme et une dîme sur les évêques et sur leurs subordonnés. Malabranc retourna chargé de sommes prodigieuses, et de présents magnifiques de la part de Kasimir.

Ce prince mourut peu de temps après frappé d'apoplexie, ou des suites d'un philtre que lui avait fait prendre une femme pour le subjuguer; car les décès des souverains sont toujours l'objet d'une version de la part du vulgaire qui, ne voulant jamais admettre des causes naturelles, trouve partout des prodiges. Il fut universellement regretté pour ses vertus et surtout pour sa justice.

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 55.

LESCO-LE-BLANC. (1194—1200.)

Jusqu'à l'avénement de Kasimir II, l'unité de la monarchie subsistait encore, car, quoique partagée entre plusieurs chefs, la suprême autorité ne fut réellement mutilée qu'à la mort de Kasimir, époque où chaque prince se crut souverain de la Pologne. Et quoiqu'en vertu de la dernière volonté de Boleslas-Bouche-de-travers, la suprême autorité demeurât à celui qui gouvernait la province de Krakovie, cette prérogative si brillante en apparence n'était qu'un prétexte aux guerres domestiques, qui se perpétuèrent longtemps après la mort de Kasimir.

Les Krakoviens, semblables aux Russes de Kiiovie, fiers de la suprême autorité attachée à leur terre, s'arrogeaient le droit de faire et de défaire les rois. C'était eux qui avaient expulsé Wladislas II, et offert le sceptre à Boleslas-le-Crépu ; c'était eux qui avaient menacé, plus tard, de destitution cet objet de leur choix, et qui, après sa mort, avaient chassé Mieczyslas-le-Vieux pour se soumettre à Kasimir, le plus jeune de la famille (1). Sa succession et son élection étant l'ouvrage de la nation, consacré par la reconnaissance du pape, sa postérité avait, à coup sûr, le

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 72.

droit de succéder au trône; mais les grands, alors puissants par leurs richesses, avaient envahi le droit d'élection (1). Ils convoquèrent une assemblée à Krakovie, décidèrent qu'aucun droit papal ou impérial n'était valable en Pologne, et que la succession de la ligne de Kasimir au trône, légitimée par Alexandre III, n'était pas obligatoire. Ils déclarèrent enfin que le trône était héréditaire, et que le monarque régissait la république avec un pouvoir de lieutenant (2). Puis, après de longs débats, ils élurent Lesco-le-Blanc prince de Krakovie et monarque, sous la tutèle de sa mère Hélène, à laquelle furent adjoints Nicolas, palatin de Krakovie, et Pelka, évêque de Krakovie. Ce dernier concourut le plus puissamment à l'élection de Lesco et à l'exclusion de Mieczyslas-le-Vieux. Outré de ce procédé, ce dernier voulut à tout prix s'emparer du trône. Son ambition alluma de nouveau la guerre domestique. La bataille sanglante donnée sur la Morawa n'eut d'autre fruit qu'un grand carnage de part et d'autre, d'autre résultat que d'alimenter la discorde et relever l'espérance des voisins. Mieczyslas, gravement blessé, ne quitta le champ de bataille qu'avec l'espoir d'accom-

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 72.

(2) Lelewel, p. 92.

plir un jour ses desseins. Il changea pourtant de marche: et ne pouvant rien obtenir par la force ouverte, il résolut d'arriver au but par des manœuvres sourdes et hypocrites. Il chercha d'abord, mais en vain, à mettre dans ses intérêts Nicolas et Pelka. Il porta alors ses vues du côté d'Hélène. Après lui avoir dépeint, avec les couleurs les plus sombres, toutes les peines attachées à la couronne, il promit d'adopter pour ses enfants Lesco et Conrad; de les nommer héritiers présomptifs, au détriment des siens propres; de restituer la Kuïavie, et de donner à Hélène plusieurs châteaux et villages en apanage. Cette crédule princesse se laissa fléchir par les brillantes promesses de ce rusé vieillard. Elle céda la terre de Krakovie, et fut s'établir à Sandomir. Mieczyslas ne tint pas parole, s'excusant ou sur son indisposition ou sur d'autres prétextes plausibles. Nicolas, palatin de Krakovie, ami fidèle de feu Kasimir, replace alors Lesco sur le trône. Mais ses adversaires l'ayant menacé d'exil, ce protecteur de Lesco s'expatria spontanément chez Mieczyslas III, et lui ouvrit les portes de Krakovie. Ainsi Mieczyslas obtint, pour la troisième fois, le trône qu'il posséda jusqu'à la mort. Il mourut à Krakovie, et fut inhumé dans l'église de Saint-Paul, fondée par lui-même.

La mort de Mieczyslas demandait une nouvelle organisation. La Petite-Pologne voulait la restauration de Lesco. On se rassembla à Krakovie, et l'on envoya une députation à Sandomir. Outré contre Hélène, auteur de toutes ces dissensions, et ayant au fond pris ombrage de Goworek, gouverneur de Lesco, fort estimé à la cour, le palatin Nicolas s'opposa à la restauration de Lesco et refusa de le reconnaître, jusqu'à ce qu'il eût exilé le vertueux Goworek. Lesco ne sachant quelle résolution prendre, Goworek vint le trouver, et lui dit :

« Il ne faut pas, seigneur, hésiter si long-« temps dans un cas si grave pour vous et de si « peu d'importance pour moi. Il n'en coûte pas « beaucoup de sauver la chose publique par le « sacrifice d'un particulier à qui la glace de l'âge « fait entrevoir le tombeau. La perte d'un Gowo-« rek ne mérite pas qu'on compromette la pos-« session d'un trône héréditaire ; qu'on expose « l'état aux dissensions domestiques, à l'insulte « et au pillage des voisins. Fidèle sujet, pour-« rais-je un jour défendre de ma personne la ma-« jesté du trône, si je me laissais épouvanter par « l'exil ? Mais, seigneur, je ne serai pas un exilé « si j'emporte votre tendresse ; si, surtout, heu-« reux coupable, j'emporte la grace de mon

« maître et les larmes de mes amis ; si enfin, me « dérobant à la haine, je relève et affermis le « trône par ma chute. » Le discours de Gowo-rek, brillant de grace et dépouillé d'artifice, inspira aux assistants de la pitié et du respect, et à Lesco une magnanime résolution. Il fit venir chez lui les députés de Krakovie, leur témoigna sa reconnaissance pour la bienveillance et la constance qu'ils avaient déployées dans leur choix, et leur dit :

« La couronne n'a pas pour moi assez de « charmes, et je ne puis ni pour son éclat com- « promettre une innocente tête, ni pour l'orgueil « d'un palatin sacrifier un ami, ni enfin, pour « parvenir à la suprême autorité, oublier mes « droits. On ne règne pas réellement quand on « ne se fait connaître à ses sujets que par la fai- « blesse de son caractère ; quand, trafiquant avec « l'autorité suprême, on n'en accepte que ce « qu'on veut bien vous en prêter. Allez, cher- « chez-vous un autre maître, qui, pliant sous « votre autorité, ne porte que le nom de mo- « narque. J'aime mieux perdre la couronne que « de me laisser ravir l'autorité et la vertu. »

Les députés rapportèrent cette réponse au sé-nat, qui se partagea en différents partis. Cepen-dant l'implacable Nicolas et son frère Pelka

emportèrent la majorité des opinants, et proclamèrent monarque Wladislas-Jambes-déliées, fils de Mieczyslas-le-Vieux, duc de Posen.

WLADISLAS III, JAMBES-DÉLIÉES. (1200.—1203.)

Ce prince se défendit d'accepter l'offre de la couronne, se souvenant des promesses que son père avait faites de n'y plus prétendre, surtout craignant de rallumer le flambeau des guerres intestines. Mais assuré, par une lettre, des intentions de Lesco, il l'accepta, et fit son entrée à Krakovie, aux acclamations de tous les citoyens.

Les commencements de son règne furent heureux, et ce bonheur se prolongea pendant trois ans; mais ses querelles avec le clergé précipitèrent sa chute. Les libérales dotations des évêques et des moines les avaient corrompus; ils devinrent indifférents à leurs devoirs, et le mauvais usage qu'ils firent des domaines consacrés à l'autel scandalisa toute la nation (1). Wladislas, avide de richesses, profitant de ce désordre, s'empara de leurs revenus. Ce procédé souleva le mécontentement et du clergé et des particuliers. Sur ces entrefaites, la guerre vint à éclater contre la Russie-Rouge, et ouvrit une vaste carrière à la vengeance. Roman, duc de Wlodzimirz, créé par

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 113.

les tuteurs de Lesco-le-Blanc duc de Halicz, en 1196, conçut l'idée de secouer le joug de la Pologne et de s'emparer de la souveraineté de toute la Russie. Non content des conquêtes qu'il avait faites dans la Lithuanie, il poussa ses courses jusqu'à Sandomir. Lesco chercha à détourner Roman d'une guerre si injuste, et offrit réparation de ses griefs s'il en avait contre les Polonais. Pelka, évêque de Krakovie, et Witus, évêque de Ploçk, furent porteurs de cette proposition; mais Roman répondit à ce généreux procédé par des cruautés qu'il exerça sur les prêtres faits prisonniers (1). On en vint aux armes. Christine, palatin de Ploçk, vainquit Roman à Zawichost. Lesco, qui avait pris part à cette célèbre bataille, attira sur lui les regards de la nation. Son âge le rendant déjà capable de gouverner, et Nicolas, ce faiseur de rois, son ennemi, étant mort, les Krakoviens refusèrent l'obéissance à Wladislas, et offrirent le sceptre à Lesco. Celui-ci l'accepta avec d'autant plus de facilité que Wladislas, informé de la conspiration qui se tramait contre sa personne, s'était retiré spontanément à Posen, après avoir laissé le sceptre aux mains du plus heureux. Exemples d'un dévouement bien rare, ces deux princes surent sacrifier leurs intérêts

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 103.

particuliers au bien-être de leurs peuples, et préférer une amitié bienveillante à l'éclat de la couronne!

LESCO-LE-BLANC. (1203—1227.)

Les brillantes qualités que ce prince déploya sur le trône, n'étant pas soutenues d'une grande énergie de caractère, justifièrent l'expression du savant Naruszewicz à son égard : « Il aurait été le plus digne de régner s'il n'eût jamais régné. »

Voulant gouverner par la paix dans un temps d'orages, et usant de clémence alors qu'il fallait recourir à la sévérité, Lesco marcha de faute en faute, et entraîna insensiblement l'état vers sa décadence.

Pour satisfaire à ses vues conciliatrices, et pour couper dans leur racine les germes des querelles intestines, il céda à son frère Conrad la Mazovie et la Kuïavie, et garda pour lui la Petite-Pologne, Sieradz et Lenczyça; et pour garantir la Poméranie des invasions des Danois, il la donna, avec la ville de Dantzig, à Swatopelk, fils de Mistwice, ci-devant gouverneur de cette province, à la charge par lui de prêter serment de soumission et de payer annuellement mille marcs d'argent au trésor du prince. Nous verrons par la suite comment Swatopelk tint ses engage-

ments. Ainsi, la Pologne se trouva de nouveau morcelée entre trois souverains (1).

Les Russes de Halicz, qui en voulaient aux Polonais pour leur avoir imposé Roman qu'ils n'aimaient pas, et cruellement blessés de l'échec qu'ils venaient d'essuyer à Zawichost, invitèrent au trône, après la mort de Roman, Coloman, fils d'André II, roi de Hongrie; et pour obtenir plus de succès, ils promirent de se réunir à l'église catholique, pourvu qu'ils eussent de Rome l'approbation des rites slavons (2). Appuyé de l'autorité d'Innocent III, André mit son fils sur le trône d'Halicz, auquel, cependant, les Hongrois avaient renoncé par suite d'un traité conclu entre Bela et Kasimir en 1193. Pour ne pas éprouver d'obstacles de la part de Lesco, André lui proposa le mariage de son fils avec Salomée sa fille. Lesco, prince faible et pacifique, accepta la proposition, et donna à sa fille en dot la province de Halicz, plutôt que de s'exposer aux chances d'une guerre qu'il aurait eue à soutenir et contre les Russes et contre les Hongrois. Salomée fut envoyée à Halicz, accompagnée de Kadlubek, illustre écrivain de ce siècle-là.

La perte de Halicz ne mit pas un terme aux

(1) Bandtkie, t. I, p. 333.

(2) Naruszewicz, t. IV, p. 127.

malheurs que la Pologne éprouva sous ce prince. Les sentiments pacifiques de Lesco autorisèrent encore des guerres domestiques. Wladislas-Jambes-déliées, qui s'était montré si généreux à l'égard de Lesco, ne le fut pas pour Odonicz son neveu. Il lui fit une guerre à outrance pour avoir favorisé le clergé qu'il persécutait. Lesco n'osant interposer son autorité, la Pologne perdit l'élite de sa noblesse et devint le théâtre de guerres sans cesse renaissantes.

Jean Griff, homme riche et puissant, s'était rendu coupable de trahison pour avoir fui ignominieusement pendant la campagne contre les Prussiens. Excité par les Odrowicz, Lesco punit d'infamie le coupable, et le destitua de sa charge. Outrés de colère, les deux Griffs se rendirent chez Henri, duc de Breslau, pour l'exhorter à reprendre la Pologne sur un prince indigne de la posséder. Lesco, ayant eu vent de la conspiration, alla, secondé des troupes de Conrad, au-devant de l'ennemi. On n'en vint pas même, cette fois, à l'effusion du sang, grace à médiation de l'évêque Ivon. Les deux partis déposèrent les armes et se réconcilièrent.

Tandis que l'autorité des Polonais tombait en Russie, et que des guerres intestines dévoraient la Pologne, un nouvel ennemi, inconnu jusqu'alors,

vint l'exposer à de nouveaux ravages. Ces ennemis furent les Lithuaniens.

Les savants se sont en vain efforcés de nous préciser l'époque et le nom de cette horde barbare. Les uns la font descendre des Goths, des Alans; d'autres des Ithaliens ou Lithaliens; ce qui est constant, c'est (1) qu'elle n'était pas issue du sang slavon, comme leur langue le fait voir. On appelle ordinairement Lithuanie, les palatinats de Wilna, de Troki, pays où le peuple parle leur langue antique. Les habitants de Samogitie, quoique issus du même sang que les Lithuaniens, etaient gouvernés par des monarques; le reste des terres qui s'étendent vers l'orient sont des conquêtes que les Russes avaient faites sur les Slaves établis devant le Borysthène. Avant la naissance de Jésus-Christ, et même bien long-temps après, s'étendaient, depuis la Vistule jusqu'à la Dzwina, diverses hordes barbares, appelées communément Sarmates et Wénèdes. La transmigration de la horde septentrionale et orientale dans les états de Rome situés derrière le Danube, c'est-à-dire des Goths, des Alans, des Huns, avait altéré leur état primitif par un sang nouveau et par des idiomes différents.

Ammian-Marcellin, écrivain du quatorzième

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 106.

siècle, prétend que cette terre a été peuplée de Prussiens. Mais nous sommes, dit le *savant Naruszewicz*, de l'avis de ceux qui font remonter l'origine de ces trois peuples aux Hérules, qui, sous leur chef *Odoacre*, avaient anéanti l'Ithalie au cinquième siècle après Jésus-Christ, et qui, après leur expulsion d'Ithalie, s'étaient établis dans les pays maritimes le long de l'Oder et de la Vistule. Leur idiome, qui ressemble beaucoup à celui de la Lithuanie et de la Samogitie, vient à l'appui de cette assertion. Au reste, ayant appris, pendant leur transmigration, beaucoup de mots latins, ils les rapportèrent dans leur antique patrie. De là cette fréquente ressemblance dans les langues prussienne, lithuanienne et samogitienne. Dans la suite des temps, les Polonais, les Russes et les Allemands étant venus se fixer dans leur voisinage, il s'y fit un grand mélange de mots allemands et slavons. Il est donc très constant que la Lithuanie, la Samogitie, la Livonie et la Prusse ne faisaient qu'une seule nation, et les traces qui en restent dans leur idiome en sont la preuve incontestable. D'ailleurs, leur idolâtrie et leur mœurs, caractères essentiels de l'identité nationale, étaient les mêmes.

La chronique de *Queslembourg*, écrite au commencement du onzième siècle, fait la première

mention des Lithuaniens, cependant cet auteur ne laissa pas de confondre la Lithuanie avec la Prusse, attendu le voisinage, la communauté de sang et de gouvernement. Aussi, avant Mendog, qui était à la fois roi de Prusse et de Lithuanie, couronné par le pape Innocent IV (1), ces deux nations faisaient-elles toujours cause commune contre les Polonais, les Russes, et ensuite contre les Allemands, pour défendre la religion de leurs peres et l'indépendance de leur patrie. Les Polonais mutilaient la Prusse du côté de la Vistule, et les Russes la Lithuanie du côté du Niémen. Il était difficile de résister à une force toujours agissante. La Prusse passa sous la domination des Polonais, et la Lithuanie, leur voisine et leur alliée, subit le joug étranger. Ce pays désert, sauvage et boisé, payait au vainqueur un tribut misérable, en fournissant de l'écorce pour la fabrication du goudron, des cordes d'écorce et des balais pour le service de la cour. Mais les Lithuaniens, quelque vile et méprisable que soit leur origine, commencèrent, comme le reste des nations, à former corps, et se rendirent redoutables à leurs voisins. Il firent leur première incursion en Pologne sous le pacifique Lesco, et détruisirent, par le ravage et les flammes, beau-

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 108.

coup de villages. Subislaw, castellan de Sandomir, battit complétement les Russes, qui étaient conduits et conseillés par les Lithuaniens.

Voyons maintenant si la Mazovie, gouvernée par Conrad, frère de Lesco, jouissait d'un meilleur sort.

Conrad était d'un caractère diamétralement opposé à celui de Lesco; autant l'un était doux, pacifique et conciliant, autant l'autre était cruel, faible et enclin à la dissipation. La vie déréglée de Conrad lui attira l'animadversion de Christine, palatin de Plock, ce célèbre vainqueur de Zawichost. Conrad, transporté de colère, le fit d'abord aveugler et ensuite mourir. Les Prussiens, délivrés de ce foudre de guerre, qu'ils appelaient l'idole des Polonais, prirent les armes, dévastèrent la terre de Culm, réduisirent en cendres plus de deux cent cinquante églises et chapelles, et étendirent leurs courses jusqu'à Plock, capitale de la Mazovie. Leur audace alla plus loin : ils demandèrent à Conrad des chevaux et des habits. Hors d'état de satisfaire à leurs réquisitions avec son propre trésor, Conrad invitait des seigneurs à des festins d'étiquette, dépouillait les conviés de leurs chevaux et habits, et assouvissait ainsi l'avidité audacieuse des Prussiens (1).

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 136.

Incapable de dompter ces païens avec les troupes du pays, il résolut de les repousser avec les armes religieuses. Sur le conseil de Christine, évêque de Prusse, il créa une milice, à l'instar de celle des chevaliers du glaive, établie récemment par Albert, évêque de Ricgen. Il donna à ces chevaliers la terre de Dobrzy et le village de Cédélicé, à la charge par eux de partager avec lui les terres qu'ils avaient conquises sur les infidèles. Cette milice, appelée *frères de Dobrzy*, ne put tenir contre la fureur des Prussiens; ils la massacrèrent toute, et renouvelèrent leurs incursions en faisant encore plus de dégâts. Conrad fit venir de Palestine l'ordre des chevaliers teutoniques, leur donna la terre de Culm, à condition qu'ils défendraient les frontières des invasions de ces infidèles. Frédéric III, empereur d'Allemagne, et Honoré III confirmèrent ce projet, l'un pour étendre son autorité spirituelle, l'autre pour intervenir dans les affaires de la Pologne. Dans la suite, par la ridicule manie de s'imaginer qu'il était le successeur des empereurs romains, et par là même le maître du monde entier, il fit aux chevaliers teutoniques donation de la terre de Culm, pays qui ne lui appartenait pas, avec toutes les conquêtes qu'ils pourraient faire à l'avenir. Ce fut là

la source des guerres qui désolèrent la Pologne pendant trois siècles consécutifs. Ces moines intrus, dont l'ambition insatiable ne sut jamais se circonscrire dans cette donation, ne désiraient rien moins qu'accaparer toute la Pologne (1).

Telle était la situation de la Pologne sous ces deux princes, lorsque Swatopelk, gouverneur de la Poméranie, lui porta un coup mortel.

Dès son installation comme gouverneur, Swatopelk avait convoité cette province. Le malaise visible de la Pologne, et les inclinations pacifiques de Lesco, l'enhardirent à se déclarer ouvertement. Il voulut s'ériger en souverain de la Poméranie qu'on lui avait confiée à titre de fief. Incapable de lui en imposer par les armes, Lesco convoqua une assemblée à Gonzawa. Swatopelk, plusieurs évêques et seigneurs s'y réunirent. Lesco, avant l'ouverture, se rendit au bain avec Henri-le-Barbu, plein d'une généreuse confiance dans les sentiments de Swatopelk. Instruit par ses espions que le prince était au bain, Swatopelk, qui avait retardé à dessein son arrivée à Gonzawa, y entre précipitamment avec un grand cortége de gens armés, et après avoir massacré un grand nombre de victimes sans défense, il fait chercher Lesco dans toute la ville. Au bruit du tumulte,

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 77.

ce prince s'était jeté tout nu hors de son bain, et avait eu le temps de se sauver à cheval. Swatopelk se met à sa poursuite, l'atteint et fait tomber sous ses coups un prince qui avait été son bienfaiteur et son ami. Ainsi mourut Lesco, gouverné plutôt que gouvernant. (1).

Par suite de cet assassinat, Swatopelk, de gouverneur qu'il était, devint l'égal des princes Piasts, et forma une nouvelle souveraineté à côté de laquelle s'en élevait une troisième sous l'influence des chevaliers teutoniques (2).

BOLESLAS V, LE CHASTE. (1227.—1279.)

Les déchirements de la Pologne, si violents sous Lesco, arrivèrent à leur comble après sa mort, sous la majorité de Boleslas. Conrad, duc de Mazovie, et Henri I, duc de Breslau, se disputaient sa tutèle par les armes. Henri, vainqueur de son adversaire à Skala, prit en main la régence de l'état, secondé en cela par le vœu de Grzymislawa, mère du jeune prince. Mais la tranquillité dont commençait à jouir la Pologne ne fut pas de longue durée. Henri ayant congédié ses troupes, Conrad entre à l'improviste dans le duché de Krakovie. Reconnu tuteur du jeune

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 153.
(2) Ibidem. p. 167.

prince par quelques uns des seigneurs, ses partisans, il se saisit de Henri assistant au service divin, et l'emmène captif à Ploçk. Hedwige, épouse du malheureux Henri, célèbre par la sainteté de sa vie et par une rare prudence, voyant qu'on en viendrait à des guerres interminables, arrive en personne à Mazovie, et conclut la paix entre son époux et Conrad. Par suite de ce traité, Henri renonça à la tutèle, obtint à ce prix son élargissement, et retourna en Silésie.

Les troubles ne furent cependant pas tout-à-fait apaisés. Les seigneurs voulant y mettre fin, ou plutôt régner à l'ombre de Boleslas-le-Chaste, résolurent de se débarrasser de la tutèle onéreuse de Conrad ; ils voulurent émanciper Boleslas qui était déjà en âge de gouverner. Informé des desseins des courtisans, Conrad, pour masquer une trahison, fit semblant de se prêter à ce qu'ils voulaient, invita Grzymislawa et le pupille chez lui, pour se faire décharger de la tutèle. Des embuscades furent dressées dans le chemin qu'ils devaient parcourir. Le projet réussit : Boleslas et sa mère furent surpris et emprisonnés à Sieciechow, et leur ravisseur avait même le projet de les y faire assassiner ; mais les circonstances y mettaient encore quelques obstacles. Occupé des affaires de la Prusse, Conrad fut forcé de s'absenter, et Bo-

leslas et sa mère profitèrent de cet intervalle pour s'évader. L'abbé Nicolas, français de naissance, facilita leur délivrance en enivrant la garde du château (1). Boleslas se rendit avec sa mère en Silésie, et se mit sous la protection de Henri-le-Barbu. Il reçut ce malheureux prince avec affabilité, et lui donna des secours en argent et en hommes. De cette manière, Henri obtint de nouveau la tutèle et régna en Pologne avec gloire jusqu'à sa mort, qui arriva en 1238. Son règne paternel vit promulguer quelques lois sages contre les calomniateurs; les emplois furent occupés par des gens habiles et vertueux, et les impôts onéreux demeurèrent supprimés.

Libre d'antagonistes, Conrad voulut encore postuler la tutèle; mais Boleslas, ayant déjà atteint l'âge de majorité, épousa Cunégonde, fille de Bela IV, et régna seul.

La Pologne commençait à peine à se remettre de tant de guerres intestines, qu'elle faillit être victime de hordes barbares, inconnues jusqu'alors.

Les Tatars, sortis du centre de l'Asie sous leur chef Gengiskan, portaient partout le ravage et la mort, et avaient subjugué différentes contrées de l'Asie. Poussant de là leur marche vic-

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 175.

torieuse jusqu'au centre de l'Europe (1), ils attaquèrent d'abord la Russie. Mstislaf et Mstislavoritch y régnaient alors, et leur désunion fut cause de leur défaite. Les Tatars asservirent donc toute la Russie en 1224; de là, en 1240, ils se rendirent en Hongrie et en Pologne (2). Boleslas, faible d'esprit, n'ayant ni assez de forces ni assez de capacité pour leur faire tête, ils mirent en cendres tous les villages jusqu'à la Vistule, pillèrent Sandomir, et pénétrèrent jusqu'aux environs de Krakovie. Wlodzimir, palatin de cette province, défit un de leurs détachements à Tarki. Cette victoire électrisa le courage des nobles de Sandomir et de Krakovie; ils présentent la bataille et la perdent à Chmielniki. Cet échec ouvrit les portes de Krakovie à ces barbares vainqueurs. Les habitants s'enfuirent, et toute la ville devint la proie des flammes, à l'exception de l'église de Saint-André. Les vainqueurs étendirent leurs courses jusqu'à la Silésie. Là, Henri II, fils du vertueux Henri-le-Barbu, attendait leur arrivée de pied ferme. Encouragé par sa mère, Hedwige (3), femme vertueuse, qui aurait sacrifié sa vie pour défendre sa patrie et l'autel,

(1) Lelewel, p. 102.

(2) Ibidem.

(3 Naruszewicz, t. IV, p. 204.

il résolut de vaincre ou de mourir. Les deux armées se trouvèrent en présence à Ligniça. La première charge fut assez heureuse pour les Polonais; mais les Tatars, pour leur faire prendre le change, feignirent la fuite, les entraînèrent, et, poussant le cri *sauve qui peut*, répandirent une grande consternation parmi les Polonais. Ils commencèrent à plier. Henri, jugeant la fuite indigne du sang des Piasts, reste sur le champ de bataille, répand la terreur parmi les rangs de l'ennemi; enfin, accablé par le nombre, il mord lui-même la poussière avec l'élite de la noblesse. La Silésie éprouva le même sort que Krakovie, et la perte des Polonais fut si grande que les Tatars, qui ne coupaient qu'une oreille à chaque cadavre, en remplirent neuf énormes sacs (1). Après la dévastation de la Silésie, ils passèrent en Moravie, mettant tout à feu et à sang, sans que le roi Venceslas osât se commettre avec eux. De là, ils allèrent en Hongrie faire leur jonction avec Bétucan. Des écrivains étrangers attribuent leur fuite à un phénomène. S'il y eut là un miracle, c'est à coup sûr de voir que la Pologne, au milieu de tant de faiblesse et de malheurs, ne fût pas devenue esclave des Tatars.

A la dévastation de ces barbares succéda

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 208.

celle des Lithuaniens. Redoutables à la Russie, surtout sous leurs chefs Erdziwill II, Totiwit et Wikind, ils pénétrèrent jusqu'à la Mazovie, d'où cependant ils furent chassés par Gotard, fils de Lucas.

Mais pendant cette conjuration des malheurs, que faisait Boleslas-le-Chaste ?

Mettant tout son mérite à vivre avec son épouse comme frère et sœur, charmé d'avoir sauvé ses jours, il se réfugia en Hongrie, et, indifférent aux calamités de sa patrie, il y demeura tranquille jusqu'au moment où, lassé de l'anarchie, la Pologne élut pour monarque Boleslas-le-Chauve, fils du vertueux Henri II, mort avec gloire à Ligniça. La nouvelle de cette révolution lui rappela pourtant ce qu'il était. Après avoir ramassé çà et là une petite armée, il rentra en Pologne pour y rallumer de nouvelles guerres, et il recouvra par les armes ce qu'il avait perdu par son indolence.

Sur ces entrefaites, Wladislas-jambes-déliées et Odonicz, duc de la Grande-Pologne, avaient réveillé leurs anciennes querelles, et semblaient s'y livrer avec plus d'acharnement que jamais. Odonicz, secondé par les troupes de son oncle Swatopelk, en imposa tellement à Wladislas, que celui-ci se réfugia auprès de Kasimir, duc de

Ratibor, et livra toute la Grande-Pologne aux invasions de son adversaire. Cependant Wladislas ne put demeurer long-temps en exil. Le règne d'Odonicz pesait aux citoyens à cause de son extrême attachement pour le clergé; ce prince faisait supporter aux séculiers les charges que devaient supporter les religieux. Cette conduite créa des mécontents qui invitèrent Wladislas à venir prendre les rênes du gouvernement. Wladislas mit le siége devant Gnezne; mais personne ne se rangeant sous ses bannières, il se retira en Silésie. Il y mourut, et fut inhumé à Ratibor, sans être regretté, à cause de son avidité et de ses déréglements. Odonicz devint maître de ses possessions (1).

Passons maintenant à la Mazovie. Cette province, gouvernée encore par le fougueux Conrad, n'était pas plus heureuse. Ce prince, tantôt pour pouvoir opprimer au gré de ses vengeances les citoyens de la Petite-Pologne, fidèles partisans de Henri, tantôt pour rassurer ses frontières du côté des Prussiens indisciplinables, avait fait à Kruswiça de grandes concessious aux chevaliers teutoniques. Il leur avait donné la terre de Culm, située entre la Vistule et l'Ossa, le château de Nieszawa et quatre villages. Le chapitre de Ploçk

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 169.

leur avait cédé de plus tous les revenus monastiques et toutes les terres qu'il possédait dans cette province, et Grégoire IV confirma par une lettre toutes ces donations, à la charge par eux de combattre avec zèle les païens, et de rendre à Conrad toutes les conquêtes qu'ils avaient faites, ne gardant pour leur compte que la moitié de ce qu'ils pourraient conquérir à l'avenir (1). Nous serons bientôt à même de voir si ces hommes pieux tinrent parole ; mais n'anticipons point sur les événements, et suivons Conrad dans son administration.

Ce prince, d'un caractère soupçonneux et ambitieux, ayant envoyé son fils cadet sous la conduite de Czapla, scolastique de Posen, à Breslaw, pour y régler son mariage avec Constance, fille de Henri, Kasimir, épris des charmes de sa future et flatté de la réception brillante qu'on lui avait faite, y prolongea son séjour au-delà du temps que son père lui avait prescrit. Imputant ce délai à quelques trames secrètes de Czapla, Conrad le rappela sous le prétexte d'une affaire importante. Revenu en Pologne, ce prélat fut mis à la question et ensuite pendu publiquement. Agasie, épouse de Conrad, qui n'aimait pas ce prélat, on ne sait pourquoi, renchérit encore sur

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 165.

les atrocités commises sur cette malheureuse victime. L'outrage fait à Czapla glaça d'horreur tout le clergé, et l'excommunication frappa bientôt l'auguste coupable. Repoussé de la communion de l'église, et voyant l'impuissance de son courroux, Conrad avisa aux moyens de se réconcilier avec les prêtres. En expiation de son forfait, il conféra sans retour à l'archevêque la principauté de Lowicz, avec toutes ses appartenances; et l'archevêque, pour reconnaître la suprême autorité des ducs de Mazovie, s'obligea à payer annuellement un marc d'argent à leur trésor (1). Indépendamment de cela, Conrad octroya encore des immunités aux églises de Kuïavie et de Plock. Ces dispositions onéreuses à l'état, et les impôts dont il accabla la Petite-Pologne, province maltraitée par les Tatars, indisposèrent contre lui et le clergé et la noblesse. Et, en effet, toutes les actions de ce prince furent entachées d'injustice ou de cruauté. Pour se venger des malveillants, il indiqua une assemblée à Skalmirz, sous le prétexte de garantir cette partie de l'état des invasions des Tatars. Les seigneurs qui y arrivèrent furent saisis, chargés de fers et transportés en Mazovie. Après deux mois de détention ils parvinrent à s'évader; Conrad commit

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 195.

ensuite des violences sans nombre dans la Petite-Pologne. Il mourut et laissa le duché de Mazovie dans une agitation effrayante.

Le règne de Boleslas-le-Chaste ne fut donc qu'une continuité de malheurs et de calamités publiques. La ville de Krakovie seulement lui fut redevable de sa splendeur et de sa prospérité. En y établissant la loi de Magdebourg, il y attira une grande quantité d'Allemands qui la firent fleurir par les arts, l'industrie et le commerce. Mise au-dessus des autres villes et exempte de toute contribution, Krakovie devint république, élisant ses magistrats et administrant ses revenus (1).

Le seul fait d'armes qui relève la gloire de Boleslas est l'extermination des Jadvingiens, et c'est ici le lieu d'en donner une notion plus étendue.

La Podlasie, qui s'étendait depuis la Russie et la Wolhynie jusqu'à la Prusse, la Mazovie et la Lithuanie, était habitée par des hordes barbares nommées *Jadvinges* ou *Subsylvaniens*, provenant des anciens Gètes et Jazigues. Croyant à la transmigration des âmes, ils bravaient la mort et combattaient avec le plus grand acharnement. Ils avaient dévasté les frontières polonaises sous Ka-

(1) Lelewel, p. 113.

simir I, en secondant contre lui Maslans, ce célèbre rebelle. Kasimir II, le Juste, pour les dompter, avait envoyé une grande armée contre eux, et les avait mis sous ses lois en 1192. Ces barbares, s'étant joints aux Lithuaniens, ravageaient encore la Mazovie et les pays adjacents. Les meilleures troupes envoyées contre eux ne pouvant les dompter, les princes polonais s'efforcèrent de porter chez eux les lumières de la religion. Les franciscains et d'autres prêtres en convertirent un grand nombre au christianisme, mais les chevaliers teutoniques empêchèrent les heureux effets de leur zèle, et les Jadvingiens, ayant abjuré de nouveau, se liguèrent avec les Lithuaniens. En vain le franciscain Barthélemy voulut-il apaiser ces fougueux rebelles; en vain Boleslas, duc de Krakovie, de concert avec sa sœur Salomée, employa-t-il tous les moyens pour les maintenir dans la foi; les Jadvinges, secondés par les Lithuaniens, ne cessaient d'alimenter une guerre continuelle; mais la terreur saisit tous les esprits lorsqu'ils s'unirent avec Daniel, duc de Russie, qui venait d'abjurer ostensiblement la foi chrétienne. La lettre que le pape Innocent IV leur écrivit ne produisit aucun effet. On publia même une croisade contre ces barbares. Les franciscains commencèrent à la prêcher,

mais elle n'eut pas lieu. Boleslas convoqua l'arrière-ban contre ces voisins indomptables. Cette expédition demandait tous ses efforts; les Jadvinges étant d'une audace extraordinaire, un seul de ces hommes redoutables bravait dix soldats étrangers. Mourir dans la mêlée était pour eux un sort digne d'envie; car les chants funèbres de leurs compatriotes et le récit de leurs exploits les accompagnaient dans la tombe. Leur devise, quand ils marchaient au combat, était : La victoire ou la mort.

Les cruautés des teutoniques les exaspérèrent, et la faiblesse et l'incurie des princes polonais les rendirent plus entreprenants. Boleslas-le-Chaste voulut enfin les réduire à l'obéissance. Il se mit à la tête de ses troupes et marcha contre eux. Komato commandait les Jadvinges. On se battit avec une égale fureur de part et d'autre pendant quatre heures de suite, et la victoire fut longtemps indécise : enfin elle se déclara en faveur des Polonais. Komato ayant mordu la poussière, Boleslas reprit le dessus. Aucun des Jadvinges n'abandonna le champ de bataille. Ils périrent tous. Ceux qui échappèrent à la fureur du carnage furent convertis de force à la foi chrétienne.

Les salines de Wiéliczka et de Bochnia, source précieuse et inépuisable des richesses de la Polo-

gne, furent améliorées sous Boleslas-le-Chaste, ce qui donna lieu de croire qu'elles furent découvertes sous son règne.

Le duc de Kalisz donna de grands priviléges aux juifs. Kasimir-le-Grand les augmenta et les confirma.

Ce monarque crédule, injuste, amateur de la chasse jusqu'à la folie, oppresseur des sujets, fauteur, par sa nullité, des guerres civiles, n'était qu'un fantôme de roi. Il finit sa malheureuse existence en 1279, après un règne de 50 ans.

LESCO-LE-NOIR. (1279—1289.)

Nommé à la monarchie par Boleslas-le-Chaste, Lesco-le-Noir, duc de Sieradz et de Kuïavie, en prit les rênes avec l'assentiment de toute la nation. En les lui confiant, on se flattait que par la réunion de ses duchés à la monarchie, il l'affermirait et consoliderait ses destinées. Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et Lesco ne justifia pas l'opinion qu'on avait conçue de lui. Ce n'est pas qu'il manquât de moyens, mais il monta sur le trône dans un temps fort critique, et toutes ses mesures ne pouvaient relever une monarchie croulante. Il était pieux, vertueux, modéré; mais ce n'étaient pas là des qualités suffisantes pour conjurer des malheurs imminents. Polonais, il

ne manquait pas aussi de bravoure, témoin les victoires éclatantes qui signalèrent son règne. Il battit complétement les Russes à Goslice (1) et reporta dans leurs foyers les horreurs de la guerre; il défit Henri IV, duc de Breslau, qui avait emprisonné par trahison les ducs ses cousins, dans la vue de les dépouiller de leurs héritages; mais Lesco ne sut pas profiter de son triomphe, et céda à Henri la terre de Wielun. L'amour de la justice lui attira une guerre civile qui menaça son existence. Il jeta dans une prison Paul, évêque de Krakovie, suspect d'avoir favorisé l'invasion des Lithuaniens dans le pays (2). Cet évêque, ne respirant que vengeance, s'évada dans le dessein de précipiter Lesco du trône et d'y faire monter Conrad, duc de Mazovie. S'étant concerté d'abord avec l'évêque, ce duc envahit les duchés de Lesco, et aussitôt toutes les provinces se révoltèrent à l'exception de celle de Krakovie. Lesco s'y enferme avec son épouse Griffine. Ne s'y trouvant pas encore en sûreté, il en confia la défense aux bourgeois allemands qui venaient de s'y établir, et se rendit en Hongrie pour implorer le secours du roi Wladislas. La confiance qu'il avait mise dans les

(1) Naruszewicz, t. V, p. 162.
(2) Ibidem, p. 168.

citoyens étrangers ne fut pas démentie. Ils opposèrent à Conrad une si vigoureuse résistance qu'ils mirent Lesco à même de revenir à temps avec des secours. Assailli par Conrad sur la rivière Rap, Lesco fit essuyer à l'armée de son adversaire un si grand échec, que ce compétiteur renonça à l'idée de lui ravir le sceptre. Lesco pardonna aux malveillants, et pour reconnaître la fidélité des Krakoviens, il leur octroya des priviléges, fortifia leur ville, et commença depuis à se costumer à l'allemande (1).

Le désastre de cette guerre domestique fut suivi d'une grande famine qui emporta une énorme quantité d'hommes; car, outre les victimes qu'enlevèrent les maladies, ceux qui allèrent chercher des subsistances chez les Hongrois ou chez les Russes, furent vendus par eux aux Tatars (2).

Les Lithuaniens, qui s'étaient rendus redoutables aux Russes et aux Allemands profitant des malheurs de la Pologne, l'envahirent en poussant leur marche jusqu'à Lublin, et ravagèrent cette province pendant quinze jours consécutifs. Arrivé à la tête de ses vaillantes légions, Lesco n'y trouva que les traces du séjour de l'ennemi.

(1) Naruszewicz, t. V, p. 178.
(2) Ibidem, p. 168.

Michel archange, dit-on, apparut en songe à Lesco, et le détermina à se mettre à la poursuite des Lithuaniens. Cette vision ayant été rendue publique dans le camp releva les esprits abattus. Lesco atteignit l'ennemi sur le Niémen, l'écrasa et lui fit lâcher prise. On regarde comme un miracle que dans cette affaire, où l'on combattait à l'arme blanche, aucun Polonais n'ait péri. Les Lithuaniens échappés au carnage ou s'arrachèrent la vie de désespoir, ou se noyèrent dans les flots du Niémen.

Cependant ni la famine, ni la guerre domestique, ni les ravages des Lithuaniens, ne furent rien, comparés aux calamités qu'occasiona l'irruption subite des Tatars. Ces barbares, comme une mer qui déborderait ses limites, inondèrent toute la Pologne. Ne trouvant pas de résistance assez forte pour les arrêter en chemin, ils massacrèrent tout, femmes, vieillards et enfants, livrant aux flammes les villages et les villes, les châteaux et les temples. Pour comble d'infortune, des neiges abondantes et la consternation générale empêchant Lesco de livrer une bataille décisive, il trouva plus prudent de songer à sa propre sûreté, et se réfugia en Hongrie. Enhardis par la fuite du chef, les Tatars mirent à feu et à sang tout le pays qui s'étend de Krakovie jus-

qu'aux Tatres, et emportèrent, indépendamment d'immenses butins en hommes, en troupeaux et en meubles, jusqu'à 21,000 jeunes filles. Lesco se réhabilita de sa première fuite par une victoire complète sur l'ennemi, victoire qui fut suivie du rétablissement de la tranquillité intérieure; mais une seconde fuite et les vengeances cruelles qu'il exerça à son second retour de Hongrie sur Conrad, duc de Mazovie, imprimèrent à son nom une flétrissure indélébile; ces représailles ne pouvant s'excuser que lorsqu'elles sont ordonnées dans l'intérêt public. Lassé des malheurs de sa patrie et rongé de remords, Lesco mourut de désespoir.

CHAOS ÉPOUVANTABLE.

La mort de Lesco-le-Noir, qui ne laissa point de postérité, tout en enflammant l'ambition des princes de la dynastie des Piasts, ralluma le brandon des discordes civiles, et plongea la Pologne dans les derniers malheurs; car ces princes employèrent alors toutes sortes de moyens pour arriver à la couronne; les uns la force, et d'autres les droits du sang; d'autres enfin la liberté de l'élection du peuple: mais ils ne faisaient que se succéder sur le trône. Ainsi Boleslas, duc de Mazovie, élu par les Allemands, citoyens de

Krakovie, fut renversé par Henri IV, duc de Breslau. Henri IV le fut à son tour par Wladislas-le-Bref, ainsi appelé à cause de sa petite stature, mais recommandable par sa bravoure, son grand sens, sa présence d'esprit dans les dangers, et son éloquence. Proclamé par les grands prince de Krakovie, il y réunit ses vastes domaines et faisait concevoir les plus belles espérances, lorsque Henri de Breslau, appuyé par les mêmes bourgeois, fondit si inopinément sur la ville, que Wladislas-le-Bref, hors d'état d'opposer une défense quelconque, fut contraint de chercher son salut dans la fuite. L'armée de Henri extermina alors, sans distinction d'âge et de sexe, toutes les créatures de Wladislas, incendia leurs villages et confisqua leurs biens au profit du vainqueur, voulant, par toutes ces vexations, forcer les grands à reconnaître Henri pour la seconde fois. Mais ce prince mourut avant de prendre possession du trône, objet de ses vœux les plus ardents, et cause première de tant de cruautés.

Wladislas fit alors de nouvelles tentatives pour ressaisir le trône, mais un événement imprévu le lui ravit de nouveau. En vertu du testament de Henri de Breslau, le duché de Krakovie ayant passé à Premyslas, duc de la Grande-Pologne,

Wladislas chercha par tous les moyens à en obtenir la cession volontaire, résolu, en cas de refus, à poursuivre ses droits par la voie des armes. Mais avant qu'on en fût venu à cette extrémité, Griffine, veuve de Lesco-le-Noir, soit de peur d'être évincée de ses terres par Wladislas-le-Bref, soit pour éviter à la Pologne des guerres sans cesse renaissantes, exposa la monarchie à des troubles plus grands encore. Cette femme astucieuse fabriqua un faux testament, s'y institua l'héritière des duchés de feu son époux; et, en sa qualité de légataire universelle, elle en fit une donation à Venceslas, roi de Bohême, son neveu (1). Après ce chef-d'œuvre de politique, elle se réfugia à Prague, où elle mourut bientôt après, méprisée de ses légataires eux-mêmes.

Amorcé par l'éclat d'une nouvelle couronne, le Bohémien accepte avec transport la donation, et envoie aussitôt en Pologne une armée formidable, sous les auspices de Tobie, évêque de Prague. Ce prélat prit facilement Krakovie, mais à Sandomir, Wladislas-le-Bref le mit dans une si grande déroute, qu'il eut peine à se sauver avec les débris de son armée. Cependant les succès les Wladislas furent interrompus par l'invasion des Lithuaniens, appelés par les ducs ses antago-

(1) Naruszewicz t. V, p. 195.

nistes. Ayant laissé une partie de ses troupes à Krakovie, secondé de son frère Kasimir, il marcha au-devant de ces nouveaux ennemis; mais ne pouvant rien faire, à cause de leur force numérique, et traversé, pendant l'action, par Boleslas, duc de Mazovie, l'unique auteur de son désastre, il recula devant les Lithuaniens, et tourna l'effort de ses armes contre Venceslas, roi de Bohême, qui vint en personne poursuivre ses droits, émanés d'un faux testament. Pour comble d'infortune, les Tatars ayant aussi envahi les provinces polonaises, Wladislas, malgré tous ses efforts et son infatigable activité, ne put, quelque brave qu'il fût, espérer rien de décisif. Mais la Pologne ne touchait pas encore au dénoûment de ses malheurs. Ses voisins, toujours à l'affût d'en profiter, la mutilèrent tour à tour. Les Brandebourgeois et les Bohémiens s'emparèrent d'une partie de la Lusace; Swiatopetk, de la Poméranie de Dantzig: les Prussiens, d'une partie de la Mazovie; et les chevaliers teutoniques, enrichis par leurs bienfaiteurs, ne tardèrent pas à s'arroger une partie de leurs dépouilles.

Dans ce choc d'égoïsme, d'avidité et d'intérêt privé, les châteaux tombaient en ruine, les revenus diminuaient, le peuple s'affranchissait de ses charges, enfin la belle monarchie de Boleslas-

Bouche-de-travers devint un horrible spectacle de désordre pour les indigènes, et un objet de dérision pour les étrangers.

Dans cet état de choses, la nation ne pouvait subsister que sous l'autorité d'un seul prince qui, par l'étendue de ses domaines et par l'énergie de son caractère, se montrerait capable d'en imposer aux siens et de faire trembler les voisins. Cet homme fut Premislas, duc de la Grande-Pologne. Vaillant, puissant, généreux, possédant, outre la Grande-Pologne, la Poméranie, et devant, par suite du testament du duc de Breslaw, héritier de Krakovie et de Sandomir, il parut le plus propre à combler les vœux des Polonais, et fut élu, à l'unanimité, par l'ordre équestre et couronné à Gnezne par Jacques Swinka, archevêque de Gnezne, assisté par les évêques de Krakovie, de Kuïavie, de Posen et de Breslaw.

PREMISLAS Ier. (1289—1300.)

Le premier soin du nouveau roi fut d'adoucir les esprits inquiets de ses voisins, qui pouvaient encore dans leur jalouse ambition attiser de nouvelles guerres, et compromettre l'intégrité de la monarchie renaissante. Il leur envoya à chacun une ambassade brillante et atteignit son but. Ensuite il prit des mesures pour reprendre la Po-

méranie des mains des chevaliers teutoniques, qui, non contents de la possession de Culm et de la Prusse, avaient encore convoité cette province; ils avaient surtout porté leurs regards sur Dantzig, qui leur offrait la perspective d'un commerce lucratif. Pour déjouer leur plan, Premislas partit pour Dantzig. Il établit en Poméranie le gouvernement polonais, en y installant des palatins et d'autres fonctionnaires. Il fortifia Dantzig, répara le château, et en mémoire de sa domination tant sur la Pologne que sur la Poméranie, il fit graver un sceau ayant d'un côté l'aigle blanc avec cet exergue: *Reddidit ipse suis victricia signa Polonis* (Il rendit à ses Polonais leurs signes victorieux); et sur le revers il était représenté assis sur le trône, ayant sur sa tête une couronne, et une pomme en main, avec cet exergue: *Sigillum Premislai Polonorum regis et ducis Pomeraniæ* (Sceau de Premislas, roi de Pologne et duc de Poméranie). Cette belle aurore du règne de Premislas, sa sollicitude paternelle, son esprit hardi, entreprenant et élevé, excitèrent l'envie et la crainte des voisins. Ils revoyaient enfin un roi sous lequel tout semblait présager à la Pologne de la puissance et de la gloire. Premislas, pour se distraire de ses travaux pénibles, assistait à la fête de Noël, qui se

célébrait à Rogozno avec l'affluence de la plus brillante jeunesse, employant son temps aux tournois et aux festins. Après la cérémonie et après le bal, tout le monde se livra à la douceur du sommeil; le crime seul veillait et attendait le moment pour surprendre avec succès l'auguste victime. Et pour comble d'horreur, l'assassin du roi fut son propre cousin, Jean de Brandebourg, margrave d'Anhalt (1). Au premier bruit qu'il entendit dans ses appartements, le monarque se réveille. Sans songer au nombre de ses satellites, il s'élance hors du lit, repousse les coups qu'on lui porte, jusqu'au moment où, accablé par le nombre et affaibli par la perte de son sang, il tomba sans connaissance. Ni la pâleur mortelle répandue sur l'auguste figure, ni les traits de majesté qui animaient cette tête royale, ne peuvent désarmer ces bourreaux sans pitié. Ils le percèrent de coups, emportèrent le corps, et y surprenant quelques symptômes de vie, ils poignardèrent ce cadavre expirant qui les effrayait encore.

Mais le crime ne demeura pas impuni, et à défaut de la justice humaine, la vindicte divine s'appesantit sur les assassins. Vingt années avaient à peine passé sur cet horrible attentat, que déjà

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 86.

toute la maison d'Anhalt, composée de douze chefs, n'existait plus (1)! Ils avaient, dit-on, pour complices quelques membres de la famille de Zaremba et de Nalecz, ennemis particuliers de ce malheureux prince, qui avait voulu abaisser leur hauteur. Ce fait est d'autant plus probable que la postérité de ces maisons n'a pu ni servir à l'armée, ni porter des habits d'écarlate jusqu'à l'avénement de Kasimir-le-Grand (2). La haute bravoure dont elle fit preuve plus tard, pendant les campagnes russes, la réhabilita dans l'estime publique.

Les restes du roi furent transportés à Posen, et déposés dans le tombeau de ses ancêtres au milieu des larmes de toute la nation. Ce prince avait vécu trente-huit ans, trois mois et vingt-quatre jours. Quoiqu'il n'ait régné que sept mois, cependant il sauva la patrie par le rétablissement de l'ordre, par la concentration du pouvoir monarchique, dont il cimenta la stabilité au prix de son sang.

WLADISLAS-LE-BREF.

Pour la seconde fois.

La Pologne ne fut pas long-temps sans chef. Les projets d'agrandissement des Brandebour-

(1) Naruszewicz, t. V, p. 213.
(2) Bandtkie, t. I.

geois en précipitèrent la nomination. Tous les yeux se tournèrent sur Wladislas-le-Bref; il fut élu presque à l'unanimité. Cependant, malgré toutes les peines que ce prince se donna pour ramener le calme dans le pays, les troubles le déchiraient toujours. Les Bohémiens ne cessaient de les fomenter en donnant des secours aux princes de Silésie, toujours ennemis de la Pologne, et surtout de Wladislas, qu'ils voulurent rendre odieux à toute la nation. Le roi, profitant à son tour de leurs querelles domestiques, entra dans leur pays, en dévasta la majeure partie, et retourna chargé d'une abondante moisson de gloire, et d'une riche dépouille. Une grande prospérité empoisonne les cœurs: Wladislas en fit une triste expérience. Oubliant sa mission, il se livra à la débauche et à une molle oisiveté. Les soldats, accoutumés à se livrer au pillage dans les pays étrangers, en rapportèrent le goût dans le leur. Les paysans, et surtout les religieux, en souffrirent beaucoup. Corrompu par la prospérité, Wladislas non seulement ne punissait pas les coupables, mais il se portait lui-même à des excès blâmables. Les terres d'André, évêque de Posen, étant les plus insultées par la soldatesque, ce prélat, poussé par les Bohémiens et les Silésiens, excommunia Wladislas. Il est constant

que l'archevêque Jacques, l'évêque André et Wislaw de Kuïavie, avaient obtenu des immunités de Henri de Glogau. Ce fut là sans doute la cause des persécutions que leur fit essuyer Wladislas. Quoi qu'il en soit, le roi se réconcilia avec l'évêque, mais il ne put jamais parvenir à éteindre la haine que lui portait la Grande-Pologne, soit à cause des raisons précitées, soit à cause de son caractère libidineux qui présageait des malheurs à venir. Les habitants de la Grande-Pologne, profitant de son absence dans la Petite-Pologne, indiquèrent une assemblée à Posen. Là, oubliant leurs serments solennels, et colorant leur conspiration du prétexte de salut public, ils proclamèrent pour roi Wenceslas, roi de Bohême. Ils voulurent, par ce choix, amortir les prétentions que ce prince élevait à la Pologne en vertu du faux testament de Griffine, veuve de Lesco. L'aristocratie avait alors pris une si grande extension, que la nation était plutôt assujettie aux caprices et à la prééminence des grands qu'au droit de la succession.

WENCESLAS. (1300—1305.)

Pour mettre le comble à leur parjure, les malveillants envoyèrent une brillante ambassade à Wenceslas, afin de l'inviter à prendre posses-

sion du trône. Ils s'imaginaient qu'un prince qui n'y montait qu'en vertu d'un faible droit, que lui donnait le faux testament de Griffine, tâcherait de l'affermir par les liens du sang avec les princes polonais. Veuf de son épouse Judith d'Autriche, on lui proposa Rixa, fille unique du roi Premyslas; Wenceslas accepta la proposition, et fut couronné par Swinka, archevêque de Gnezne. Ce fut pendant la cérémonie du couronnement, où se trouvait la plus brillante réunion des princes polonais, que la nation s'aperçut de sa coupable inconstance, de cette fausse politique qui amenait sur le trône un étranger dont les ancêtres avaient naguère envahi la Misnie, la Lusace, la Silésie et autres belles provinces de la Pologne (1). La cérémonie du couronnement finie, Wenceslas remplit de Bohémiens les châteaux les mieux fortifiés, et envoya ses troupes pour conquérir les pays de Wladislas. Ce malheureux prince eut beau s'épuiser en efforts, il eut beau appeler ses amis à son aide contre les attaques réitérées de Wenceslas, il ne put rien sur les esprits frappés de consternation. La défection fut générale. Wladislas eut peine à se retirer en Hongrie. Ainsi, ce vaillant héros, qui à lui seul avait surmonté tant de malheurs, qui avait sauvé

(1) Naruszewicz, t. V, p. 224.

sa patrie menacée de toutes parts, de roi qu'il était, dut à l'erreur d'un moment la perte de son trône et de sa gloire passée. Cependant les divisions qui régnaient alors en Pologne enflammèrent l'avidité des voisins. Wislas, duc de Rugen, s'empara d'une partie de la Poméranie; Léon, duc d'Eusi, envoya une armée formidable à Sandomir, et après avoir livré ce pays au ravage et aux flammes, revint dans ses foyers chargé d'un immense butin; la Lithuanie dévasta la terre de Dobrzyn. Occupé du soin de s'affermir sur le trône et d'accabler son malheureux antagoniste, Wenceslas ne songea seulement pas à repousser l'agression des ennemis, ou ne put le faire à cause de la célérité et de l'impétuosité de leurs attaques. La peste qui se manifesta en Pologne, et la crainte que l'empereur n'excitât, pendant son absence, des troubles dans la Bohême et la Moravie, déterminèrent le roi à partir avec son épouse pour Prague. Avant son départ, il établit trois gouverneurs, partageant entre eux l'administration de la Pologne. Nicole, duc d'Opau, son frère naturel, eut la Petite-Pologne; Frycz, Silésien de naissance, eut la Grande-Pologne; Tasse-Wissembourg reçut la Kuïavie. Ainsi, les Polonais, qui ne voulaient pas de Wladislas, issu des souverains régnant depuis plusieurs

siècles en Pologne, passèrent sous la férule des lieutenants d'une puissance étrangère, hommes intrus, orgueilleux et dominés par une sordide avidité (1).

Sur ces entrefaites, Wladislas demeurait en Hongrie, chez Amédée, son ancien ami. Avant qu'une occasion favorable se présentât de ressaisir la couronne, il entreprit *incognito* un voyage à Rome. Un jubilé commençant le nouveau siècle lui inspira l'idée d'aller implorer le Tout-Puissant au tombeau des saints apôtres, afin qu'il lui accordât le pardon des fautes dont il s'était rendu coupable comme chrétien et comme souverain. Il voulut en même temps s'attirer la bienveillance du pape Boniface, et s'en servir pour recouvrer la couronne. Le pape ne regardait pas d'un œil de bonté le roi de Bohême, attendu les dissidences qui s'étaient élevées entre eux au sujet du royaume de Hongrie. Les Hongrois, ayant appelé à leur trône Wenceslas qui y avait des droits du chef de sa mère Cunégonde, nièce de Bela IV, le pape Boniface, fâché de cette nouvelle, envoya en Hongrie son légat Nicolas, cardinal d'Ostienne, pour détourner Wenceslas de faire valoir ses prétentions. Wenceslas s'y refusa; le pape indisposa contre lui l'empereur, et

(1) Naruszewicz, t. V, p. 225.

épousa la cause de Wladislas. Il envoya une lettre à Wenceslas, lui reprochant d'avoir illégitimement pris le sceptre polonais; lui défendit de porter le titre de roi de Pologne, en ajoutant que, si réellement il y avait quelque droit, il devait le faire valoir premièrement à Rome (1).

Pendant ce temps, la Pologne, tranquille sous le redoutable triumvirat, prenait des mesures pour reconquérir les provinces enlevées par les Russes. la noblesse se leva en masse. Informés de ces préparatifs, les Russes, secondés par les Lithuaniens et les Tatars, vinrent au-devant des Polonais. Les deux armées se rencontrèrent près de Lublin; les Polonais sortirent triomphants de cette lutte.

Les dissensions qui s'étaient renouvelées en Hongrie empêchèrent Wenceslas de s'occuper de la Pologne. Tout ce qu'il put faire alors pour elle, fut de faire bâtir, sur les confins de la Hongrie, une ville nommée le nouveau *Sandecz*, et de supprimer deux gouverneurs, Nicole et Wissembourg, accusés de vexations et de déprédations. Au bruit de cette nouvelle, Wladislas, inébranlable dans ses desseins, et ne se laissant pas abattre par l'infortune, retourna dans sa patrie pour y implorer les secours des sujets qu'il avait comblés de biens et d'honneurs. On versa

(1) Naruszewicz, t. V, p. 228.

des larmes à sa vue, mais on ne fit rien, de crainte de se compromettre avec les Bohémiens. Ayant été averti qu'on avait aposté des gens pour s'assurer de lui, Wladislas retourna de nouveau chez Amédée, duc de Transylvanie.

Tandis qu'il errait à l'étranger, la division renaissait en Pologne. Wladislas ne manqua pas d'en profiter. Secondé des troupes d'Amédée, il reparut alors sur son sol natal à main armée. Plusieurs victoires consécutives agrandirent son parti et sa puissance d'autant plus facilement que Wenceslas, trop occupé par les Autrichiens, excités par le pape, ne put porter secours à ses troupes qui se battaient en Pologne. Wladislas remonta sur le trône. Wenceslas mourut un an après cet événement. On attribue sa mort au chagrin, d'autres à la phtisie, d'autres, enfin, au poison.

Sous le règne de Wenceslas, la Pologne fut tranquille, soit à cause de la terreur qu'avait inspirée le gouvernement de ses lieutenants, soit à cause de l'absence de Wladislas, qui suspendit les secousses que pouvait occasionner la faiblesse des princes de Mazovie, de Silésie et de Kuïavie. La ville de Krakovie s'agrandit en fortifications, en opulence, et le pays entier rentra dans l'ordre. Ce roi introduisit en Pologne l'usage de compter

en gros de Bohême, ce qui fit croire qu'il fut le premier à battre monnaie (1).

WLADISLAS-LE-BREF. (1305.—1333.)

Pour la troisième fois.

A peine le bruit de la mort de Wenceslas se fut-il répandu en Pologne, que son fils Wenceslas III prit le titre de roi de Pologne. Cependant ce fut Wladislas-le-Bref, possédant les cœurs des Polonais, qui obtint leurs suffrages, préférablement à Wenceslas III, jeune homme de dix-sept ans, plein de mollesse et enclin à l'ivrognerie.

Wladislas, qui n'avait pas encore assez de troupes pour en imposer aux siens et aux étrangers, les grossit par les paysans qui affluaient sous ses bannières. Cette heureuse assistance entraîna à sa suite les grands. Ennemis des Bohémiens, ils se flattaient de la perspective d'un meilleur sort sous un roi compatriote et législateur. C'était alors à qui lui offrirait ses services et ses biens. Il chassa avec d'autant plus de facilité les Bohémiens, que Venceslas III fut assassiné à Olomuniec par un aventurier. Mille bruits différents coururent sur cet assassinat : on l'impute à Albert, empereur d'Allemagne (2), qui, pour s'emparer

(1) Bandtkie, t. II, p. 377.
(2) Naruszewicz, t. V, p. 238.

du trône de Bohême, avait aposté trois scélérats pour lui ôter la vie. Cette opinion s'accrédita encore par l'empressement avec lequel les Bohémiens placèrent sur leur trône Rodolphe, fils d'Albert.

Cependant Wladislas ne fut reconnu que par la Petite-Pologne; car la Grande-Pologne, qui conservait la mémoire des oppressions de Wladislas, fit éclater contre lui une haine qu'elle avait suspendue pendant son absence; et non seulement elle ne donna pas son adhésion à la réunion des provinces, mais elle offrit sa soumission à Henri de Glogau, issu de Salomée, fille de Premislas, qui avait fait à cet égard des démarches auprès de l'évêque de Posen. Wladislas ne parvint donc à la possession de la Grande-Pologne que trois ans après, et fut long-temps à attendre son couronnement, parce que l'archevêque de Gnezne était alors à Avignon, pour demander à Clément V sa confirmation à l'archevêché. D'ailleurs les insignes royaux étaient gardés à Gnezne, et Henri n'osa même en faire usage, à cause de l'incertitude où on était alors du monarque qui en serait revêtu.

Wladislas mit de côté les affaires concernant la Grande-Pologne et partit pour la Poméranie. Proclamé prince de cette province, et ayant reçu le serment de fidélité, il en confia l'administra-

tion à ses neveux, et le château de Dantzig à Bogus, juge de Poméranie, ce qui fut, dans la suite, le sujet d'une conspiration dont nous parlerons plus tard.

La défection de la Grande-Pologne occasionna pour la monarchie des malheurs inimaginables. En se mettant au nombre des ennemis de Wladislas, elle paralysa ses vues pacifiques et bienfaisantes; elle exposa la Pologne à la rapacité des barbares Lithuaniens, des perfides croisés et des avides Bohémiens. Pour mettre en évidence la position critique et le génie de Wladislas, nous croyons devoir, quoique avec répugnance, dérouler aux yeux du lecteur un tableau rapide des événements déplorables qui avaient précédé son couronnement.

Les Lithuaniens, accoutumés à profiter des divisions de la Pologne, avaient pénétré par la Mazovie jusqu'à Kalisz, en détruisant par les flammes une infinité de villages, exterminant tout ce qui leur résistait. Les chevaliers teutoniques, délivrant la Pologne de ce fléau, avaient à leur tour envahi leurs pays. La guerre civile suivit de près ces malheurs.

Pierre Szwença, chambellan de Poméranie, et son père, palatin de Dantzig, hommes opulents et très considérés dans cette province, irrités de

ce que le roi leur avait refusé le remboursement des sommes qu'ils avaient avancées pour les besoins de l'état lors des troubles qui suivirent la mort de Wenceslas, levèrent l'étendard de la rébellion. Ils voulurent, à l'exemple de Swietopelk, s'emparer de la souveraineté de la Poméranie, et firent cause commune avec les marquis de Brandebourg, Jean et Waldemar, anciens ennemis de la Pologne. Waldemar s'empara de quelques uns des châteaux et les donna à Szwença pour prix de sa trahison; ensuite il en pilla et incendia plusieurs autres, et mit le siége devant Dantzig. Dans ce danger imminent, Wladislas, sur le conseil de quelques seigneurs de sa cour, employa les chevaliers teutoniques à réprimer les rebelles. Henri de Plock, leur maître, s'obligea par un acte authentique à seconder les opérations du roi. Cependant il ne tint nullement parole, et, qui pis est, il favorisa les Poméraniens. Abandonné à ses propres forces, le roi sut triompher de ses ennemis. Waldemar s'enfuit, laissant ses troupes à la merci du vainqueur. Les principaux Dantziquois, auteurs et partisans de l'usurpation, payèrent de leur tête cette insigne mauvaise foi. Les Szwença furent condamnés à voir leurs vastes domaines confisqués.

Non contents d'avoir ainsi nui à Wladislas,

les Teutoniques résolurent de s'emparer de Dantzig. Entrés dans cette ville pendant une foire, ils y firent un grand carnage, massacrèrent les troupes désarmées, et passèrent au fil de l'épée jusqu'à dix mille hommes, sans épargner les enfants à la mamelle (1). L'année d'après, ce même maître, pour donner plus de relief à ses prétentions sur la Poméranie, engagea Premislas, neveu du roi, à lui rendre quelques uns des domaines situés sur le Nogat, ses héritages par le chef de sa mère. Ainsi se détacha du royaume une des plus belles provinces. Ne pouvant répéter ses droits par la force, le roi voulut terminer à l'amiable l'affaire concernant la Poméranie. Il invita le maître des chevaliers à se rendre à Krakovie. Mais celui-ci ayant élevé ses prétentions à cent mille florins, cette proposition exorbitante indigna le roi. Il en porta plainte au pape Clément V, qui nomma une commission pour juger cette affaire. En attendant, Henri fut remplacé par Sygfroi.

Sur ces entrefaites mourut Henri, duc de Glogaw, qui avait conservé pendant plusieurs années le gouvernement de la Grande-Pologne, et en évinçait Wladislas, maître et héritier légitime. Alors, le roi fut dédommagé des torts qu'il avait

(1) Naruszewicz, t. V, p. 247.

essuyés de la part des Teutoniques. Les principaux seigneurs, ayant écarté les prétentions des fils de Henri, indiquèrent une assemblée à Gnezne, où ils proclamèrent, à l'unanimité, Wladislas roi de Pologne. Ce fut à cette époque qu'il réunit sous un même sceptre les provinces qui se trouvèrent démembrées pendant cinq ans, et en forma une monarchie composée de la Petite-Pologne, de la Grande-Pologne, de la Kuïavie, de Sieradz et de Lenczyça. Cependant un nommé Przemko, bourgeois de Posen, osa réclamer contre cet acte authentique, fruit de la volonté de la nation. Indigné des priviléges dont jouissaient les étrangers qui venaient se fixer dans nos villes, Przemko ouvrit la ville par trahison aux princes de Glogau, et les seconda à massacrer les habitants. Nicolas Szamotulsk, archidiacre de Gnezne, périt dans le tumulte. Wladislas, avec peu de troupes, chassa les Silésiens, punit les rebelles, en ordonnant qu'à l'avenir les enfants des bourgeois de Posen ne seraient plus admis aux chapitres ni aux prébendes ecclésiastiques dans le royaume de Pologne.

Pendant cet intervalle, Sygfroi, qui succéda à Henri de Plock, renchérit sur ses atrocités à l'égard des Polonais. Il s'empara de quelques bourgs en Poméranie, et voulant se rendre maître aussi

du château Swieça, il fit construire vis-à-vis cette forteresse deux potences, en menaçant les assiégés de les y attacher s'ils refusaient de se rendre. Pour comble de cruauté, il faisait pendre les paysans que le sort de la guerre faisait tomber entre ses mains. Toutes les fois qu'il sortait du camp, il jurait de ne pas prendre d'aliments qu'il n'eût fait pendre quelque Polonais (1). Occupé de la pacification de la Grande-Pologne, le roi ne put envoyer que fort tard des secours aux assiégés, et les Teutoniques prirent cette forteresse, qui les rendit maîtres de toute la Poméranie. Entouré d'ennemis sans cesse renaissants, et toujours à la veille de quelques orages, Wladislas ne pouvait alors humilier la hauteur des Teutoniques. Il voulut au moins par une négociation faire cesser les cruautés dont ils se rendaient coupables à l'égard des Polonais voisins de leurs possessions. Il fit droit à la proposition qu'ils lui avaient faite, et convoqua une assemblée à Brzesc-Kuïawski. Là, le maître des Teutoniques, pour régler les prétentions mutuelles, offrit au roi une certaine somme d'argent pour la Poméranie. Cette abjecte proposition fit dissoudre l'assemblée. Pour affermir leurs droits à la Poméranie, les Teutoniques achetèrent à Walde-

(1) Naruszewicz, t. V, p. 253.

mar, marquis de Brandebourg, ses prétentions à cette province. Aveuglés sur leurs plus chers intérêts, les Polonais se déchiraient de leurs propres mains, et autorisaient les abus des chevaliers teutoniques, sans que le roi pût remédier à ce surcroît de malheurs. Une nouvelle rébellion vint appeler alors l'attention du roi. Mais avant d'en venir à cet effroyable événement, il est indispensable d'exposer avec rapidité les causes qui l'avaient préparé.

Les Bohémiens étaient désolés d'une guerre civile éclatée à la suite de l'assassinat du jeune Venceslas, dernier rejeton des antiques rois de cette nation. Rodolphe, empereur d'Allemagne, s'assit sur le trône, en épousant Rixa, Polonaise de naissance, veuve de Venceslas aîné, qui avait régné en Pologne. La mort subite de Rodolphe ouvrit le chemin du trône à Henri, duc de Karintie. Celui-ci fut élu même avant Rodolphe par une faction bohémienne, parce qu'il avait pour femme Anne, fille de Venceslas aîné. Mais Rodolphe, protégé par les armes d'Albert, son père, qui voulait tout accumuler sur la tête de ses fils, l'expulsa du pays et s'empara de sa couronne. Après la mort de Rodolphe, les Bohémiens se trouvèrent divisés en deux partis; l'un voulait pour roi Frédéric, frère de Rodolphe; l'au-

tre voulait Henri. L'Autrichien aurait prévalu, si, à cette époque, son père, l'empereur Albert, n'avait été assassiné par Jean, son neveu (1), au sortir d'une promenade qu'il fit sur le Rhin. Le successeur d'Albert ne manqua pas de se prévaloir des divisions des Bohémiens, et ayant fait épouser à son fils Jean, Elisabeth, fille de Venceslas, il le dépêcha en Bohême avec une armée commandée par l'archevêque de Mayence. Prague fut pris, et la nation vit placer la couronne sur la tête de Jean. Ce jeune monarque, âgé de 13 ans, n'ayant aucun droit sur la Pologne, ni par succession, ni par élection, commença d'abord à se qualifier et signer roi de Pologne. La bonne fortune et les graces répandues furent suivies de trames et de trahisons. Occupé de la Grande-Pologne et des chevaliers teutoniques, Wladislas avait besoin d'argent pour l'entretien des troupes contre ses sujets et contre les princes de Silésie qui ne cessaient de lui porter envie. La ville de Krakovie, peuplée d'étrangers enrichis par le commerce et par les fermes foncières, fut aussi frappée d'impôts et de charges publiques. Ces rétributions ordinaires firent crier à l'exaction et à l'opression. Les bourgeois de cette ville se liguèrent contre un roi qui, à leur

(1) Naruszewicz, t. V, p. 258.

dire, voulait les ruiner. Ces étrangers, composés d'Allemands, de Bohémiens et de Silésiens, excités par les princes étrangers, n'aimaient pas Wladislas comme prince polonais. Muscatat, évêque de Krakovie, Silésien d'origine, et d'autres personnes de marque, envoyèrent une députation à Boleslas, duc d'Opol, jadis battu et fait prisonnier par Wladislas, pour l'inviter à monter sur le trône. Albert, un des conjurés, ouvrit à Boleslas les portes de la ville et l'accueillit dans sa maison. Wladislas, avant d'en venir à l'effusion du sang, reprocha à Boleslas sa mauvaise foi, et menaça de le traiter comme ennemi, s'il ne sortait pas de bonne grace de la ville. Effrayé de ces menaces et de l'approche des troupes, Boleslas se conduisit de la manière la plus prudente, rejeta toute la faute sur Albert et sur d'autres conjurés, et évacua Krakovie en emmenant les partisans qui avaient le plus à craindre le courroux du roi. Maître de la ville, Wladislas fit justice de ceux qui y étaient restés. Ils furent d'abord traînés par les chevaux, ensuite roués et pendus. On confisqua les biens de ceux qui avaient suivi Boleslas. Muscatat, évêque de Krakovie, fut jeté dans une prison, et ses terres affectées à l'entretien de la table du roi (1). Et

(1) Naruszewicz, t. V, p. 260.

pour empêcher la ville de se révolter dans la suite, Wladislas lui retira le droit d'élire les conseillers, droit dont elle jouissait en vertu des lois teutonnes; il en investit le palatin de Krakovie, en lui recommandant de ne nommer à ces charges que les indigènes vertueux.

Sur ces entrefaites, les marquis de Brandebourg, profitant de cette rébellion, dévastèrent et s'emparèrent de la majeure partie des pays situés le long de la Duma; les Teutoniques, des châteaux limitrophes. Le roi renouvela ses plaintes auprès de Clément V, qui nomma une commission pour juger leurs délits, mais la protection et l'argent leur valurent un brevet d'innocence. Et cependant c'est à cette époque que furent supprimés les Templiers (1).

Une grande famine vint encore combler les malheurs de la Pologne. Ce fléau, qui moissonna un grand nombre de familles, fut occasionné par la fonte de neiges abondantes qui détruisirent les semailles et tout l'espoir de la récolte.

Les chevaliers teutoniques, dont l'avidité ne connaissait jamais de bornes, s'emparèrent de la terre de Michalow. Le moyen dont ils se servirent pour arriver à la possession de cette province est assez curieux.

(1) Naruszewicz, t. V, p. 263.

Lesco, duc de Kuïavie, avait engagé cette terre aux chevaliers, sans le consentement de ses frères et celui du roi, chef de toute la Pologne. Il leur emprunta 180 marcs de deniers de Torne, sous la perte du gage s'il ne restituait pas cette somme dans l'espace de trois ans. Il leur emprunta encore d'autres sommes à plusieurs reprises; et quoique ses frères offrissent d'acquitter la dette, les Teutoniques, au mépris de toute bonne foi, prétextèrent toujours que le terme du paiement était passé. Cet abus fut suivi d'un autre. Lesco, pour compléter cette aliénation, vendit, sans le consentement du roi, cette terre à ces religieux sans conscience (1) pour 200 marcs de deniers de Torne. Ce fut de cette manière que les Teutoniques, qui avaient déjà escroqué la Poméranie, prirent frauduleusement possession de la terre de Michalow, et s'emparèrent des pays maritimes qui s'étendent de la rivière Leba jusqu'au Niémen.

Afin de mettre un terme à tant de malheurs la nation songea sérieusement à couronner un roi. Dans cette vue on envoya à Avignon Gervard, évêque de Kuïavie, homme fort instruit, d'un grand sens, éloquent, aimant sa patrie avec passion. Jean XII, qui occupait alors le Saint-

(1) Naruszewicz, t. V, p. 271.

Siége par suite de la mort de Clément V, l'accueillit avec bienveillance. Gervard lui exposa les griefs des Polonais contre les Teutoniques, et ensuite il lui demanda, au nom de toute la nation, la couronne pour Wladislas. Jean XII, voulant opposer Wladislas à la puissance progressive de Louis de Bavière, prêta une oreille favorable à cette demande, et le rétablissement du denier de saint Pierre en Pologne acheva de gagner son cœur. Cependant la mauvaise fortune ne cessait de poursuivre Wladislas. Jean, roi de Bohême, excité par les Teutoniques, envoya une ambassade à Avignon pour avoir la couronne de Pologne, se fondant sur cette frauduleuse donation de Griffine tant de fois invoquée. Jean XII éluda la réponse à sa demande; quant à Wladislas, il remit entre les mains du vertueux évêque une bulle contre les Teutoniques par laquelle il leur ordonna de restituer à la Pologne la Poméranie, et ne pouvant se prononcer explicitement en faveur de Wladislas, il dit seulement dans le courant de la conversation : « Une nation est toujours maî-« tresse de satisfaire à ses lois et à sa volonté, « pourvu qu'elle ne porte pas préjudice à une « autre (1). » Par suite de cette réponse, Jean de Bohême fut écarté avec ses prétentions imagi-

(1) Naruszewicz, t. V, p. 280.

naires, et Wladislas couronné roi de Pologne le 20 janvier. Pour l'accomplissement de cette cérémonie, on choisit la ville de Krakovie, et depuis il passa en usage d'y couronner les rois de Pologne (1).

Mais cet acte solennel, fait dans la vue de l'intérêt public, devait causer au royaume de nouvelles pertes, et rétrécir ses limites. Les princes, cousins du roi, regardaient d'un œil d'envie l'accroissement de la puissance de la Pologne, et l'acte du couronnement acheva de les aliéner. Ce fut même dans le moment où le sentiment d'unité et de fidélité commençait à se fortifier, que ces princes renoncèrent à leur propre sang. Les princes de Silésie dédaignèrent Wladislas et reconnurent pour leur maître ce roi de Pologne qui portait la couronne de Bohême. De cette manière, la Silésie se démembra définitivement de la Pologne (2). Les princes de Mazovie, secondant aussi de leurs armes les chevaliers teutoniques, se reconnurent tributaires du roi de Bohême (3).

Quoi qu'il en soit, Wladislas employa tous ses soins à ramener la tranquillité dans l'intérieur, et

(1) Bandtkie, t. I, p. 380.
(2) Lelewel, p. 120.
(3) Ibidem.

à rendre heureuse cette partie de la Pologne qui avait le bonheur d'être gouvernée par lui. Le brigandage et la licence, fruits de la barbarie et des troubles, furent sévèrement réprimés. Le roi établit des lois contre les agresseurs et les brigands de grand chemin, ensuite il s'occupa exclusivement de l'affaire des chevaliers teutoniques. Des juges nommés par le roi rendirent, à Brzesc-Kuïawski, une sentence par laquelle les chevaliers furent condamnés à restituer la Poméranie. Ils interjetèrent appel au siége apostolique, et l'affaire en resta là.

La Lithuanie était toujours l'ennemie de la Pologne, et une ennemie des plus redoutables. Pour se rassurer de son côté, et pour en faire une alliée fidèle, le roi résolut de se concilier l'attachement des Lithuaniens, qui détestaient les Allemands, préférant l'amitié des peuples sauvages non éclairés par la religion, à celle de gens qui, par leur mission se vouent à la vertu, et cachent sous ses dehors un cœur sanguinaire (1). Les mariages entre monarques, tout en unissant leurs personnes par des liens plus étroits, cimentent aussi l'amitié des nations. Le roi se décida à marier son fils Kasimir, âgé de 16 ans, avec la princesse de Lithuanie. Dans cette vue, il envoya une

(1) Naruszewicz, t. V, p. 309.

députation solennelle à Giedymin, duc de Lithuanie, pour demander sa fille et l'élargissement des prisonniers. Le vœu de Wladislas fut comblé (1). La princesse arriva en Pologne avec un cortége de 24,000 captifs tirés de la plus affreuse misère (2). C'était là toute sa dot, mais elle était infiniment plus précieuse et au roi et à la nation, que ne le seraient les plus immenses trésors ou les plus belles provinces. Ce peuple de frères, éternellement condamné à des travaux pénibles ou à une captivité perpétuelle, se revoyant inopinément au sein de leur patrie, au sein de leur famille, offrait un spectacle aussi intéressant que nouveau. Des larmes de joie marquèrent le moment de cette réunion : les pères embrassaient leurs fils, les sœurs leurs frères, les mères leurs enfants chéris et l'unique consolation de leurs vieux jours ! Alors un concert de bénédictions s'éleva au ciel pour un roi qui avait préféré le bonheur de ses peuples et le salut de plus de 24,000 familles aux plus brillantes vues politiques. Cette première alliance de deux nations puissantes est l'époque de la prospérité de la Pologne; car les pays limitrophes de la Lithuanie commencèrent à se peupler par le retour de tant

(1) Naruszewicz, t. V, p. 311.
(2) Lelewel, p. 123.

d'hommes et par les alliances mutuelles qui se formèrent contre tous les ennemis, nommément contre les chevaliers teutoniques. En effet, nous touchons au moment où nous pourrons apprécier davantage le précieux résultat de la politique de Wladislas.

Les procédés barbares des chevaliers teutoniques ayant été poussés à l'excès soulevèrent l'indignation du roi, qui résolut d'en finir avec des ennemis aussi insatiables. L'extension de leurs possessions par la terre de Dobrzyn, achetée de Jean, roi de Bohême, qui n'y avait aucun droit, précipita ce fatal moment. Le roi fit des préparatifs pour une guerre sanglante. Secondé par les renforts que lui avait envoyés son gendre, Charles, roi de Hongrie, appuyé par les secours des Lithuaniens, le roi entra dans la terre de Culm, laissant partout d'horribles traces. Frappés de consternation, les chevaliers proposèrent un accommodement, et le roi s'y prêta. Le roi de Hongrie fut choisi pour arbitre; les chevaliers promirent de restituer le district de Bydgoszcz et la terre de Dobrzyn. A la suite du traité, le roi retourna à Krakovie et renvoya les Hongrois et les Lithuaniens. Sur ces entrefaites, cessa de vivre Werner, ministre des chevaliers, poignardé par un de ces moines nommé *Endez*. Alors, cet

accommodement, dicté par la force des circonstances, ne fut que précaire; le nouveau maître, Luder, ne crut pas de son devoir d'observer la convention, fruit des premières hostilités. La perfidie des Teutoniques se prononça encore mieux par la prise du château de Bydgoszcz.

Avant d'en venir à un nouvel engagement avec les chevaliers, le roi, se sentant accablé d'âge, résolut de se décharger d'une partie du pouvoir, et d'aviser aux moyens de faire cette guerre avec énergie. Il convoqua une assemblée générale et solennelle à Checiny. Ce fut là, d'après M. Lelewel, la première diète de la représentation nationale. Les sénateurs, les chanceliers des duchés, et d'autres fonctionnaires et seigneurs, y vinrent siéger sous la présidence du roi Wladislas, qui ôta son armure et y assista vêtu des insignes royaux. On y établit des lois uniformes pour la Grande-Pologne, pour la Petite-Pologne et tous les duchés; on y vota des impôts pour couvrir les frais de la guerre. Ce ne fut donc pas avec le sénat, comme cela s'était pratiqué jusqu'alors, que Wladislas Lokietek délibéra et conféra sur les besoins du royaume, mais de concert avec les prélats, les barons et la noblesse. Depuis cette époque mémorable de la diète de Checiny, s'offre un nouveau spectacle dans les fastes de la

Pologne, c'est-àdire le concours de l'ordre équestre dans les affaires publiques. Jusqu'ici, peu de prélats et de seigneurs y intervenaient, depuis lors la noblesse y coopéra de plus en plus. Ce fut donc Wladislas Lokietek qui l'éleva à cette distinction en la conduisant à la défense de la patrie, et la faisant participer aux délibérations qui devaient décider de sa destinée. Depuis cette époque l'ordre équestre domina partout. De plus, le roi retira à Szamotulski le duché de la Grande-Pologne, et le donna à son fils Kasimir, âgé de vingt-un ans, capable, par ses vertus et son grand mérite, de remplir ses hautes destinées, et de se concilier l'amour du peuple. Il lui conseilla d'en user avec justice et humanité avec ses sujets; de veiller à la conservation de l'état; de ressaisir les provinces démembrées par les Allemands, les Bohémiens et les chevaliers teutoniques; d'imiter sa bravoure dans les hasards de la guerre; et finit par lui dire qu'avec la crainte de Dieu et l'amour de son peuple, toutes ses œuvres seraient couronnées d'un heureux succès (1).

Ces dispositions pacifiques, tendant au bonheur des Polonais, ne tardèrent pas à soulever l'envie. Szamotulski, destitué de sa dignité, trop peu généreux pour étouffer son ressentiment,

(1) Naruszewicz, t. V, p. 342.

conçoit un projet de vengeance. Il déserte chez les chevaliers, et s'offre à leur livrer la Grande-Pologne et Kasimir lui-même. Persuadés d'avance de pouvoir envahir toute la Pologne, les moines saisissent cette occasion favorable avec avidité; ils mettent en campagne leurs armées qui se livrent en tous lieux à des barbaries inouïes, ravagent les pays qui s'étendent de Torne jusqu'à la Kuïavie, et profanent les temples et les objets sacrés.

Désespérant de pouvoir se mesurer en rase campagne avec ses ennemis, numériquement plus forts, qui avaient pour auxiliaires les Bohémiens commandés par leur roi (1), Wladislas se décida à une démarche dangereuse et difficile, mais qui fut justifiée par le succès. Sachant que Szamotulski était l'âme de l'entreprise des chevaliers, il envoya secrètement un émissaire qui lui fit sentir avec adresse les malheurs auxquels sa trahison exposait la patrie, et l'assura, de la part du roi, que celui-ci lui pardonnerait tout et le recevrait en grace, s'il rentrait en lui-même et désertait la cause des chevaliers. Rongé de remords, Szamotulski accepte avec transport la proposition. Sous le prétexte de reconnaître les forces de l'ennemi, il passe dans leur camp, et se présente

(1) Lelewel, p. 123.

devant le roi. L'amour de la patrie l'emporta sur la juste colère de ce prince qui pardonna au coupable repentant. Szamotulski le mit au fait de l'effectif des armées des chevaliers, lui conseilla d'engager le combat, et lui promit de prendre l'ennemi par les flancs au fort de la mêlée. Il revint et tint parole. Plus entraînant par son exemple et par ses exploits passés que par une froide harangue, le roi, ayant pourvu à la sûreté de son fils, l'unique espoir des destinées de la Pologne, commence le combat. Ce vieillard septuagénaire, dont les cheveux blancs commandaient le respect, rajeunit à la vue du danger, et s'élançant dans les rangs ennemis, il électrise par son dévouement le courage des Polonais, écrase de tous côtés les chevaliers, et remporte sur eux une victoire éclatante. Cette bataille se livra à Polowce. Le lendemain, en visitant le champ de bataille, le roi distingua parmi les blessés un gentilhomme percé de trois lances. Il se nommait Florranszary. Comme le roi compatissait à ses souffrances, ce malheureux lui répondit : « Sire, on souffre plus d'un mauvais voisin que de ses blessures. » Wladislas pénétra le sens de cette allusion, adressée sans doute aux chevaliers teutoniques, acheta le village d'un de ses voisins et le lui donna pour prix de son généreux dévouement;

et voulant éterniser la mémoire de ce haut fait d'armes, il ajouta trois lances à ses anciennes armes. La bonté du vainqueur s'étendit aussi sur Szamotulski; il rentra en grace, et dans les dignités dont il avait jadis été revêtu; mais il n'en jouit pas long-temps. La noblesse de la Grande-Pologne, glacée d'horreur à la vue du traître, le mit en pièces (1), châtiment inévitable de la trahison. Cette bataille, où vingt mille Teutoniques mordirent la poussière, sauva la Pologne; mais elle n'abattit pas l'orgueil de l'ennemi, qui, sans égard à la bulle du pape, sans égard à la médiation du roi de Hongrie, continua à ravager la Kuïavie, et ayant reçu des renforts de Bohême, recommença les hostilités avec une nouvelle fureur. Le roi, de son côté, ayant obtenu un secours de dix mille hommes du roi de Hongrie, se crut en mesure de repousser la force par la force. Il se mit en marche se faisant accompagner par son fils Kasimir. Il envahit la terre de Culm en y portant le ravage et la mort. Luder, maître des chevaliers, contraint par ses compagnons d'armes à demander la paix, l'obtint par déférence pour le pape qui ne cessait d'y engager le roi (2). Les Teutoniques promirent de rendre la Poméranie

(1) Lelewel, p. 123.

(2) Naruszewicz, t. V, p. 354.

Le roi tourna, l'année d'après, l'effort de ses armes contre les Bohémiens, reprit la ville de Koscian, et en incendia plusieurs autres. Dans cette campagne, Kasimir, son fils, donna des preuves éclatantes de courage et de sagesse.

Ce fut là la dernière expédition de ce digne roi. A son retour à Krakovie, il tomba malade. Après avoir rempli ses devoirs de chrétien, et donné à son fils des leçons qui devaient l'éclairer sur les besoins de l'état, il s'éteignit dans sa 72e année. Noble et généreux, actif et persévérant, nourri à l'école du malheur et blanchi dans les alarmes, il descendit du camp au tombeau avec la réputation d'un des plus grands rois du monde.

Ce fut sous son règne que pénétra en Pologne, en 1318, la secte des Dulcéans, ainsi nommée d'un italien, *Dulcéan*, son chef. Ce fourbe soutenait qu'il était le seul vrai apôtre, que le pape et les cardinaux ne suivaient pas les lois évangéliques, et que, dans la communion des chrétiens, tout devait être commmun, même les épouses. Cette scandaleuse doctrine trouva de nombreux prosélytes, et fit naître la dévastation et le pillage. Elle dura deux ans en Pologne, jusqu'au supplice de Dulcéan. Cet imposteur fut écartelé et brûlé. Pour extirper cette secte odieuse et ré-

voltante, le pape établit en Pologne l'inquisition qui y fut en activité jusqu'à Sigismond I (1).

En 1327 s'établit une autre secte, des Fratricelles. Sous le voile de l'austère vertu, elle attaquait l'autorité temporelle et le pouvoir spirituel; et spéculait sur la crédulité populaire. De là une infinité d'opinions et de controverses en fait de religion. Pour arrêter les progrès de cette épidémie, le pape écrivit au roi et à l'archevêque de Gnezne, en leur recommandant de maintenir l'inquisition.

RÉFLEXIONS SUR CETTE ÉPOQUE.

En terminant le récit de l'anarchie de cette époque, récit qui laisse dans l'ame un sentiment pénible, jetons un coup d'œil sur la malheureuse situation de la Pologne, et l'ascendant du génie de Wladislas-le-Bref qui la préserva deux fois de sa décadence.

Dans l'espace de deux siècles, le titre de roi de Pologne, partagé entre plusieurs chefs, toujours en guerre et en querelle, n'était plus qu'un vain titre, incapable d'assurer le repos au dedans, la dignité et la force au dehors. La puissance et la gloire de la nation s'étaient éclipsées à la mort de Boleslas-Bouche-de-travers; au lieu d'un maître,

(1) Naruszewicz, t. V, p. 276, 277.

la Pologne en avait plusieurs, et déchirée par leur orgueil, leur avidité et leurs dissensions, elle allait perdre pour jamais et son existence et son nom.

Sous un gouvernement si faible, les ducs faisaient tout ce qu'ils voulaient. Ils se dépouillaient mutuellement, s'arrachaient leurs apanages, et se liguaient avec les étrangers, sans considération pour leur sang, et au mépris de l'amour de la patrie.

Ce vide de deux cents ans ne produisit ni lois durables, ni commerce, ni milice disciplinée, ni civilisation graduelle, ni pureté de culte religieux : on en apercevait, à travers tant de vicissitudes, des traces disséminées çà et là ; mais si l'on créa alors quelque chose d'utile, tout fut bientôt emporté ou par des orages du pays ou par des orages étrangers.

Nos voisins cherchaient toujours à tirer parti de nos dissensions, en aigrissant les ressentiments, en aidant les faibles contre les forts, pour accabler ensuite à leur aise ceux qui se trouveraient ruinés. Et quoique souvent le courage naturel des Polonais, électrisé par l'idée du bien commun, désarmât l'ennemi, gagnât des batailles et reprît les dépouilles, la gloire en fut pour les vainqueurs, la possession pour les vaincus. Les

Polonais, agissant sans aucun concert de volonté, sans calcul, sans la prévoyance des événements futurs, triomphèrent par l'enthousiasme, sans savoir profiter de leurs victoires. Le résultat, cette pierre de touche qui décide en dernier lieu de tout événement, nous prouve cette vérité jusqu'à l'évidence.

Les Brandebourgeois s'emparèrent d'une partie de la Grande-Pologne; les Bohémiens subjuguèrent la Silésie, le plus antique héritage de nos pères; Sviatopelk, de sujet qu'il était, s'érigea en souverain de la Poméranie. Les féroces et barbares Prussiens nécessitèrent l'appel des chevaliers teutoniques, qui, ayant reçu la terre de Culm à condition d'arrêter le pillage, devinrent à leur tour un ennemi plus odieux pour la Pologne que celui qu'ils avaient chassé. La Russie se mit hors de dépendance, et les dommages que causèrent successivement les Lithuaniens, les Tatars et les Iadvinges sont incalculables.

Je ne m'étendrai pas ici sur la ruine politique et morale des princes qui se déchiraient de leurs propres mains. La même ambition qui, les exposant à l'horreur des guerres domestiques, obérait leurs finances, minait leur autorité en les portant à conférer des immunités, des préroga-

tives et des priviléges, ce qui donna de l'extension à l'aristocratie, si préjudiciable aux souverains; car, à mesure que les récompenses se multipliaient pour des prétendus services, l'énergie essentielle au gouvernement s'évanouissait par la faiblesse des donateurs. Les rois tombèrent donc victimes de leur prodigue bienfaisance et de leur inepte profusion. L'audace des particuliers gouvernait les destinées des trônes; l'or et l'argent leur assignaient toujours gain de cause auprès du vulgaire, qui se laisse aisément dominer par le faste, et qui s'impressionne toujours pour qui l'éblouit.

Le règne de Boleslas-Bouche-de-travers ne vit jamais de troubles pareils; mais il n'en fut pas ainsi sous ses successeurs. La patrie, la fierté attachée au nom polonais devinrent pour la noblesse des mots nuls et vides de sens. Aveuglés par l'orgueil particulier, chacun d'eux se souciait moins de faire le bonheur de ses sujets que de reculer les frontières de ses duchés en s'emparant des possessions d'un autre. De là les envahissements des plus forts ou des plus hardis; de là le recours des faibles à la protection des étrangers. Pour comble de malheur, cette foule de princes qui régnèrent dans les différents duchés ne produisit aucun grand homme qui, par l'ascendant de son

génie, par la hardiesse de son entreprise, pût aplanir ces obstacles, et demeurer vainqueur et du temps et des hommes. La médiocrité des successeurs de Boleslas prolongea l'état d'abjection où se trouva la Pologne à la suite de la mort de ce monarque, et les calamités qui frappèrent la nation (1). L'autorité, la puissance, et la splendeur du trône, concentrées auparavant dans une seule personne, et depuis morcelées et affaiblies, n'inspiraient aux sujets ni respect ni crainte: l'exemple des princes les enhardit même à tel point qu'ils devinrent dangereux pour le pouvoir. Les Sieciech, les Griff et les Szamotulski se servirent de cette arme. Les *Annales* font voir ce qu'avait fait Iaxa avec Swietoslaw, sous Mieczyslas-le-Vieux; Nicolas, palatin, sous Lesco-le-Blanc; Paul, évêque, sous Lesco-le-Noir. Les fautes des souverains n'étaient pas cependant si grandes que le fut l'ambition des sujets. L'ordre de succession étant une fois renversé, la fureur des princes à s'arracher le sceptre et à implorer le secours des étrangers, les fit s'apercevoir de leurs forces et de leur prééminence, et les enhardit à renverser du trône les souverains et à donner les sceptres à leur gré. L'extinction de quelques lignes des Piasts, et l'ascendant du génie

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 90.

de Wladislas-le-Bref, suspendirent momentanément les abus; mais l'exemple une fois enraciné dans l'esprit de la noblesse, ne put être détruit par la suite des siècles; il se changea même, plus tard, en loi, sous le nom de la confédération, et cette loi fut la cause de notre dernière ruine (1).

Pour comble de malheur, des ennemis terribles et jusqu'alors inconnus dévastèrent la Pologne. Boleslas-Bouche-de-travers, tenant entre ses mains toutes les forces réunies de l'état, aurait pu arrêter le déluge des Tatars, repousser les invasions des Lithuaniens, maintenir la Russie dans l'obéissance, et n'aurait pas eu besoin, comme le faible duc de Mazovie, de faire venir les chevaliers teutoniques pour la garde et la défense de ses frontières; mais les princes impuissants et inquiets, incapables de se concerter dans leurs communs malheurs, combattant isolément et chacun pour son compte, ne manquent pas d'être accablés par des ennemis redoutables conjurés contre leur fortune. Cependant, quelles que soient les calamités qui marquèrent cette époque, ce n'est pas la nation, ce ne sont pas les hommes, mais ce sont les temps qu'il en faut accuser. On vit en effet de semblables partages, de semblables invasions dans le reste des états de

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 90.

l'Europe. Ce fut le tribut que la barbarie et l'imprévoyance durent payer à l'expérience. Heureuses les nations qui s'aperçurent plus tôt de leurs égarements, et qui surent se convaincre que l'unité de la suprême autorité jointe à une liberté bien entendue, sont seules capables de consolider irrévocablement l'indépendance des nations (1) !

Cependant le désordre, les abus et les malheurs qui semblaient menacer la Pologne d'une entière destruction n'eurent pas ces funestes résultats, graces à l'énergie du caractère de Wladislas-le-Bref, qui releva la nation en réunissant toutes les provinces démembrées sous un même sceptre. Ainsi le génie d'un seul homme sauva tout un peuple. Il fut encore, depuis, redoutable, florissant; mais dans la politique intérieure de la monarchie, les grands acquirent un pouvoir qui rétrécit beaucoup celui des souverains (2), puisque sans le consentement du sénat, c'est-à-dire des prélats, des barons, ils ne pouvaient ni établir des lois, ni déclarer la guerre, ni gouverner, ni faire des concessions, ni prononcer des arrêts comme juges suprêmes.

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 91.
(2) Lelewel, p. 158 de sa nouvelle histoire.

LITTÉRATURE.

Regnante Marte silent Musæ, a dit un écrivain de l'antiquité. Il serait superflu de prouver que les guerres enchaînent les progrès des lettres et de la civilisation générale dans une nation. En effet, lorsque les sources des richesses nationales sont arrêtées par l'interruption du commerce; quand le citoyen, quels que soient ses sacrifices, traîne une vie toujours menacée; quand la jeunesse florissante se range sous le drapeau militaire; quand le soldat effréné laisse partout des traces de sa brutalité; lorsque enfin le cliquetis des armes est le seul bruit qui frappe les oreilles, alors il est impossible de se livrer aux occupations littéraires, occupations qui ont besoin de repos et de méditation. Jetons seulement les yeux sur cette époque de l'anarchie polonaise, nous verrons avec horreur toutes les années marquées par des troubles intérieurs, par des dévastations ennemies ou par par celles des citoyens eux-mêmes (1). Les lettres, qui commencèrent à fleurir avant l'irruption des Tatars, languirent ensuite totalement, au point qu'il n'y avait plus d'écoles chez les curés, mais seulement dans les monastères. Les dominicains et les franciscains,

(1) Lelewel, p 83 de sa nouvelle histoire.

établis en Pologne en 1218, se bornèrent à l'instruction des noviciats, et les bénédictins cessèrent, comme en Allemagne et en France, d'instruire les séculiers (1). Les cisterres et les norbertains, qui remplacèrent les bénédictins, inspirèrent le goût de l'économie, les richesses immenses des bénédictins les ayant rendus indolents et inactifs. C'est encore aux cisterres qu'on doit, en Pologne, la culture des jardins et des vignes (2).

Cependant, au milieu de ce bouleversement général, la Pologne avait déjà fait quelques progrès dans les lettres, et produit des historiens marquants pour le siècle où ils vivaient. Les plus remarquables sont : Martin Gallus, qui a écrit l'histoire de Pologne depuis Piast jusqu'en 1135; Martin Chalewa, mort en 1166, qui écrivit aussi l'histoire nationale; Vincent Kadlubek, mort en 1223, auteur d'une Histoire de Pologne continuée jusqu'en 1203 par les soins de Kasimir-le-Juste. Cet auteur est le père de nos historiens. Boguphalus, évêque de Posen, mort en 1253, écrivit l'histoire de Pologne depuis son origine jusqu'en 1249; elle fut continuée par Godeslaf Baszko. Martin Strzebski, connu des étrangers

(1) Bandtkie, t. II, p. 80.
(2) Ibidem, t. I, p. 346.

sous le nom de *Martinus Polonus*, appelé aussi *Scotus, Carsulanus, Cartalanus, Bohemus*, archevêque de Gnezne, mort en 1279, a écrit une histoire intitulée : *Chronicon summorum pontificum atque imperatorum romanorum;* ouvrage célèbre parce qu'il fait mention de Jeanne, papesse. Considérés sous le rapport du mérite historique, tous ces ouvrages ne sont pas sans doute très importants, parce qu'ils sont écrits dans un style digne de ce siècle, et remplis de fables décousues, qui empêchent de distinguer le vrai du faux; mais sous le rapport de la perfection à laquelle était portée en Pologne la langue latine, ils déposent en faveur des bienfaits qu'y a produits l'établissement du christianisme, qui est la première cause de la propagation de la latinité dans le pays (1).

La poésie dans cette époque n'a pas encore fait de grands progrès. Les princes de Piast sont les premiers qui l'aient cultivée. Henri IV, duc de Breslau, est célèbre parmi les poètes érotiques; il a fait deux chansons que Manesse de Zurich plaça dans son recueil des chantres érotiques. Premislas Ier, duc de Posen, Boleslas, duc de Kalisz, Wladislas-le-Bref, n'étaient pas sans une instruction analogue au siècle, car alors il

(1) Bentkowski, t. II, p. 701, 706.

était d'usage que les princes fussent instruits par les chapelains et autres prêtres de la cour (1).

La plus célèbre de toutes les chansons de cette époque est l'hymne composée par un inconnu à l'occasion de l'assassinat de Lutgarde, reine de Pologne, épouse de Premislas Ier, qui, n'ayant pas fait punir ses meurtriers, fut soupçonné d'y avoir trempé. Cette princesse fut, dit-on, étouffée sous des matelas. La chanson qui célébrait sa mort se trouvait dans la bouche du peuple jusqu'en 1480. La Pologne avait aussi des chantres ou troubadours qui chantaient par tout le pays les événements patriotiques. On en vit jusqu'au temps d'Auguste III, c'est-à-dire jusqu'en 1763. De temps immémorial existent des Krakoviades, ou chansons du peuple villageois, ainsi que des hymnes de dévotion. Chaque province avait ses chansons et ses airs à part, qu'on chantait en s'accompagnant de chalumeaux et de vielles, pour égayer ses maîtres (2). Les chansons de l'Ukraine surtout, ou de Russie, étaient empreintes d'une suave mélancolie. Ces chansons ont inspiré le génie du célèbre Baillot, qui a passé plusieurs années en Russie, et dont les compositions musicales font les délices de nos amateurs de musique.

(1) Bandtkie, t. II, p. 81.
(2) Ibidem, p. 82.

Il y avait aussi des théâtres en Pologne. Dlugosz en fait une mention expresse. On y représentait des événements tristes ou gais. On y chantait la mort de Lutgarde depuis l'an 1283 jusqu'en 1480. Cette chanson, que Dlugosz dit avoir entendue en latin, fut traduite en allemand par Fileborne, et en bons vers polonais par Karpinski, poëte du dix-huitième siècle (1).

(1) Bandtkie, t. II, p. 82 et 83.

ÉPOQUE IV.

POLOGNE FLORISSANTE.

1333—1588.

DOMINATION DES NOBLES.

INTRODUCTION.

La Pologne, à la mort de Boleslas, formait un royaume indivisible, qui fut gouverné par des rois pendant plus de 150 ans, quoique la politique des papes et celle des empereurs d'Allemagne lui eussent contesté ce titre. Boleslas-Bouche-de-travers, ayant partagé la monarchie entre ses quatre fils, donna à l'aîné la suprême autorité sur tous ses frères, de peur que le partage ne rompît la force constitutive de la nation. Tous les princes ressortaient d'un chef issu des princes de Krakovie, et le nombre des divers gouvernants qui régnaient dans leur duché ne détruisait jamais l'unité du pouvoir. La Pologne était donc un royaume sans avoir de souverain; elle avait seulement un chef et un héritier de la ligne aînée. Mais son autorité,

quoique influente de droit, était de fait très faible dans la parité des pouvoirs subvidisionnaires. Il fallait alors la relever par un nom qui lui servît de prestige, et l'entourer des insignes royaux pour la faire respecter des régnicoles et des étrangers. Voilà ce que fit d'abord Premislas Ier; la nation, qui comprit ce prince, plaça la couronne sur sa tête. Son successeur, Wladislas-le-Bref, obtint la même dignité royale, et fut couronné roi en dépit du pape, de l'empereur d'Allemagne et des rois de Bohême. De là l'usage d'élire et de couronner les rois. Les évêques, les palatins, les castellans, fonctionnaires du trône, et l'ordre équestre, riches en biens et en autorité, ne voyaient dans cette cérémonie du couronnement qu'une garantie pour leurs propres droits et leurs priviléges personnels. Les circonstances forcèrent la nation à se prêter à leurs vœux, la ligne de Silésie et celle de Mazovie pouvant réveiller des dissensions mal éteintes, et se coaliser avec les Allemands, les chevaliers teutoniques et les Bohémiens, toujours prêts à exploiter à leur avantage les troubles intérieurs de la Pologne. Il n'y avait donc pas de meilleure voie pour maintenir la sûreté publique et l'intégrité d'un pays nouvellement constitué, que de faire appuyer un roi par la même nation qui l'avait élu et couronné.

Ce fut de cette manière que Premyslas et Wladislas jouirent tranquillement du trône.

KASIMIR-LE-GRAND.

Après les funérailles de Wladislas, on procéda à l'élection du nouveau roi, attendu que le testament du défunt n'indiquait pas sa volonté à l'égard de son héritage. Pour écarter Jean de Bohême, qui avait usurpé le titre de roi de Pologne, et les princes de Gloglau, qui se disaient héritiers polonais, la nation voulut décerner à Kasimir ce que lui arrogeaient les droits du sang. L'amour du peuple et ses qualités héroïques parlaient bien haut en sa faveur, et faisaient concevoir les plus brillantes espérances. L'incertitude du traité conclu avec les Teutoniques, et le malaise intérieur du pays, portèrent donc la nation à se réunir à l'assemblée de Krakovie, et à proclamer roi Kasimir, fils de Wladislas-le-Bref. Une brillante députation, qui fut envoyée de la part du roi de Hongrie y contribua fortement. Beau-frère et ami de Kasimir, il lui offrit des secours en hommes et en armes. Kasimir fut unanimement proclamé roi de Pologne, et couronné avec son épouse. Les fêtes, les tournois et d'autres jeux militaires ajoutèrent à l'éclat de cette auguste cérémonie. Le roi n'ayant que vingt-trois

ans, on lui donna pour conseil Jasco de Metstein, homme sensé, attaché à la patrie, et ce ministre contribua beaucoup à la prospérité du règne de Kasimir.

Les circonstances difficiles où se trouvait alors le royaume demandaient de la hardiesse dans les projets, et de la vigueur dans leur exécution. Héritier des vastes provinces de son père, roi et chef du reste des duchés que tenaient en fief d'autres ducs ses cousins, Kasimir ne pouvait s'attendre à régner tranquillement au milieu de tant de confusions intérieures et étrangères. Jean, roi de Bohême, qui affichait toujours des prétentions à la couronne polonaise, portait le titre de roi de Pologne, et avait engagé les ducs de Silésie à se déclarer ses tributaires. Les chevaliers teutoniques, non contents de la terre de Culm, s'emparèrent consécutivement de la terre de Michalow, de la Poméranie, de la terre de Dobrzyn, enfin de la Kuïavie, soit par force, soit par ruse, ou par des achats illicites, refusant, en leur qualité d'Allemands, d'appartenir au roi de Pologne, et acceptant les secours de l'empereur Louis, des Bohémiens et des autres princes allemands. Les ducs de Mazovie, leurs alliés, firent par crainte une ligue avec les Allemands, et Wenceslas, duc de Plock, devint le tributaire

de la Bohême, s'étant mis, de concert avec les Silésiens, hors de la dépendance de ses maîtres légitimes. Si l'on ajoute encore à ces embarras la licence intérieure, la tyrannie des grands favorisée par le partage du pays, le petit nombre de villes et de châteaux fortifiés, la dilapidation des finances, l'injustice des magistratures, la détérioration des domaines royaux, le brigandage des grandes routes et les invasions des Lithuaniens et des Tatars, on conviendra que Kasimir reçut en partage un royaume chancelant et menacé de bien des orages.

Pour fermer tant de plaies saignantes, Kasimir avait besoin de faire la paix avec ses voisins les plus puissants. Il voulut d'abord se rassurer du côté des chevaliers teutoniques, qui, quoique humiliés par l'échec qu'ils avaient essuyé à Polowie, n'étaient pas cependant tout-à-fait anéantis. Une députation fut envoyée à Torne; les rois de Hongrie et de Bohême furent choisis pour médiateurs de la paix. Cette démarche était nécessaire pour relever le commerce et l'industrie, pour réprimer le brigandage, malheureusement trop fréquent sous le dernier roi, qui n'aimait pas à sévir contre le criminel, et ne pouvait s'occuper du repos intérieur à cause des attaques continuelles qu'il était obligé de repousser.

Kasimir, pour extirper les abus, usa de la plus grande sévérité, envoyant dans tous les pays des ordres pour saisir et punir les coupables. La sûreté personnelle fut bientôt ramenée par ces mesures salutaires.

L'intervention des souverains qui se portaient médiateurs entre la Pologne et les Teutoniques ne fut pas sans effet : la convention entre le roi et le maître Luder de Brunswick fut signée, sous les conditions que le traité conclu avec les chevaliers serait prolongé, et que le château de Brzesc, avec les attenances, serait rendu au duc de Mazovie.

Le pays, rassuré par cette paix, commença à croître en population et en richesse. Kasimir sut satisfaire à tous les besoins, et tout en réalisant l'espérance de ses compatriotes il ne perdait pas de vue les étrangers, sachant que chaque condition peut être utile à l'état quand elle vit sous des lois dont la vigueur pèse sur tous sans acception des personnes. Les juifs s'étaient multipliés en Pologne de temps immémorial. Les malheurs du pays, et l'anarchie qui y avait régné pendant plus de deux siècles, en avaient fait pour eux une espèce de patrie. Ennemis du travail et de la culture des terres, ils vivaient de commerce et d'usure. Cet état lucratif et vil les exposa à la

vexation et à l'exaction. Ils souffraient d'autant plus que l'autorité du gouvernement ne les protégeait pas. Boleslas, duc de Kalisz (1), assura leur vie, leur personne et leurs tombeaux des violences auxquelles ils étaient en butte; il les mit de pair dans leur commerce avec les autres négociants, et défendit de convertir par la force leurs enfants à la foi. Kasimir renouvela ces institutions dictées par l'humanité et par la justice, et les fit publier sous son nom. Dans la suite des temps, elles furent insérées dans le statut d'Alexandre (2).

Après l'expiration du traité avec les Teutoniques, les rois de Bohême et de Hongrie vinrent en personne à Wyszogrod pour statuer sur les différends des parties contestantes. Par suite de leur décision, les chevaliers eurent à rendre la terre de Kuïavie et celle de Dobrzyn, et le roi dut leur céder la Poméranie. Le roi reçut ces illustres hôtes avec une grande magnificence. Chaque jour on servait quatre mille cinq cents pains, outre une grande quantité de plats. On consomma, pendant cette fête, cent quatre-vingts tonneaux de vin. Le roi de Bohême fut comblé

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 60.
(2) Ibidem.

de magnifiques présents en vases d'or, en selles et en ceintures (1).

Mais les chevaliers teutoniques ne tinrent pas, comme de raison, la convention de Wyszogrod. Le roi envoya une députation à Avignon, qui exposa énergiquement ses griefs contre cet ordre, en demanda le redressement et la suppression du denier de saint Pierre qui pesait beaucoup à une nation ruinée par tant de calamités. Cette pieuse et volontaire libéralité ayant alors passé en usage était devenue loi, et avait même été augmentée par Wladislas-le-Bref, qui briguait la couronne auprès de Jean XII. Le pape Benoît désapprouva la convention ci-dessus, comme attentatoire à la justice, au bien-être de l'état, et surtout à l'autorité du siége apostolique. En effet, le pape ne pouvait regarder d'un bon œil la cession de la Poméranie dont la chambre apostolique tirait de grands revenus sous la dénomination de saint Pierre, revenus que les Bohémiens et les Allemands refusaient de payer. Il fut encore piqué de la ligue que Kasimir avait faite au congrès de Wyszogrod avec les rois de Bohême et de Hongrie contre Louis, empereur d'Allemagne, car tandis que cet empereur s'humiliait devant le pape, le roi envoyait des troupes pour coopérer à son

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 76.

détrônement (1). Benoît n'acquitta pas la Pologne de la rétribution de saint Pierre, loua le roi du zèle avec lequel il administrait la justice, et nomma une commission pour décider l'affaire des chevaliers. Cette commission s'assembla à Warsovie, et publia à l'église de Saint-Jean un arrêt par lequel les chevaliers devaient rendre les terres de Dobrzyn, de Michalow, de Brzesc, de Wloclaw et la Poméranie, et payer au roi la somme de 194 marcs d'argent. Téodoric, maître des chevaliers, mortel et implacable ennemi des Polonais, étant mort, son successeur, Ludolf, se prêta à une convention qui eut lieu à Kalisz, en vertu de laquelle le roi céda à perpétuité la terre de Culm, de Michalow et la Poméranie, et recouvra la Kuïavie, la terre de Dobrzyn et le district de Bydgoszcz. Tels furent les sacrifices que le roi fut obligé de faire pour se garantir d'un ennemi dont l'audace toujours croissante et la mauvaise foi ne cessaient d'inquiéter la monarchie affaiblie et délabrée (2), et paralysaient toutes les tentatives que l'on pouvait faire pour tarir la source de ses malheurs. Cependant, dans cette démarche humiliante, qui coûta beaucoup à son cœur, le roi éprouva de la résistance de la part

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 96.
(2) Ibidem.

de la nation. Les villes, la noblesse et le clergé refusèrent de signer cette convention. La sagesse du roi y remédia. La nation y souscrivit et le clergé signa seulement sa présence (1).

Ces pertes furent en quelque sorte compensées du côté de la Bohême. Charles, roi de Hongrie, beau-frère de Kasimir, jadis choisi par lui pour médiateur dans la cause des chevaliers, se chargea de réconcilier le roi avec Jean, roi de Bohême. Charles, ayant destiné ses trois fils à trois grandes couronnes de l'Europe, et entre eux, Louis à la couronne de Pologne, en cas que Kasimir mourût sans enfant mâle, cherchait de bonne heure à évincer les Bohémiens; et à l'occasion de l'affaire des chevaliers, il voulut obtenir de son beau-frère la nomination de Louis au trône de Pologne. Les rois de Bohême élevaient aussi des prétentions sur cette survivance, s'appuyant des droits qu'ils avaient acquis par le faux testament de Griffine, épouse de Lesco. Jean de Luxembourg, successeur des deux Venceslas, ayant des vues sur la Silésie, en avait poussé la conquête avec opiniâtreté, et sous ce prétexte avait persisté à méconnaître Wladislas-le-Bref. En vertu de ce droit titulaire, il détacha de la Pologne quelques unes de ses provinces,

(1) Lelewel, p. 127.

telle que la Poméranie, qu'il donna aux chevaliers; la terre de Dobrzyn, qu'il leur vendit; il força même Venceslas, duc de Posen, à lui faire hommage de vassalité, comme nous l'avons dit plus haut. Avec ces procédés violents, Jean avait, outre l'ambition de régner sur plusieurs pays en Europe, le but de se maintenir dans la possession de la Silésie qu'il avait acquise de plusieurs princes de ce pays, querelleurs et dégénérés. Cette acquisition ne pouvait cependant être certaine sans l'assentiment des rois de Pologne, ses souverains et ses chefs légitimes. Pour mettre fin à cette matière litigieuse, Kasimir, sur la demande du roi de Hongrie, convoqua une assemblée préliminaire à Tenczyn. Il y envoya des hommes dépositaires de sa confiance. Jean de Bohême et ses successeurs, pour la pacification des deux royaumes, et pour se concilier l'amitié du roi de Pologne et de celui de Hongrie, renoncèrent spontanément à tous leurs droits au royaume de Pologne et au titre royal; en promettant, sous peine d'excommunication, de ne jamais revenir sur la renonciation définitive, ni de la mettre en problème. Le roi de Pologne, à son tour, s'obligea à payer pour les prétentions bohémiennes 20,000 soixantaines de gros de Prague, et renonça à ses droits à la Silésie, qui se soumit avec ses princes

au sceptre de Bohême; il renonça de plus aux droits qu'il avait aux terres de Breslaw, de Glogaw, de Mazovie et de Ploçk. Cette convention préliminaire fut ratifiée à l'assemblée de Wyszogrod par toutes les parties. Kasimir paya la moitié de la somme, le reste fut réparti en deux termes (1).

Kasimir, n'ayant point d'enfant mâle, et craignant la funeste influence du roi de Hongrie et de celui de Bohême sur les destinées de la Pologne, indiqua une assemblée à Krakovie pour s'y concerter sur les moyens d'administrer la justice et de subvenir aux besoins de l'état. On y exposa aussi la nécessité de pourvoir à la succession du roi. Plusieurs seigneurs émirent leur avis à cet égard, et proposèrent différents princes; mais les partisans des Hongrois, gorgés par eux d'or, de biens et de présents somptueux (2), s'opposèrent à l'élection des candidats proposés. Ils s'élevaient aussi contre les Piasts de Silésie, dégénérés et imprégnés de l'esprit allemand, et qui, à la suite de querelles continues, s'étaient soumis au sceptre de Bohême. Ils accusaient aussi les ducs de Mazovie, dont les uns avaient reconnu l'autorité du roi de Bohême; d'autres, entrés en ligue avec les chevaliers teutoniques, étaient de-

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 68.
(2) Ibidem. p. 96.

venus ennemis de leur sang. Le roi proposa, de concert avec ses créatures, Louis, prince royal de Hongrie, jeune homme issu du sang de Wladislas-le-Bref, brillant de toutes les qualités dignes du trône, fils d'un puissant monarque qui voulait et pouvait donner à la nation polonaise un secours puissant contre ses ennemis (1). Toute l'assemblée applaudit à cette motion, vu les belles promesses qu'on avait faites à l'avantage des nobles. Louis, appuyé par le roi et les grands, fut donc élu, à Wyszogrod, successeur de Kasimir sous les conditions suivantes: 1° Louis s'obligeait à recouvrer, à ses frais, tous les pays qui avaient été ravis à la Pologne, nommément la Poméranie; 2° dans le cas où Kasimir viendrait à mourir sans enfant mâle, et que Louis lui succédât, celui-ci ne conférerait les dignités ni les starosties à aucun étranger, mais seulement aux régnicoles polonais d'origine; 3° qu'il n'établirait pas de nouveaux impôts sur l'ordre équestre, qu'il conserverait en entier ses droits, ses priviléges et ses franchises, et rétablirait ceux de ces mêmes droits qui lui seraient injustement ravis; 4° tous les seigneurs s'engagèrent à lui jurer fidélité et obéissance, à condition que Louis observerait les promesses ci-dessus mentionnées; 5° les filles,

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 97.

par cet accord, étaient exclues de la succession. Ce fut là l'origine des *pacta conventa* qui passèrent en usage sous des rois électifs (1).

Kasimir compensa la perte des pays qu'il avait cédés aux Teutoniques par la conquête de la Russie-Rouge. Nous avons vu les chances qu'avait courues la Russie depuis Roman Mstislawowitch jusqu'à la mort de son petit-fils Léon. Voyons quelle avait été sa situation depuis.

La Lithuanie s'étant emparée d'une partie de ce duché, sous Gedymin, dont la domination s'étendait en Wolynie et en Kiiovie, Boleslas, duc de Mazovie, possédait, par le chef de sa mère Marie, sœur ou fille de Lesco, la seconde partie, c'est-à-dire le palatinat de Russie. Les Tatars, s'étant emparés de la Podolie, y avaient établi leurs starostes, et en tiraient un tribut. Les Russes, de fait, préféraient un Polonais pour leur chef, issu de leur sang par les femmes, que de relever de maîtres imposés par les Tatars, établis entre le Borysthène, le Dniester, la Hongrie et l'Italie. Boleslas, ayant pris possession de la Russie par le secours de son aïeul Wladislas-le-Bref, embrassa la croyance grecque russe pour complaire aux Russes (2). Admonesté par

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 98.
(2) Ibidem, p. 103.

Jean XXII, qui était, de cette manière, frustré du revenu de saint Pierre qu'il prélevait sur cette province, et engagé à retourner dans le sein de l'Église, il se fit de nouveau catholique. Non content de ce changement, il voulut encore se faire apôtre. Cet esprit versatile de Boleslas souleva la haine du peuple. Il fut empoisonné. La mort de Boleslas, arrivée à Léopol, mit Kasimir à même de reconquérir ce pays, tant de fois tributaire de la Pologne. La punition du crime commis sur la personne de son neveu, le droit des princes de Mazovie, frères du défunt, cédé au roi par l'aîné Ziemowit, la fidélité chancelante des Tatars limitrophes, l'intérêt qu'il devait prendre à la veuve, sœur de son épouse, étaient autant de motifs péremptoires qui le déterminèrent à cette entreprise. Les troupes, commandées par divers seigneurs de la Petite-Pologne, se mirent aussitôt en marche, pour se porter sur Léopol, capitale de la Russie-Rouge. Après un siége de quelques semaines, les boyards offrirent de rendre la ville, à condition que le vainqueur conserverait leur ancienne religion sans y rien changer et sans se permettre de violence. Kasimir souscrit à leurs propositions d'autant plus facilement qu'il devait, en cas de refus, s'attendre à une énergique résistance. Les

portes de la villes s'ouvrirent. Les habitants jurèrent au roi soumission et obéissance. Kasimir tira de cette ville d'immenses richesses en or, en argent, en bijoux ; deux croix d'or massif faites d'une partie de la croix sainte, deux couronnes richement montées de diamants, les insignes et le trône ducal (1). Après avoir organisé cette province à l'instar de celles de la couronne, il livra aux flammes les vieux châteaux pour empêcher les Russes de s'y défendre, et retourna à Krakovie chargé de brillantes dépouilles. Pour rendre inutiles les menaces des Tatars qui réclamaient contre cette nouvelle conquête, il écrivait au pape Benoît XII en lui demandant des secours et la publication d'une croisade contre ces infidèles. Aux approches de l'été, le roi ouvrit la campagne avec des troupes plus nombreuses encore, et prit, sans coup férir, la terre de Przemysl, Lubaczew, Sanok, Halicz, Trembowla et Tuston. Il assembla les citoyens du pays, forma de ces provinces une seule province polonaise, y institua des palatins, des castellans, des starostes, des juges et d'autres magistrats comme en Pologne, pour que cette province formât toujours un corps compacte avec la république. Depuis cette époque, les familles polonaises

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 105.

commencèrent à se transporter dans les pays de la Russie, et à peupler cette terre déserte et ruinée par les envahissements et les dissensions domestiques. Le bruit de la croisade et celui de la mort de Gedymin, duc de Lithuanie, tué d'un coup d'arme à feu qu'on y entendit pour la première fois (1), assurèrent au roi la tranquille possession de ce pays. Iawwnta, Keystut, Lubart, ses fils, pour éviter une guerre avec les Polonais, conclurent un traité avec le roi, par suite duquel ce dernier devait posséder le duché de Léopol, et eux garder pour leur compte les terres de Belz, de Chelm, de Wlodzimirz et de Brzesc. Le roi accorda à la ville de Léopol la loi de Magdebourg et y conserva le rite russe (2).

Sur ces entrefaites, mourut son épouse, Anne, princesse de Lithuanie, et Kasimir songea à se remarier. Son âge peu avancé et la vivacité de ses passions l'y déterminèrent avec d'autant plus de raison que la nation désirait un héritier pour détruire les vues des Hongrois et des Bohémiens. Jean de Bohême, qui connaissait l'inclination de Kasimir pour sa fille Marguerite, princesse de Bavière, qui en fut aimée sur le bruit de ses charmes, encore du vivant de son épouse, vou-

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 107.

(2) Niemcewicz, p. 97.

lut se lier avec Kasimir par des nœuds plus étroits, soit pour conserver ses rapports avec la Pologne, soit pour conquérir un jour la Bavière avec les secours de Kasimir. Marguerite ne l'aimait pas par la prévention qu'ont les Allemands contre les Polonais, qu'ils traitent de grossiers et d'impolis. Mais au moment où Kasimir faisait des préparatifs pour se mettre en route pour la Bavière, les Russes levèrent l'étendard de la révolte. Le roi, après la conquête de ce pays, donna à Daniel Ostrogski le gouvernement de Wolynie, et à Dszko celui de Przemysl, tous deux catholiques. La situation de cette province commença à changer par la préférence que ces seigneurs donnaient à la religion catholique sur celle du pays. Les boyards élevés en dignités commencèrent à l'embrasser. Les deux starostes regardaient ce changement d'un œil d'envie, et comme la religion est souvent le voile de l'ambition, de la malice et du mécontentement (1), on murmurait sourdement dans les cercles familiers, prétendant que le roi voulait asservir les Russes et extirper leur croyance. Attachés à leurs rites, les Russes appelèrent les Tatars à leurs secours. Leur nombre fut si grand que, de l'aveu d'un écrivain contemporain, ils occupaient en long

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 114.

l'espace de deux cents lieues, et en large, cent lieues dans les royaumes de Pologne et de Hongrie. Au premier bruit de cette irruption de Tatars, les deux rois envoyèrent demander des secours à l'empereur Louis. Après avoir lu la lettre, il dit aux envoyés, avec un sourire : « Puisque ces deux « rois sont si puissants, ils n'ont qu'à se défen- « dre eux-mêmes. » Le roi de Hongrie songea à son propre salut. Après avoir assuré les biens et les troupeaux de son pays, il en détourna les païens qui vinrent fondre en masse sur la Pologne, de concert avec les Russes sous les ordres de Daniel et de Daszko. Kasimir leur opposa une énergique résistance près de la Vistule, les repoussa et les mit en déroute près de Lublin, après avoir fait mordre la poussière à plus de six mille ennemis et fait prisonniers plusieurs de leurs rois qui se rachetèrent par de fortes rançons. En retournant par la Prusse, ces barbares furent, en grande partie, massacrés par les chevaliers teutoniques. Le roi, cédant aux sentiments qui le caractérisaient, publia l'amnistie pour les coupables et partit pour la Bavière. Mais la joie de son arrivée fut changée en deuil. La future mourut du désespoir d'épouser un prince qu'elle n'aimait point. Cette catastrophe affligea les deux souverains, surtout Jean de Bohême, qui, craignant de

perdre un allié dans la personne du roi, lui proposa un autre parti. Kasimir épousa Adélaïde, fille de Henri, duc de Hesse, appelé *De Fer*. Elle était plus fameuse par ses vertus que par ses charmes. Le père l'amena à Krakovie, où elle fut mariée et couronnée par Janislaw, évêque de Gnezne. Le roi combla son beau-père de somptueux présents. La dot de la reine n'excéda pas 2,000 soixantaines de gros de Prague, preuve certaine de la rareté du numéraire, et de l'exiguité de la fortune des princes de Hesse. Le roi n'aimait pas cette vertueuse épouse, et il la relégua dans le château de Zarnowce (1).

Les nombreuses conventions faites avec les Bohémiens ne furent jamais observées. Le roi, malgré ses sentiments pacifiques et conciliants, fut entraîné dans une guerre contre eux. Le motif qui la détermina fut que Jean de Bohême avait persécuté Boleslas, duc de Swidnitz, tributaire et allié de la Pologne; le roi entra à main armée en Silésie et prit la ville de Wschowa. Cet heureux début répandit la consternation parmi les esprits; les princes de Silésie envoyèrent une députation au roi, vinrent ensuite le trouver eux-mêmes dans son camp, et lui cédèrent, par un acte authentique, à perpétuité, la ville de

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 120.

Wschowa, avec ses appartenances, en renonçant à tous leurs droits sur cette province. Depuis cette époque, cette terre fut définitivement réunie au corps de la république, avec la clause expresse qu'elle conserverait le privilége de battre monnaie, privilége dont elle jouit jusqu'au règne des Jagellons (1). Cet empressement à secourir son allié, et surtout la nouvelle acquisition qui venait d'agrandir les limites de la Pologne, entraînèrent le roi dans une guerre opiniâtre de la part de Jean de Bohême, mortel ennemi des Polonais.

Pour la soutenir avec honneur, le roi conclut une alliance avec l'empereur d'Allemagne et fiança à son fils Romulus sa fille Cunégonde, issue de sa première épouse. Charles de Moravie dévasta la marche de Brandebourg, et le roi s'avança avec ses troupes sur le duché d'Opau. Jean de Bohême déclara que, tout aveugle qu'il était, il voulait au moins avoir le plaisir de toucher de ses mains les murs de Krakovie, et il se porta sur-le-champ, avec une partie de son armée, sur Opau. Les secours de l'empereur ne venant pas, le roi révoqua la promesse de mariage, et recula devant un ennemi supérieur en forces et en moyens. Cette retraite précipitée, voisine de la fuite, en-

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 141.

hardit l'ennemi qui s'avança à grandes journées. Le roi tint ferme à Krakovie; les Bohémiens ne pouvant rien faire de décisif, embrasèrent la ville. L'empereur Charles prétend que Kasimir, pour épargner ses troupes, proposa à Jean un combat singulier. Jean lui répondit: « Que Kasimir se fasse d'abord crever les yeux, et alors, à arme égale, je me battrai avec lui seul à seul (1). » Etrange réponse, et contraire au caractère de Jean, qui, quoique aveugle, déclarait les guerres, et périt en servant le roi de France contre les Anglais. La paix entre les parties belligérantes fut conclue par déférence pour le pape Clément VI; le roi, pour s'assurer la terre de Wschowa, à laquelle les Bohémiens avaient des prétentions, acquitta Charles de Moravie, fils de Jean de Bohême, de la somme de 10,000 marcs d'argent qu'il avait empruntée au roi, et qu'il s'était obligé de payer sous les peines les plus sévères (2).

Sur ces entrefaites, mourut Jean de Bohême dans la bataille de Créci, en secondant Philippe, roi de France, contre les Anglais. Informé de l'échec de son allié, il fit attacher son cheval entre ceux de deux héros, et s'élança ainsi dans le fort de la mêlée, et périt sur le champ de bataille.

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 146.

(2) Ibidem, p. 151.

Ce prince, qui avait les plus belles qualités d'âme et de corps, était le mortel ennemi de la Pologne. Il lui enleva la Silésie par l'astuce et l'artifice, plutôt que par les armes ou la supériorité des forces. Il ne tenait jamais parole à qui que ce fût. Boleslas III, duc de Liguitz, lui reprochant un jour sa mauvaise foi, et l'ingratitude dont il l'avait payé pour lui avoir sauvé la vie, Jean lui répondit : « Je vous ai promis du secours contre tout le monde, hors (1) contre moi-même. » La mort d'un ennemi aussi puissant et aussi pervers rendit à Kasimir plus de tranquillité du côté de la Bohême, sans cesse en guerre avec la Pologne; il put donc tourner ses regards sur la Russie.

Kasimir ayant pris possession de la Russie-Rouge à la suite de la mort de Boleslas-Troydenowicz, en ajourna la conquête définitive, soit qu'il fût obligé de se plier aux circonstances, soit par déférence pour les Lithuaniens, auxquels il laissa provisoirement la Volynie, Brzesc et Chelm, sous des conditions portées par la convention. Les Lithuaniens ne les observèrent pas. Ils faisaient de fréquentes invasions dans la Mazovie, en se liguant avec les Teutoniques et en soulevant contre le roi les starostes institués. Profitant des guerres qui retenaient le roi dans son pays, ils se

(1) Bandtkie, t. I, p. 405.

fortifiaient par de nouvelles acquisitions en Russie. Assuré du côté de la Bohême, et se prévalant des échecs que lui avaient faits les Tatars, le roi entra en Volynie; il enleva par force Luçk, Wlodzimirz, Brzesc et Chelm. Les petites forteresses se rendirent sans peine et de bon gré; les ducs prêtèrent serment de fidélité, et furent continués dans leurs possessions. Pour se prémunir contre la rébellion, le roi y établit ses starostes, et revint en Pologne comblé d'honneur et de gloire.

Cette campagne de Russie offrit à Kasimir une belle occasion de restituer à la couronne une partie du duché de Mazovie, que Venceslas, duc de Ploçk, avait été jadis obligé de livrer à Jean de Bohême. Il passa, à cet effet, une convention avec les ducs de Mazovie, par suite de laquelle il réunit à la couronne la terre de Ploçk, de Wizk et de Zakroczym (1).

Environ vers ce temps, la secte des flagellans fut supprimée et expulsée du pays par les soins de Jarostaw, archevêque, et d'autres évêques.

Kasimir s'occupa ensuite du soin de réunir à la couronne le duché de Mazovie, composé de Mazovie, de Ploçk, de Rawa, de Culm et de Sochaczew. Jean de Bohême avait toujours des vues sur cette

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 176.

province; Kasimir, voulant se dédommager de la cession de la Silésie, résolut de s'emparer de Mazovie, dont les habitants brûlaient de passer sous sa domination. Ziemowit, dernier rejeton de ses ducs, lassé de leur hauteur, et cédant au vœu de ses sujets, se déclara tributaire de la couronne de Pologne. Il se rendit à Kalisz, où il prêta serment de fidélité entre les mains du roi, vêtu d'habits royaux, et assis sur son trône. Ainsi, toutes les provinces, hors la Silésie, se trouvèrent de nouveau réunies par Kasimir, qui marchait sur les traces de son père, de glorieuse mémoire.

Rassuré du côté de la Bohême par la mort de Jean et par l'avénement de Charles, son fils, au trône impérial; tranquille du côté des chevaliers teutoniques, toujours harcelés par les Lithuaniens; tranquille aussi du côté des Hongrois qu'il gagna par les secours envoyés à leur roi contre Jeanne de Naples accusée d'avoir assassiné son époux, Kasimir s'appliquait exclusivement au soin de donner à ses peuples une législation assurée; la Pologne avait alors des lois civiles, militaires et judiciaires qui dataient de l'origine de la monarchie; mais ces lois étaient écrasées par des usages et des coutumes marquées au coin de la barbarie. Quiconque, par exemple, bégayait au

moment qu'il prêtait serment, perdait virtuellement sa cause, fût-elle la meilleure (1). Les palatins, les castellans, ou leurs lieutenants, qui administraient la justice dans le pays, abusaient du pouvoir qui leur était confié par le trône, et interprétaient les lois au gré de leurs fantaisies ou de leurs intérêts privés, accablant le peuple par leurs barbares arrêts (2). Les avocats, devenus mercenaires, inventaient des moyens pour faire traîner les procès en longueur, ne voyant dans les causes qu'une occasion de fortune. Kasimir, voulant remédier à ces malheurs, convoqua une assemblée générale de tous les citoyens, de la noblesse, du clergé et des magistrats, pour rédiger, de concert avec eux, et pour publier un code de lois uniformes dans tout l'état. Dans cette vue, il s'assembla à Wisliça un conseil général composé d'évêques, de palatins, de castellans et d'autres magistrats. Après avoir rédigé avec des hommes habiles une série de lois, Kasimir les proposa à toutes les magistratures pour règle et pour base. Ces lois, publiées dans deux livres, l'un pour la Grande-Pologne, l'autre pour la Petite-Pologne, étaient obligatoires pour chaque condition. Elles assuraient la propriété aussi bien du

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 155.
(2) Ibidem.

paysan que du noble, en les assujettissant aux mêmes arrêts et aux mêmes tribunaux ; mais ces conditions, qui tenaient de la nature féodale, avaient des rapports qui mettaient le roturier infiniment au-dessous du noble. Les paysans tenaient les terres de leurs seigneurs ; ils étaient d'abord attachés à la glèbe, mais avec la faculté cependant de pouvoir changer le lieu de leur domicile; ensuite, ils relevaient personnellement, en quelque sorte, de leurs seigneurs, sans, toutefois, que celui-ci eût sur eux la suprême autorité judiciaire; le peuple libre répondait pour lui-même, mais les arrêts, tout en le récompensant des (1) outrages, récompensait en même temps le seigneur outragé; car le seigneur partageait avec le paysan les amendes que payaient l'outrageant. Pour le meurtre d'un paysan (2), on payait dix marcs, dont la moitié était assignée au seigneur, et l'autre au profit de la famille de l'assassiné. Le paysan était en tout au-dessous du noble, qui avait plus de vie politique; mais affranchi, il pouvait facilement s'anoblir (3). Les honneurs des nobles étaient aussi gradués par le code de Wisliça; le meurtre d'un paysan était puni de dix marcs d'a-

(1) Lelewel, p. 136.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem.

mende; celui d'un paysan nouvellement anobli, de quinze marcs; celui d'un simple noble, de trente marcs, et celui d'un baron ou d'un comte, de soixante marcs (1). La différence de cette noblesse graduée disparut peu à peu dans la suite; tout se forma en un état noble; mais par là, la noblesse commença à se distinguer des paysans. Le paysan, quel que fût son engagement à l'égard du seigneur, était toujours sensé libre, et pouvait quitter le maître qui le traitait cruellement (2). Le service, qui existait de temps immémorial, n'était pas mentionné dans le code de Wislica, et les serfs employés aux colonies ou à la culture de la terre devenaient libres et se changeaient en paysans, un serf ne pouvant pas cultiver la terre (3). Ce statut de lois, rédigé en langue latine, est écrit d'un style plus élégant que ne le fut celui des autres recueils de ce temps-là. Sa netteté et sa précision rendaient l'application des lois facile, et n'entravaient pas la décision des juges (4).

Il y avait en Pologne deux sortes de lois obligatoires; l'une étrangère, appelée la loi *alle-*

(1) Lelewel, p. 136.
(2) Bandtkie, t. I, p. 426.
(3) Lelewel, p. 137.
(4) Bandtkie, t. I, p. 425.

mande, teutonne, saxonne ou *magdebourgeoise;* l'autre la loi *polonaise indigène.* Il y avait aussi trois ordres en Pologne: l'ordre des paysans; l'ordre équestre ou la noblesse, et l'ordre des bourgeois. La loi allemande était pour les bourgeois et les contrées auxquelles on l'avait accordée. La loi polonaise était pour les nobles et les paysans. La loi d'église, ou canonique, était obligatoire pour tous les ordres chrétiens. L'ordre ecclésiastique qui administrait cette loi était un état qui se maintenait par l'adoption d'un individu tiré de chacun des ordres mentionnés (1).

Quoique sous Kasimir il y eût plusieurs états, cependant il convoquait aux assemblées, selon son bon plaisir, les religieux, les magistrats, les seigneurs, certaines personnes de l'ordre équestre, quelquefois les représentants des villes. Au sénat se mêlait la représentation; de là l'origine des diètes. Cela n'arriva qu'accidentellement, car les grands de l'état religieux et les nobles composaient les assemblées, les diètes nationales (2). Cependant Kasimir-le-Grand reconnut à la nation: 1° le droit de statuer sur la cession des pays, en engageant les ordres à signer leurs renonciations; 2° le pouvoir législatif, en rédi-

(1) Lelewel, p. 132.
(2) Ibidem, p. 137.

geant le code conjointement avec les grands états; 3° la décision sur l'assiette des impôts, en s'obligeant à n'en pas établir de plus grands; il reconnut enfin à la nation l'élection du roi et le pouvoir de décliner l'hérédité; car en répudiant l'hérédité en ligne masculine suivie jusqu'ici, il appela la nation à nommer le roi pour lui succéder (1).

Ne respirant que pour le bonheur de ses sujets, Kasimir fit encore une nouvelle organisation de la justice dans la capitale de Krakovie. Cette ville, comme je l'ai dit plus haut, suivait la loi teutonne ainsi que le reste des villes. La loi polonaise n'encourageait pas les étrangers, desquels cependant la Pologne avait grand besoin pour propager l'industrie et le commerce. Les tribunaux de ville, de bourg et de village qui suivaient la loi allemande, étaient composés d'avocats, de baillis et de syndics (2); mais les appels de ces tribunaux étaient interjetés au tribunal de Magdebourg, et par là la nation était exposée aux immenses frais et souvent à l'injure de la part des étrangers. Kasimir abolit cette appellation et établit à Krakovie le suprême tribunal teuton, qui fut saisi de tous les procès des

(1) Lelewel, p. 137.
(2) Naruszewicz, t. VI, p. 237.

bourgs et des villages. Ce tribunal était composé d'un bailli versé dans la loi teutonne, et de sept bourgeois élus par le staroste. En cas d'appel, le roi nommait deux conseillers des villes de Krakovie, Sandecz, Bochnia, Wiéliczka, Kazimiérz et Ilkusz, qui prononçaient définitivement et en dernier ressort.

Kasimir, qui mettait plus d'honneur à peupler qu'à extirper, à bâtir qu'à détruire, n'aimait pas la guerre, et employait tous ses moyens pour faire le bonheur des peuples gouvernés par son sceptre (1). Aussi la prospérité générale de toute la Pologne fut-elle l'effet de sa sollicitude paternelle. La magnificence et les richesses qu'il déploya en mariant sa petite-fille, princesse de Poméranie, à Charles IV, empereur d'Allemagne, en sont des preuves incontestables. Pour célébrer cet acte de mariage avec toute la splendeur possible, Kasimir y invita les rois Louis de Hongrie, Pierre de Chypre, et Waldemar de Danemark, ainsi que les princes de Bavière, de Swidnitz, d'Opol, de Mazovie, et une infinité d'autres princes et seigneurs, tant religieux que civils. Ces princes arrivèrent les premiers à Krakovie, ensuite Charles IV, qui fut reçu sur la frontière par une députation composée de prin-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 99.

ces, et accompagné par elle jusqu'à Krakovie où il fut magnifiquement traité. Les quatre rois allèrent à cheval à une lieue au-devant de l'empereur, entourés d'une infinité de princes et de peuples assemblés pour contempler ce spectacle unique dans les fastes du monde (1). Arrivés à quelques stades l'un de l'autre, ces princes descendirent de cheval pour saluer l'empereur et lui servir de cortége. Ce fut un spectacle aussi attendrissant que majestueux. Les princes pleuraient de joie en s'embrassant, et le peuple leur répondait par ses larmes, exprimant tout haut sa joie sur cette amitié de deux princes qui seuls pouvaient consolider son bonheur et ses destinées. Montés ensuite à cheval, ils s'avancèrent vers la ville, devant laquelle les attendait le prince Boleslas de Poméranie. Il présenta à l'empereur sa future épouse, environnée d'un groupe de dames et de vierges richement parées. Le reste de la journée se passa à reconduire les illustres hôtes chacun dans sa demeure, et à contempler l'aspect imposant des guerriers, des prélats et des bourgeois de distinction.

L'honneur national demandait que ces illustres étrangers fussent accueillis avec une splendeur analogue à leur rang. Kasimir, qui posse-

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 229.

dait d'immenses trésors, fruits de son économie, et qui aimait la magnificence royale, avait disposé tout l'appareil nécessaire à la solennité de cette fête. Krakovie, résidence des ducs et des rois de Pologne de temps immémorial, fut alors comptée au rang des premières villes de l'Europe, par sa population, son opulence, et la magnificence de ses maisons. Elle faisait partie des villes anséatiques (1). L'étendue des murailles et la quantité d'édifices mirent le roi en mesure de loger avec magnificence et avec commodité les monarques, les princes et toutes leurs suites, ainsi que le légat du pape. A la commodité s'unissait la plus grande splendeur. L'or, l'argent, la soie, la somptuosité des équipages et des tables, la richesse des étoffes de Perse et d'Arabie, offraient un spectacle des plus magnifiques. A la tête d'une quantité de domestiques destinés au service des hôtes, brillait Nicolas Wierzynek, conseiller de Krakovie, gentilhomme allemand d'origine, qui, en sa qualité de préposé à la trésorerie du roi, était l'auteur et l'exécuteur de ses dispositions et de ses ordonnances. Indépendamment du service des princes étrangers, on exposait pour le peuple, chaque jour, sur la place publique, des tonneaux de boissons, des vases

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 230.

de comestibles et des sacs de farine. Le troisième jour après l'entrée des rois eut lieu la bénédiction nuptiale à l'église cathédrale. Elle fut célébrée par Jaroslaw, évêque de Gnezne, en présence du légat du pape. La dot destinée pour l'impératrice se trouva monter à 100,000 florins, c'est-à-dire à cent mille florins en or, car les ducats s'appelaient alors *florences*, monnaie que l'on battait à Florence en 1352, sous la marque d'une fleur de lis, *flos*, et qui donna à la monnaie d'or le nom de *florences* (1). Vingt jours furent consumés en festins, en jeux, pendant lesquels on distribuait aux étrangers de somptueux présents de la part du roi, qui, surpassant ses prédécesseurs en opulence, voulut donner en cette occasion une grande idée de sa royale munificence. Nicolas Wierzynek laissa dans les fastes de la Pologne un éternel monument de sa générosité. L'administration de la trésorerie, l'industrie et le commerce l'avaient rendu le plus riche de tous les citoyens du pays. Le glorieux trésorier voulut donner chez lui à dîner aux monarques assemblés à Krakovie. Sûrs des dons et de la récompense de l'honneur qu'ils lui feraient, ils ne lui refusèrent pas cette grâce. Avant de placer ces illustres hôtes à table, Wierzynek re-

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 231.

çut la permission d'assigner à son gré la place à chacun d'eux. Reconnaissant des bienfaits dont son maître l'avait comblé, il lui assigna la première; ensuite furent placés l'empereur, les rois de Hongrie, de Chypre et de Danemark, et le reste des princes. Wierzynek, au dire de Dlugosz, distribua, pendant ce dîner, cent mille ducats en présents aux illustres convives. A la suite de la noce, le roi conclut différents traités d'amitié et de mutuelle défense, et la ligue contre les Turcs et d'autres infidèles (1).

Après avoir rendu son royaume tranquille au dedans et au dehors, après l'avoir fortifié par des citadelles et des lois contre l'usurpation domestique et étrangère, Kasimir voulut, à l'exemple de la Bohême, couronner ses travaux par l'établissement des sciences et des lettres. Pour atteindre ce but, il conféra un diplôme qui assignait aux professeurs habiles un local, une organisation et des revenus, et mit cette institution au niveau des célèbres académies de Padoue et de Bologne. La ville de Krakovie s'obligea à maintenir en entier cet établissement du roi, et le pape Urbain, sur sa demande, confirma cette école centrale par son autorité apostolique, en lui écrivant une lettre pleine d'éloges. Cependant cette fon-

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 231.

dation n'eut son plein effet que trente-quatre ans après, sous Wladislas II (1).

Cependant toutes les belles actions que Kasimir avait faites dans l'intérêt du pays furent, en quelque sorte, ternies par ses écarts privés. Dégoûté dès le principe de son mariage avec Adélaïde, il la confina, comme nous l'avons dit, dans le château de Zarnowce, fortifié de bonnes murailles, où elle jouissait de tous les égards dus à sa dignité, hors de la vue de son époux. Cette mortification dura pendant quinze ans. De fréquentes infidélités du roi se mêlaient à ce mépris. Amoureux de Roticzana, fille d'honneur de la cour de Charles, empereur d'Allemagne, il la séduisit à l'aide de Jean, abbé de Tynieç (2). Cette fille vertueuse ne voulut pas d'un roi qui n'était pas affranchi des nœuds du mariage. Ce moine mit en défaut l'innocente simplicité de cette dame, célèbre par ses charmes. Revêtu d'habits pontificaux, il feignit l'autorité de l'évêque de Krakovie, et trompa cette jeune fille en lui donnant la permission d'épouser le roi. Indignée de ce procédé, la reine se retira dans sa patrie, où bientôt après elle mourut, après avoir inutilement poursuivi sa cause auprès du siége apostolique.

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 233.

(2) Ibidem, p. 203.

Roticzana ne fut pas long-temps dans les bonnes graces du roi. Accusée par les courtisants d'avoir la teigne, elle fut écartée du lit et de la cour du roi, qui, après elle, devint amoureux d'une juive nommée *Esther*, vécut avec elle et en eut deux fils, Niemira et Pelka (1). Le roi continuant à mener une vie déréglée, les évêques lui firent des remontrances qui demeurèrent sans aucun effet. Alors, Clément, pape, usa de son autorité, et écrivit au roi des lettres acerbes pour le faire changer de conduite (2). Peut-être le roi n'en serait-il pas venu à de fâcheuses extrémités, si la douceur avait accompagné ces remontrances, et si un intérêt particulier ne s'y fût glissé. Les religieux, ayant reçu des domaines considérables, s'affranchissaient peu à peu des charges du pays, en augmentant par là celles des habitants. Les impôts, la construction des châteaux, la réparation des routes, la conscription, la fortification des villes et d'autres charges, n'étant pas supportés par le clergé, retombaient nécessairement sur les particuliers. Kasimir voulut égaliser les charges des citoyens, et donna ordre au palatin de Sandomir de demander à l'évêque de Krakovie l'acquittement des impôts attachés aux

(1) Naruszewicz, t. IV, p. 203.
(2) Ibidem, p. 164.

domaines de l'évêque. Celui-ci excommunia le staroste, et ensuite le roi (1). Les riches prélats craignant de notifier au roi son excommunication, Martin Boryczka, vicaire de l'église cathédrale de Krakovie, se chargea de cette mission délicate. Ce malheureux prêtre s'avisa de réprimander sévèrement son roi (2); le roi indigné l'en reprit seulement, mais cédant aux insinuations des courtisans, il le fit emprisonner, et ensuite jeter dans la Vistule (3). Cependant la mort de Boryczka, condamné sans aucun jugement compétent, remplit de crainte tous les ordres. Pour apaiser leur haine croissante, le roi s'estima coupable à l'égard de Dieu comme chrétien, et à l'égard des sujets comme un juge brusque et emporté. Il est fâcheux de voir dans la dynastie des Piasts, plusieurs exemples de scandale pareils : Boleslas-l'Intrépide tua saint Stanislas; Conrad pendit Czapla; Wladislas-le-Bref souffleta l'évêque Nankiez, et ces divers excès ont imprimé à leur nom une éternelle flétrissure (4). Kasimir, pour prévenir l'effervescence des esprits, envoya une députation solennelle à Avi-

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 165.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem.
(4) Ibidem, p. 177.

gnon, pour lui demander la pénitence et l'absolution de ce crime. Le pape, de l'aveu de Dlugosz, satisfit à la demande de l'auguste repentant, moyennant des fondations et des immunités qu'il fit pour l'église (1). Ce grand roi mourut des suites d'une chute de cheval. Il était d'une stature haute, chargée d'embonpoint; il avait des cheveux touffus et bouclés, une barbe longue; il parlait haut, mais avec peine. Il se fit remarquer par les vertus pacifiques plutôt que par le courage. Ses qualités personnelles lui ont mérité le nom de *Grand*. Sa justice, sa clémence, et nommément sa sollicitude pour les paysans, qui n'étaient pas traités sous lui comme des troupeaux (2), le firent appeler le roi des paysans. Il faisait fleurir les sciences, le commerce et l'industrie; il usait rarement de sévérité dans le châtiment des coupables, mais il punissait exemplairement les crimes publics; il peupla le royaume en établissant des lois allemandes, avantage qui attira une grande affluence d'étrangers. La ville de Podgorze et d'autres limitrophes fourmillèrent de toutes sortes d'artisans. Jamais la Pologne ne vit tant de villes et de châteaux. Il trouva, selon l'expression de Dlugosz, la Pologne *en bois*, et la laissa *en*

(1) Naruszewicz, t. VI, p. 178.
(2) Niemcewicz, p. 99.

briques. C'est aussi de lui que date en Pologne le goût de bâtir en murs. On peut encore ajouter qu'après l'avoir trouvée ruinée par les guerres, déchirée par les divisions, les brigandages, les invasions (1), il la laissa tranquille, forte, riche et populeuse par la sagesse de son gouvernement. Il fonda plusieurs églises et plusieurs hôpitaux. La population, l'industrie et l'opulence, fruits de ses soins, compensèrent la perte de la Silésie et la défection de ses princes, dont la haine avait fait tant de mal à la nation. La postérité pardonna à ce prince quelques écarts et quelques faiblesses, car s'il s'égarait comme homme, il rachetait ses erreurs par la pénitence et par de bonnes œuvres. Il mourut dans la foi de ses pères, et laissa à ses successeurs le peuple confié à son administration dans la gloire et la sécurité.

LOUIS, ROI DE HONGRIE.

A peine Kasimir avait-il fermé les yeux, que la nation devint la proie des invasions étrangères et de l'ambition des candidats au trône. Car, quoique la succession eût été assurée par Kasimir, la nation fut mécontente de l'élection d'un prince étranger, attaché aux Hongrois et indifférent au bonheur de ses sujets adoptifs. Cependant le

(1) Niemcewicz, p. 99.

parti de Louis prévalut; il fut invité à venir prendre les rênes du gouvernement. Arrivé en Pologne, il fut couronné à Krakovie en 1370 par Iaroslaw, archevêque, assisté de deux évêques, Florian, évêque de Krakovie, et Pierre, évêque de Luqusz.

Le début du règne de Louis fit voir aux Polonais qu'ils avaient un roi, et qu'ils n'avaient plus de père (1). Il conféra des domaines de la couronne aux étrangers en grossissant le nombre des ducs. En violant la convention, il jeta les germes de nouvelles discordes. Il donna, à titre de fief, à Wladislas, duc d'Opol, palatin de Hongrie, son neveu, issu de la dynastie silésienne, odieuse à la Pologne, plusieurs districts tant en Pologne qu'en Russie, ce qui fit appeler ce prince duc de Russie; aussi se qualifiait-il ainsi. Bien plus, il donna, la même année, à Kasimir, duc de Stettin, les districts de Bydgoszcz, de Wielata et de Walecz (2). Ces deux ducs jurèrent fidélité au roi, et s'obligèrent à restituer ces domaines à la couronne après l'extinction de leurs enfants mâles, promesses qui ne furent jamais réalisées. La concession de ces domaines, au mépris de la convention par laquelle Louis promit de ne pas

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 106.
(2) Naruszewicz, t. VII, p. 39.

aliéner les terres de la couronne, indisposa contre lui tous les esprits.

Tout occupé de son royaume de Hongrie ou d'expéditions en Italie, Louis ne parut que deux fois en Pologne (1). D'abord pour la cérémonie de son couronnement, ensuite pour repousser les incursions des Lithuaniens. Dans son absence ce fut sa mère Élisabeth qui tint les rênes du gouvernement. Elle changea tout au gré de ses fantaisies. Elle remplit le conseil non de vieillards raisonnables, mais de jeunes gens sans expérience, ses favoris complaisants, prodiguant les domaines de la couronne aux étrangers ou à ses créatures, qui déféraient aveuglément à ses volontés. Sa régence plongea la Pologne dans les derniers malheurs. Pour prévenir l'explosion du mécontentement général, Louis retira à sa mère le gouvernement, et le donna à Wladislas, duc d'Opol, son lieutenant. La petite noblesse, les paysans ne demandaient pas mieux que d'avoir un gouverneur qui les défendît des exactions et de la tyrannie; mais les grands n'en voulurent pas et refusèrent de lui obéir. En conséquence, ils envoyèrent une députation en Hongrie. Leurs vœux furent comblés. Louis révoqua sa résolu-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 107.

tion et redonna la régence à sa mère qui remit la Pologne dans l'anarchie (1).

Jaloux de rendre heureuse sa maison, Louis songea de bonne heure à assurer les destins d'une de ses filles, qui, par suite de la convention faite avec Kasimir, étaient exclues de la couronne polonaise. Pour se rendre les esprits favorables, il offrit de supprimer les charges auxquelles la noblesse était assujettie, à condition que les Polonais aboliraient leur loi salique et éliraient une de ses filles pour héritière du trône. La noblesse accepta la proposition. Sa condescendance lui valut la réduction de l'impôt royal à deux gros par arpent. De cette manière, Catherine, fille aînée de Louis, fut élue héritière; mais étant morte bientôt après, les projets de Louis furent déconcertés. Cependant, persévérant dans une résolution une fois arrêtée, il voulut assurer la couronne polonaise à son autre fille, Marie. Il convoqua une assemblée à Kozysce, en renouvelant à la nation la même proposition. Pour cette fois, il éprouva des difficultés. Il y eut partage parmi les opinants. La Grande-Pologne avec l'évêque Janus refusèrent de s'y prêter; la Petite-Pologne accepta la proposition (2).

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 90.
(2) Ibidem, p. 66.

Pour aplanir les obstacles, le roi fit fermer les portes de la ville, et ne laissa pas sortir les récalcitrants qu'ils n'eussent donné les mains à ce qu'il voulait (1). Cédant à la violence, les Polonais souscrivirent à l'élection de Marie. Le clergé y donna aussi son adhésion dans l'espoir qu'on réduirait également ses impôts. Cependant la noblesse y trouva seule un avantage, et le clergé fut dupe de sa condescendance.

On conclut donc avec le roi une nouvelle convention qui stipulait que la nation polonaise abolissait la loi salique et arrêtait que, si le roi avait des fils, elle en adoptait un pour héritier du trône, et à défaut, elle adoptait pour héritière une des filles que le roi ou la reine voudraient y destiner; la nation s'obligeait à rendre obéissance à ces héritiers ou à leurs descendants; le roi, à son tour, pour prévenir les divisions que ce mode de succession pourrait susciter, renouvelait et prêtait le serment de maintenir le royaume dans toute son intégrité; de n'en faire aucun démembrement, de l'augmenter au contraire, et de l'agrandir; et en reconnaissance de la déférence de la nation, le roi dispensait et déchargeait à perpétuité toutes les villes, châteaux, bourgs et villages appartenant aux grands et à la

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 66.

noblesse, de tous les impôts, tailles, prestations, tant générales que particulières, sous quelque dénomination que ce fût, ainsi que de toutes les redevances et services personnels ou d'une autre nature (1).

Et pour se réserver une apparence d'autorité suprême, le roi arrêtait encore que la noblesse aurait à payer annuellement deux gros par arpent au trésor du roi, comme signe de soumission à la suprême autorité. En cas de guerre, toute la noblesse était obligée de monter à cheval pour la défense de la patrie; si la nécessité demandait qu'elle poursuivît l'ennemi hors des frontières, le roi lui rembourserait les frais et les dommages. De plus, le roi s'obligeait à conférer les grandes dignités aux régnicoles seulement et non aux étrangers; de plus, il s'obligeait à ne pas donner à vie les châteaux aux ducs ou à leurs descendants, et de n'accorder qu'aux indigènes le gouvernement des villes de Posen, Miedzyrzec, Zbyszyn, Kalisz, Naklo, Konin, Pyzdry, Krakow, Biecz, Sandecz, Wisliça, Woynicz, Sandomir, Zawichost, Lublin, Sieciechow, Lukow, Radom, Brzesc, Kruswiça, Wladislaw; le reste des villes demeuraient à la disposition du roi. Si par cas le roi avait à passer par les domaines des

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 67.

nobles, leurs paysans n'étaient pas tenus de fournir des subsistances, mais la cour s'en procurait avec ses propres deniers. Enfin, le roi promettait de conserver intacts toutes les franchises et priviléges des nobles, des villes, des bourgs, du peuple, et de veiller à ce qu'ils ne fussent jamais lésés (1).

Tel fut le privilége par lequel Louis jeta les fondements de la liberté toujours croissante des nobles, porta atteinte à l'autorité royale, donna naissance aux fameux *pacta conventa*, et admit la nation au gouvernement. Telle fut la première époque de ces concessions mutuelles, source de vénalité, de dépravation, et cause première de tous les malheurs qui accablèrent la Pologne (2).

Cependant, le clergé, auquel ne s'étendait pas ce privilége, éleva des réclamations et se refusa à payer les deux gros pour signe de soumission à l'autorité suprême, et tout en défendant ses villages regarda d'un œil d'indifférence les domaines monastiques assujettis par les starostes à payer ledit impôt (3).

Après avoir ainsi accompli ses vœux, le roi partit pour la Hongrie, laissant les rênes de l'é-

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 70.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 108.

(3) Naruszewicz, t. VII, p. 71.

tat à sa mère. Cette princesse fit retourner à elle toute l'autorité royale et conserva la haute main, instituant des magistrats, recevant leurs serments et conférant les domaines à volonté. Enfin, sous cette administration féminine, la Pologne n'offrit qu'un théâtre de concussions, d'usurpations, de brigandages et de meurtres. Wladislas, duc de Gniewkow, envahit à plusieurs reprises la Pologne; Bartosz, fermier du château d'Odolanow, exerce des brigandages parmi ses voisins; Natecz, castellan de Lenczyça, assassine, à table, Pelka, curé de Kuvzelow, pour avoir, sans sa permission, fait la chasse dans ses domaines (1); sans gouvernement, sans exécution de lois, sans justice judiciaire, chacun se croyait propriétaire du bien d'autrui. De là le pillage et la profanation des églises. Les biens des religieux furent les plus insultés. Les excommunications n'eurent aucun effet sur des gens pervers et scélérats, et les plaintes portées vers le trône demeurèrent sans réponse. La reine, cassée et infirme, ne voulut pas les prendre en considération, et le roi, voué tout entier aux affaires des Hongrois, les renvoyait à la décision de sa mère. Dans ces ricochets continuels, le peuple ne trouvait aucun soulagement à ses doléances, et se ruinait à force

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 122.

de paix. Pour comble de malheurs, en vexant les grands, la reine ouvrit une source intarissable de mésintelligences. Après sa mort, le roi ne s'empressa pas de venir fermer les plaies d'un peuple si docile à ses vœux. Il nomma seulement un triumvirat pour gouverner, ou, en d'autres termes, pour opprimer en son nom les malheureux Polonais. Zawisza, évêque de Krakovie, Dobieslaw, castellan de Krakovie, et Sedziwoy, palatin de Kalisz, en furent les membres. Le roi ne tint aucun compte des murmures des citoyens gouvernés par des gens leurs égaux, qui n'avaient en vue que leurs propres intérêts (1). Zawisza, créateur de ce mode d'administration, se qualifia depuis le vicaire du royaume de Pologne, et conféra selon son bon plaisir toutes les dignités et toutes les charges de l'état. Fier de son élévation, il étala un luxe révoltant qui exposa le clergé à la haine de toute la nation. Les concussions, les déprédations s'augmentèrent encore davantage sous ces trois maîtres qui se traînaient par tout le pays sans administrer la justice. Le désordre parvint bientôt à son comble. Ziemowit, duc de Mazovie, étrangla son épouse, femme d'une beauté rare, sur le simple soupçon d'infidélité, et fit déchirer par les che-

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 118.

vaux son amant prétendu. Après la délivrance de la reine, désabusé par la parfaite ressemblance de l'enfant, et touché de pitié et de remords, il le reconnut pour son fils et le combla d'amour et de bienfaits.

Nourrissant des sentiments de malveillance pour ses sujets adoptifs, Louis voulut encore, à leur détriment, agrandir sa Hongrie. Il convoita la Russie-Rouge sans avoir aucun droit sur ce pays, ni celui de succession, ni celui de conquête; il la convoita contre la convention même qu'il avait passée avec Kasimir, et par laquelle il y avait renoncé. Au mépris des promesses faites à son oncle, qui l'avait institué son successeur; au mépris des serments solennels faits à la face de la nation à l'assemblée de Koszyce, il détacha la Russie-Rouge et la réunit à la Hongrie par des moyens aussi coupables que frauduleux. Cousin de Wladislas, duc d'Opol, il lui donna tant de pays et de châteaux en Russie, qu'il se qualifiait et signait duc de Russie, malgré les droits que les ducs de Mazovie avaient à la Russie par les femmes. Sous le prétexte qu'en sa qualité de duc il lui était impossible de maintenir dans l'obéissance une si grande étendue de pays, Louis passa avec le duc une convention par suite de laquelle il lui donna, en échange de la Russie, les duchés

de Dobrzyn, de Stettin et de Bydgoszcz, délaissés par Kasimir, récemment décédé. La nation murmura, mais elle n'osa faire opposition à un roi puissant et redoutable, et les désordres continuels, comme au temps de l'interrègne, obligèrent les Polonais à étouffer leurs plaintes.

Telle fut la situation de la Pologne sous un roi qui ne désira monter sur le trône que pour passer des conventions et les violer, pour promettre et ne jamais tenir, pour agrandir la Hongrie et morceler la Pologne, pour faire le bonheur de ses filles et le malheur des Polonais; sous un roi que Kasimir-le-Grand et toute la nation préférèrent aux Piasts de Silésie et à ceux de Mazovie! Louis mourut en 1382, après un règne de 40 ans en Hongrie et de 12 en Pologne. Les Hongrois lui donnèrent le nom de Grand, et à juste titre, parce qu'il procura à leur royaume la tranquillité, l'ordre et la puissance, et l'agrandit par la réunion de la Dalmatie et de la Russie, et par son influence et par ses droits sur Naples et la Sicile. Les Polonais n'en peuvent pas dire autant, parce qu'il se montra indifférent à leur sort et les affaiblit par le démembrement de la Russie, par la disposition des dignités en faveur des étrangers, et par l'introduction de l'extrême licence dans la monarchie, non pour le bonheur

de ses sujets, mais dans l'intérêt de sa maison. Élections, confédération, interrègnes, tyrannie aristocratique, voilà quels furent dans l'avenir les résultats de ce règne déplorable (1).

HEDWIGE.

La mort de Louis fut le signal de nouvelles guerres et de dissensions intestines qui durèrent trois ans. Sigismond, époux de Marie, fille de Louis, roi de Hongrie, et Ziémowit, duc de Mazovie, soutenaient par les armes leurs droits à la couronne. Sigismond reçut même le serment de fidélité de quelques unes des villes de la Petite-Pologne; mais la Grande-Pologne lui opposa une grande résistance, et forma une confédération pour rassurer le royaume sur l'invasion étrangère et sur les violences intérieures. On convint à Wisliça de rester fidèle à la transaction de Koszyce, pourvu qu'une des filles de Louis demeurât toujours en Pologne avec son époux, et gouvernât le royaume selon la convention passée entre le feu roi et la nation. Cette résolution, contraire aux vues de Sigismond, suscita deux partis, l'un de Nalecz, contre Sigismond et son partisan Domarat, général de la Grande-Pologne; l'autre de Grzymala, en faveur de Sigismond et ses créatu-

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 143.

res. Ces deux partis déchirèrent la Pologne par de longues guerres. Elisabeth, veuve de Louis, manifesta aussi les vœux de voir Hedwige, sa fille cadette, sur le trône de Pologne; et sachant qu'elle gagnerait les cœurs des Polonais par la restitution de la Russie, elle punit sévèrement les starostes de Russie pour en avoir vendu les châteaux aux Lithuaniens, et envoya une députation composée de religieux et de séculiers à l'assemblée de Wisliça. Cette députation témoigna d'abord aux Polonais la reconnaissance d'Élisabeth pour leur fidélité à la cause de ses filles, et finit par les engager à la persévérance jusqu'à son arrivée en Pologne. La députation fut reçue avec bienveillance, et Sigismond sortit du royaume (1).

Délivrée de ce candidat, la Pologne en avait encore un autre. Ziémowit, duc de Mazovie, qui nourrissait depuis long-temps des sentiments d'ambition, vint briguer le sceptre à main armée, et tout le pays fut de nouveau mis à feu et à sang. Les horreurs de la guerre furent encore prolongées par la lenteur qu'Elisabeth mit à envoyer sa fille. Enfin, après bien des malheurs, la Pologne vit Hedwige, et elle fut couronnée par Bodzenta, archevêque de Gnezne. On peut aisé-

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 145.
(2) Ibidem, p. 149.

ment se représenter l'impression que fit sur une nation vive et sensible une reine d'une beauté ravissante, à peine âgée de quinze ans, brillante des plus belles qualités, enfin une petite-fille du grand Kasimir (1). Bielski dit d'elle : « Ce fut une femme aussi belle qu'Hélène. » La nation entière fut transportée de joie ; mais le cœur d'Hedwige était chargé d'ennuis. Dès la plus tendre enfance, fiancée à Guillaume, duc de Raguse, elle l'aimait et savait qu'il était alors à Krakovie. Ziémowit, duc de Mazovie, appuyé d'un nombre d'amis et de guerriers, frappé de la vue de cette princesse et épris de ses charmes, osa prétendre à sa main (2). Pendant que ces deux rivaux faisaient des efforts pour obtenir sa main, un troisième candidat vint se mettre sur les rangs, Jagellon, fils de Gédymin, souverain de la Lithuanie, de la Kiiovie et des pays qui s'étendent le long du Borysthène. Une députation envoyée de sa part offrit, en échange de la main de la belle reine, de réunir ses états à ceux de la couronne polonaise, d'abjurer le paganisme avec ses frères et toute la nation, et de reconnaître le Dieu des chrétiens. Borys, un des frères de Jagellon, parla ainsi à la reine-mère : « Reine, plu-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 108.
(2) Ibidem, p. 109.

« sieurs rois et ducs puissants ont manifesté le « désir de se lier de sang et d'amitié avec notre « illustre duc; mais Dieu, tout-puissant, a ré- « servé cela à Votre Majesté Royale. Accomplis- « sez ces vœux du ciel, en donnant en mariage « au grand-duc de Lithuanie votre fille chérie, « Hedwige, reine de Pologne. Nous aimons à « croire que cette alliance fera la gloire de Dieu, « le salut des ames, l'honneur des hommes et l'a- « grandissement du royaume. Avant que vous « daigniez acquiescer à ce que nous demandons, « notre grand-duc embrassera la foi de la sainte « Eglise catholique, de concert avec ses frères, « sa nation, et les grands de toute condition. Ni « les empereurs, ni les rois, ni les ducs, n'ont pu « obtenir cela de son ame; le Dieu tout-puissant « en a réservé la gloire aux charmes de votre au- « guste fille. Notre maître, grand-duc Jagellon, « offre tous ses trésors pour relever la nation po- « lonaise par le dédommagement des pertes que « les deux peuples avaient faites; mais cette con- « dition ne sera remplie qu'à la suite du mariage « avec Hedwige. Il escomptera la somme de ga- « rantie convenue entre Votre Majesté et le duc « d'Autriche, savoir : 200,000 ducats. Il promet « et garantit de restituer à la couronne polonaise « toutes les terres conquises ou détachées par qui

« que soit, de délivrer les captifs polonais de l'un « et de l'autre sexe, qui se rendront dans leurs « foyers ou partout où il leur plaira; enfin il ga- « rantit de réunir à perpétuité à la couronne « son duché de Lithuanie et ses pays russes (1). »

Ces offres si avantageuses, si importantes, tout en gagnant les cœurs des Polonais et celui de la reine, excitèrent une lutte terrible en elle. La jeunesse, la figure noble de Guillaume, le souvenir des jours passés ensemble dans l'enfance, enfin l'impression du premier amour, parlaient impérieusement en faveur (2) de ce jeune prince, tandis que les mœurs encore barbares, l'âge disproportionné de Jagellon, inspiraient de l'aversion pour ce candidat, qui avait fait empoisonner et périr son oncle Keystut (3). Dans cette lutte avec elle-même, Hedwige voulut au moins voir l'homme de son choix pour lui dire un éternel adieu; mais l'accès du château étant interdit à Guillaume, désespérée, éperdue, elle saisit de sa main délicate une hache pour fracturer la porte de la ville, dont l'entrée lui était fermée. Devenue plus raisonnable, elle se laissa fléchir

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 196.
(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 109.
(3) Lelewel, p. 141.

par les larmes et les prières de Dimitre (1), son trésorier, et renonça à son entreprise. Mais, pour surcroît de contre-temps, au moment où cette héroïne commençait à triompher de sa passion, les courtisans ennemis de Jagellon et favoris d'Hedwige semèrent les bruits les plus désavantageux sur le compte de ce prince, en le peignant à ses yeux comme un monstre d'une forme hideuse et tout velu. Pour s'en convaincre, elle envoya à Jagellon son confident Zawisza, avec ordre de lui rendre un compte fidèle de sa conformation. Jagellon pénétra l'intention de l'émissaire, l'accueillit avec une affectueuse bienveillance, l'admit dans son intimité, l'emmenant souvent avec lui au bain pour lui faire voir qu'il était homme tout comme un autre, et non un animal défiguré (2). Zawisza revint en Pologne et s'acquitta scrupuleusement de sa mission. Hedwige se dépouilla alors de tout préjugé, et se mettant au-dessus de la faiblesse de son âge et de son sexe, elle se dévoua comme une victime à l'intérêt de la religion et à celui de ses sujets, en offrant à Jagellon une main qu'avaient enviée tant de princes puissants (3).

(1) Niemcewicz, p. 109.
(2) Naruszewicz, t. VII, p. 202.
(3) Niemcewicz, p. 110.

Jagellon arriva à Krakovie dans un brillant et nombreux cortége, composé de ses frères et de ses cousins. Il marcha directement vers le château pour voir l'objet de ses vœux : Hedwige l'attendait sur le trône, entourée d'une suite nombreuse et de citoyens de toutes conditions. Le lendemain il envoya à la reine, par ses frères Skirgello, Witold et Borys, des dons précieux en or, en argent et en joyaux. Pendant toutes les cérémonies d'entrée, de baptême, de bénédiction et de couronnement, Guillaume séjourna *incognito* à Krakovie, en se cachant dans différents châteaux. Pour se soustraire à la poursuite des espions, il mit en défaut leur diligence en prenant asile dans une cheminée, où il resta sur une solive préparée à ce dessein (1). Jagellon fut baptisé avec ses frères, et sacré par Bodzenta, archevêque de Gnezne.

Épris, jusqu'à la folie, des charmes d'Hedwige, Ziémovit, duc de Mazovie, résolut de l'enlever de force. Les Krakoviens, ayant pénétré ce téméraire dessein, fortifièrent la ville. Il arriva à la tête de 500 soldats, et ayant éprouvé une énergique résistance, il se vengea sur ses adversaires en détruisant leurs propriétés par le feu et le carnage.

(1) Naruszewicz, t. VII, p. 203.

WLADISLAS II. JAGELLON.

La réunion de la Lithuanie à la Pologne causa une joie universelle dans toute la chrétienté, excepté pourtant parmi les chevaliers teutoniques, qui, accoutumés à profiter des malheurs de ces deux peuples, regardaient d'un œil d'envie la fusion de leurs intérêts. Aussi le grand-maître Zolner refusa-t-il l'honneur d'être parrain du roi, et, sous prétexte de seconder Wigoud, frère de ce monarque, dans ses prétentions au duché de Lithuanie, il entra à main armée sur son territoire.

Wladislas II, pour pacifier tout le pays, et pour éteindre les troubles qui le déchiraient, envoya en Lithuanie deux de ses frères avec des volontaires polonais, et se rendit en personne dans la Grande-Pologne. Il réussit dans l'une et l'autre expédition. Skirgello et Witold battirent en brèche Wigoud, le firent prisonnier et terminèrent cette guerre. Le roi, de concert avec la reine, réconcilia les deux partis de *Gryzmala* et de *Nalecz*, en punissant les mutins ou par l'exil ou par la captivité (1).

Fidèle à sa promesse, Wladislas II procéda à la conversion de la Lithuanie. La diète convo-

(1) Bandtkie, t. II, p. 19.

quée à Wilna arrêta, en présence d'une infinité de seigneurs polonais, que l'idolâtrie serait détruite dans tout le duché. Le roi concourut le plus puissamment à l'accomplissement de ce grand œuvre, n'employant d'autres mesures qu'une douce persuasion, que des prières prévenantes, soit en traduisant les doctrines des prêtres polonais (1) en langue lithuanienne, soit en accompagnant ses sollicitations de présents en habits de laine et en souliers de cuir, car ce peuple ne se servait jusqu'alors que des bures et des sabots. Ces procédés humains subjuguèrent les cœurs de ces peuples. Ils embrassèrent d'autant plus aisément la foi chrétienne, qu'ils s'aperçurent que les dieux ne punissaient pas ceux qui, par ordre du roi, éteignaient le feu sacré qui brûlait continuellement à Wilna, ni ceux qui tuaient les reptiles déifiés, ou défrichaient les bosquets consacrés. Le *Pater noster* et le *Décalogue* étaient la première doctrine de ce peuple; et quand ils les savaient par cœur, on procédait à leur baptême. On divisa le peuple en communes, et l'on donna à chacune des communes un nom, en l'aspergeant d'eau bénite. Ainsi on appela l'une *Paul*, l'autre *Pierre*, la troisième *Anne*,

(1) Bandtkie, t. II, p. 20.

la quatrième *Marguerite*, et ainsi des autres (1). Les grands seulement étaient baptisés selon le rite ordinaire. L'érection de l'évêché de Wilna, et celle de sept cures que la reine avait dotées de riches meubles, affermirent l'établissement de la foi chrétienne en Lithuanie. Le paganisme commença depuis à se dissiper de plus en plus.

Ces deux peuples belliqueux, réunis sous le sceptre d'un grand roi, auraient pu devenir redoutables aux ennemis de la Pologne; mais Wladislas Jagellon n'avait pas pour cela l'energie suffisante (2). Jaloux de propager la foi chrétienne, courageux dans les hasards, libéral jusqu'à la profusion, il avait les vertus d'un particulier, sans posséder les qualités requises dans un grand monarque: sa faiblesse et sa crédulité furent cause de ses fautes réitérées. Witold et les chevaliers teutoniques profitaient de sa bonté; et l'empereur Sigismond, qui surpassait en astuce Philippe de Macédoine, ne cessait de le tromper. Les Polonais abusaient aussi de son extrême libéralité. Dès son avénement il commit une grande erreur, en ne gouvernant pas seul les deux peuples réunis. Il nomma au grand-duché son frère Skirgello, et par ce procédé impoli-

(1) Bandtkie, t. II, p. 20.

(2) Niemcewicz, p. 117.

tique il suscita des guerres civiles. Witold, son cousin, irrité de cette préférence, prit les armes. Trahi par les chevaliers teutoniques, il se réconcilia avec le roi, qui le créa duc de Lithuanie (1). En donnant ce duché tantôt à Skirgello, tantôt à Witold, il jeta une pomme de discorde parmi les princes de sa maison, et les autorisa à se liguer avec les chevaliers teutoniques contre les intérêts des deux peuples.

Après avoir fini cette guerre domestique, il résolut de réparer les injustices de Louis. Dans cette vue, il demanda au duc d'Opol l'hommage des terres de Breyn et de Wielun, et leur restitution à la couronne en cas qu'il mourût sans postérité. Le duc le refusa. On en vint aux mains (2). Wladislas reprit tous les châteaux situés sur la frontière de la Silésie, pénétra dans le duché d'Opol, et força les frères d'abandonner la cause de ce duc. Il retint pour lui les châteaux qu'il venait de reconquérir; cependant celui de Boleslawice ne se soumit de nouveau à la Pologne que sept ans après, à la suite de la mort du duc (3). Les chevaliers teutoniques reçurent du duc la terre de Dobrzyn à titre d'engagement.

(1) Niemcewicz, p. 118.
(2) Bandtkie, t. II, p. 21.
(3) Ibidem.

Sur ces entrefaites, la reine ressaisit la Russie, que feu son père avait illégitimement incorporée à la Hongrie. A toutes les qualités de l'ame et du corps, Hedwige unissait le courage d'une héroïne. Pendant que le roi était occupé des affaires de Lithuanie, la nouvelle de l'invasion des Hongrois parvint à la reine. Elle appela ses troupes pour la défense de la patrie. Que ne devait-on pas attendre des Polonais, commandés par une reine belle et pleine de valeur ? Sa présence à l'armée suffit pour expulser les Hongrois et en délivrer la Pologne. Iaroslaw, Grodek, Halicz, Trembowla et Léopol, elle reconquit tout, tantôt en prenant les places d'assaut, tantôt en les soumettant par négociation.

Mais la Pologne ne fut pas long-temps à jouir du bonheur de voir cette reine; elle succomba peu de temps après, des suites de couches laborieuses. Elle aima son peuple (1), et en fut aimée à cause de ses vertus et de ses qualités.

Comme elle approchait du terme de sa délivrance, le roi lui avait écrit de faire préparer pour le nouveau-né un berceau somptueux, monté d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses. « J'ai, depuis long-temps, dit-elle, renoncé aux vanités de ce monde; dans ce dange-

(1) Niemcewicz, p. 111.

reux moment auquel je touche, Dieu, qui m'accorde la fécondité, trouvera plus agréables mon humilité et mes prières que les perles et les pierres précieuses. » On citera toujours avec attendrissement les mots qu'elle adressa à son époux, lorsque sur sa demande il fit rendre aux sujets du chapitre de Gnezne les troupeaux enlevés par ses ordres : « *Les troupeaux peuvent être restitués, mais qui restituera les larmes ?* » Il est peu de souverains auxquels la Pologne soit redevable de tant de bien qu'à la belle Hedwige (1). Elle fut la première à réunir la Lithuanie à la Pologne ; elle reconquit la Russie-Rouge ; elle établit à Prague, en Bohême, un collége pour l'instruction des Polonais et des Lithuaniens, elle employa tous les moyens pour engager son époux à consommer l'établissement de de l'académie de Krakovie, et à la doter libéralement ; elle légua ses joyaux, en partie, aux pauvres, et en majeure partie à l'académie de Krakovie et à la création d'une école de médecine. Il est impossible de mieux accomplir une vie qui ne dura pas vingt-huit ans. Cependant elle était malheureuse de son vivant. Jagellon, dans lequel la jalousie était une passion dominante, l'accablait de ses soupçons et de ses par-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 112.

dons. Lassée de ses jalousies et des outrages que sa gloire éprouvait de la part des flatteurs et des imposteurs, elle demanda à être jugée publiquement. On fit assigner en justice Gniewosz, un de ses détracteurs. Après l'audition des témoins, Jasko, castellan de Woynicz, jura au nom de la reine qu'elle était innocente de reproche, et se fit fort de justifier sa pureté à quelque prix que ce fût. A la suite de cette déclaration, vingt héros demandèrent à venger l'innocence de la reine par un combat singulier. Les juges ordonnèrent à Gniewosz de porter parole pour défendre son accusation : il fut long-temps à se taire; enfin, rompant le silence, il dit : « Je demande grace et pardon. » Ce calomniateur fut condamné à rétracter la calomnie à la manière du chien, c'est-à-dire à se mettre sous la table, et y révoquer ce qu'il avait dit d'injurieux sur le compte de la reine, en imitant l'aboiement du chien (1). La vertu de la reine étant publiquement justifiée, Gniewosz exécuta la sentence portée contre lui. La sévérité de l'arrêt jeta la crainte dans l'esprit des autres imposteurs. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, le roi vécut avec la reine dans une parfaite intelligence et une union exemplaire. Jagellon, qui l'aimait au-dessus de ses autres épou-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 113.

ses, porta pendant toute sa vie son anneau nuptial, et le donna, avant son décès, à l'évêque Zbignew Olesnicki, comme souvenir de sa bienveillance.

La mort d'Hedwige, légitime héritière de la couronne polonaise, jeta le roi dans un si grand accablement, qu'il voulut abdiquer la couronne et se retirer en Lithuanie. Cédant aux instances de son conseil, il renonça à cette résolution. Le temps et la réflexion ayant modéré sa douleur, il se maria en secondes noces avec Anne, nièce de Kasimir-le-Grand (1).

Sur ces entrefaites, la Lithuanie était attaquée par les Tatars. Witold les repoussa après avoir subi diverses chances; il aida aussi le roi à combattre les chevaliers teutoniques qu'avait excités Skirgello, destitué du grand-duché. Cette guerre finit heureusement. On voulut une paix, par laquelle les chevaliers obtinrent la Samogitie, et s'obligèrent à restituer, moyennant la somme de 30,000 florins, la terre de Dobrzyn, qu'ils avaient acquise de Wladislas, duc d'Opol.

Pour escompter cette somme, le roi, qui n'était pas en fonds, fut obligé de recourir à la nation. Dans cette vue, il ordonna de convoquer les diétines où la noblesse proposerait ce qui devrait être

(1) Bandtkie, t. II, p. 24.

statué à la diète générale. C'est de cette époque que date l'institution des diétines qui précédaient chaque diète générale. Jusqu'alors les grands et le clergé notable avaient tenu seuls de pareilles assemblées. Dans la diète de Korczyn, ou de Nouvelle-Ville, toute la noblesse concourut au gouvernement. Il est vrai qu'elle n'était là que pour concerter les moyens d'établir les impôts; mais une fois admise aux délibérations, elle étendit son pouvoir, et fit dégénérer, par la suite, la saine liberté en une licence funeste. Dans cette diète il fut arrêté, qu'indépendamment de deux gros de Prague, on paierait, pour cette seule fois, dix gros de Prague par arpent (1). Cet impôt fit verser dans le trésor du roi 100,000 marcs d'argent; chose extraordinaire, car, au temps de Cromer, cet impôt ne montait qu'à 40,000 marcs.

Cependant les chevaliers teutoniques ne rendirent pas la terre de Dobrzyn, et non contents de l'acquisition de la Samogitie, ils voulurent encore absorber toute la Pologne. Ils se permettaient même des cruautés comme par le passé; ils emprisonnèrent Jean, duc de Mazovie, qui avait tant contribué à l'embellissement de Varsovie. Ce procédé fut cause d'une guerre opiniâtre et sanglante. Witold leur reprit la Samogitie. A la

(1) Bandtkie, t. II, p. 25.

suite de ces représailles, les chevaliers envoyèrent une députation au roi, en le menaçant de la guerre. Bien plus, il s'emparèrent de plusieurs châteaux limitrophes, et, attendu l'intensité du froid, ils proposèrent de remettre cette affaire à la décision du roi de Bohême. Wladislas accepta la proposition, au lieu de s'entendre avec Witold sur les moyens de réprimer la hauteur de ce terrible ennemi. Ce fut alors que le roi de Bohême porta cette plaisante sentence : « Que les Polonais n'élisent point de rois des pays orientaux, et lui remettent la terre de Dobrzyn en attendant qu'il se résolve à qui l'adjuger. » Les députés polonais qui assistaient à Soncz, où ce célèbre arbitrage avait lieu, en sortirent avec indignation (1). Ce ne fut pas le seul ennemi de la Pologne; l'astucieux Sigismond, roi de Hongrie, tout en affichant des sentiments d'amitié pour le roi, secourait les chevaliers, et affectait de détourner Witold, dont le génie était l'ame des actions du roi. Witold était ambitieux; Sigismond fit briller à ses yeux la couronne de Lithuanie pour s'en faire un allié contre la Pologne. La guerre devint inévitable. Avant d'en venir aux mains, le grand-maître Jungingen envoya deux épées nues, teintes de sang humain, en faisant dire à Wladislas:

(1) Bandtkie, t. II, p. 28.

« Que si les Polonais avaient besoin de beaucoup « d'emplacement pour déployer leurs forces, il « était prêt à reculer, afin qu'ils ne cherchassent « pas de prétexte. » Le roi répondit aux ambassadeurs allemands : « Quoique j'aie une grande provision d'armes, j'accepte, au nom de Dieu, les « épées que mon ennemi m'envoie pour m'humilier ; mais je ne les accepte que pour abattre la « hauteur et l'arrogance d'un ennemi altéré du « sang des chrétiens. J'espère que Dieu, qui voit « la justice de ma cause, bénira mes armes. » La bataille se livra entre les villages de Grunwald et de Tanenberg, Les Polonais furent vainqueurs; 50,000 chevaliers mordirent la poussière. Le grand-maître Jungingen demeura sur la place. On se battit avec une fureur extraordinaire; le roi, qui payait partout de sa personne, courut un grand danger. Sans la valeur de Zbignew Olesnicki, secrétaire du roi, jeune homme d'une bravoure héroïque, et qui jouera dans la suite un grand rôle dans notre histoire, le roi aurait péri sous la hache de Dupolt, chevalier teutonique. Wladislas récompensa le jeune guerrier avec générosité. Les alliés des chevaliers, duc d'Olesniça et duc de Stettin, furent faits prisonniers. Le commandeur de Plawen, réduit à l'extrémité, offrit la paix et la cession des terres de Poméranie,

de Culm et de Micholaw. Le roi, déférant aux conseils de son maréchal, rejeta cette proposition, et n'ayant pas poursuivi l'ennemi avec cette célérité qui détermine les résultats d'une victoire, il ne retira aucun fruit de ce succès extraordinaire, acquis au prix de tant de sang polonais (1). L'indifférence avec laquelle il assiégeait le château Malborg, le départ de Witold, l'inactivité du roi après le combat et la mésintelligence des chefs, donnèrent aux chevaliers le temps de se fortifier. La guerre recommença avec plus de fureur. Le roi, qui en fut bientôt fatigué, fit la paix au grand avantage de l'ennemi. Les chevaliers s'obligèrent à payer 600 mille florins en trois termes; à remettre provisoirement entre les mains du roi la Samogitie, la terre de Dobrzyn à perpétuité, et à rendre le district de Zawskrzy aux ducs de Mazovie. Ces avantages n'étaient rien, comparativement à la première proposition du commandeur de Plawen (2). Le roi ne se contenta pas de cette convention, et s'en remit, pour le reste, à l'astucieux Sigismond roi de Hongrie, empereur d'Allemagne, entremise qui fit plus de mal à la Pologne que n'en firent les conditions de Torne. Le roi et l'empereur se

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 118.
(2) Bandtkie, t. II, p. 33.

réunirent, à cet effet, à Lubownia, dans la Starostie de Spiz, où Wladislas, tout en voulant se rassurer contre les chevaliers, remit en question l'incontestable propriété de la Russie. Il s'y fit une alliance secrète, on se promit des secours mutuels. L'empereur s'obligea à aider le roi à expulser de la Prusse tout l'ordre des chevaliers, et à reprendre les terres de Poméranie, de Culm, de Michalow; le reste des pays devait être partagé entre les alliés, à raison des contingents fournis pour cette entreprise par chacune des parties. Quant à la Russie, il n'en devait-être fait aucune mention du vivant de Wladislas, ni cinq années après sa mort (1); mais dans le même temps que Sigismond jurait amitié à Wladislas, il négociait avec les chevaliers, et leur promettait des secours contre un allié par trop confiant. Le roi de Pologne ne revint pas de son aveugle amitié, et ni les insinuations des Venètes, ni les démarches des princes d'Autriche, ne purent le faire rompre avec un prince qui se jouait de sa crédulité. Il demeura cinq mois à Lubownia, et revint en Pologne charmé des présents somptueux qu'il avait reçus de Sigismond; c'étaient la couronne, le glaive, le sceptre et la pomme d'or de Boleslas-Chrobry, joyaux qu'Élisabeth, fille de Wladis-

(1) Bandtkie, t. II, p. 33.

las-le-Bref, avait emportés en Hongrie. Voilà quel fut l'unique fruit de ces conférences. Sigismond, pressé d'argent, emprunta au roi 37 mille soixantaines de gros de Prague, et lui donna pour gage la Starostie de Spiz.

La bataille de Grunwald n'ayant pas été mise à profit, le roi recommença encore deux fois la guerre avec les chevaliers, et après avoir essuyé bien des pertes, il ne la finit que onze années après, par un traité fait près du lac Mielna. Les chevaliers renoncèrent à la Samogitie, rendirent Nieszawa, et conservèrent toutes leurs possessions, sans payer les sommes promises (1.)

Voilà quels furent les résultats de la bataille de Grunwald, la plus célèbre qui se fût donnée depuis l'origine de la monarchie, bataille où commandaient Zyndrok, Maszkowski et Witold, et à laquelle prirent part les plus illustres guerriers des armées de Sigismond, tels que Jean et Fraruri Frabowski, Kalski, Malski; Puchala, Broglowski, Skarbek et nommément Zawisza-le-Noir, ainsi appelé à cause de sa cuirasse noire. Ce héros rappelait toutes les qualités fabuleuses de l'ancienne chevalerie. L'empereur Sigismond n'entreprenait rien de grand sans son concours; sa loyauté passa en proverbe : dans les occasions

(1) Bandtkie, t. II, p. 39.

périlleuses on avait coutume de dire : « Comptez sur lui comme sur Zawisza. » Après cette mémorable bataille, Zawisza alla servir dans l'armée de Sigismond. Abandonné par cet empereur dans une guerre contre les Turcs, il fut fait prisonnier. Les Turcs, ne pouvant s'accorder sur le choix de celui qui devait présenter au sultan un héros si distingué, ils le massacrèrent (1).

Sur ces entrefaites, la doctrine de Wiklef, appelée *hussite* de Jean Hus, prenait une grande extension en Bohême. L'arrêt du concile de Constance, en condamnant au bûcher Jean Hus, malgré le sauf-conduit qu'il avait obtenu de Sigismond, exaspéra ses prosélytes. Les Bohémiens, après la mort de Wenceslas, ne voulurent pas pour roi de l'astucieux Sigismond. Entraînés par la douceur du gouvernement de la Pologne, qui accordait une entière liberté aux opinions religieuses, ils offrirent à Wladislas la couronne de Bohême. C'était là une belle occasion (2) de punir Sigismond pour avoir tant de fois violé ses promesses à l'égard du roi, et de réunir sous le même sceptre deux nations voisines; mais le génie peu élevé de Wladislas ne fut pas frappé de ces grands avantages, et sa pente natu-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 133.
(2) Ibidem, p. 119.

relle à suivre les conseils des autres, les machinations de Sigismond, la crainte que conçurent les Polonais de voir renouveler dans leur patrie les malheurs qu'ils avaient essuyés sous Louis qui régnait sur ces deux peuples, enfin, la haine que le clergé nourrissait contre les hussites, déterminèrent le roi à remercier les ambassadeurs de leur offre. Il promit seulement d'employer tous les moyens pour réconcilier les Bohémiens avec Sigismond (2). Witold, qui était plus entreprenant, envoya Sigismond Coribut, neveu du roi, prendre possession de la couronne de Bohême; mais l'empereur Sigismond fit tant par ses hypocrisies et ses promesses fallacieuses, que le faible Wladislas rappela son neveu de Bohême (1).

Tandis que le roi se laissait continuellement tromper par Sigismond, et semblait agir dans les intérêts de ce prince en rappelant son neveu, l'ingrat empereur, pour exercer son autorité impériale sur le royaume de Pologne, soulevait contre lui Witold, et l'engageait à se proclamer roi de Lithuanie, dans l'espoir de le faire accéder à la ligue germanique. Pour donner de la suite à ce projet, il demande à convoquer un congrès

(1) Bandtkie, t. II, p. 38.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 119.

et envoie une couronne à Witold (1). Les Polonais, craignant que la Lithuanie ne se détachât de leur république, empêchèrent les ambassadeurs de Sigismond de pénétrer dans la Pologne, et déjouèrent ses projets, si dangereux pour leur propre existence. Instruit de ce qui était arrivé, Witold, qui tendait toujours à s'ériger en souverain de la Lithuanie, résolut de parvenir à ses fins par une autre voie. Il chercha donc à dégoûter Wladislas, alors très âgé, du fardeau d'une double couronne, en lui suscitant des troubles intérieurs dont l'astucieux Sigismond ne manquerait pas de profiter. La fécondité de la reine donnant au roi presque tous les ans un fils, Witold, qui connaissait son caractère jaloux et crédule, lui inspira des soupçons sur sa fidélité. Le roi, qui soupçonnait chacune de ses épouses, donna aveuglément dans le piége, et sans les avis de Jean Tarnowski, il aurait renvoyé la reine en Lithuanie (2). Ce fut là la source des ressentiments de ces deux princes. Witold ne perdant jamais de vue la couronne de Lithuanie, fit convoquer un congrès à Luck sous le prétexte de conférer sur les intérêts du pays, et au fond pour obtenir la Lithuanie par les secours de Sigis-

(1) Lelewel, p. 148.
(2) Bandtkie, t. II, p. 40.

mond, qui cherchait à faire des traités à part avec Witold, afin de l'engager à la guerre contre la Turquie. Le but de sa politique était alors de liguer les puissances chrétiennes contre cet ennemi de leur foi (1). Wladislas, invité par Sigismond, se rendit à Luçk. Le duc de Mazovie, un grand nombre des grands de la couronne, et les princes de Poméranie, de Lignitz et de Brzesc, accompagnèrent le roi. L'empereur Sigismond n'arriva que quelques semaines plus tard, après avoir envoyé un ambassadeur pour s'excuser. Enfin arriva l'empereur avec l'impératrice, accompagnés d'un cortége de princes et de comtes d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Croatie et de Russie. Le roi de Pologne et Witold allèrent à une lieue au-devant de l'empereur, et, à la suite des compliments d'usage, Wladislas fit son entrée à Luçk dans la voiture de l'empereur et avec l'impératrice. L'empereur, précédé de Witold, suivit le roi à cheval, ayant à ses côtés Zbignew Olesnicki, évêque de Krakovie, qui s'était fait connaître à la bataille de Grunwald. Indépendamment de ces monarques, réunis pour conférer sur leurs intérêts mutuels, vinrent assister à ce congrès : Vassili, grand-duc de Moskovie; Borys, prince de Tver, gendre de Wi-

(1) Lelewel, p. 148.

told; les princes de Rezan, d'Olciew, de la Russie blanche, de Danemark, de Suède; Ruzdorf, grand-maître des chevaliers teutoniques; Sifroi, maître de Livonie; les hans des Tatars, les ambassadeurs de l'empereur Paléologue, et une grande quantité de seigneurs polonais, russes et lithuaniens. Ces hôtes remplirent et la ville et les villages environnants. Le roi de Pologne surpassa tous les monarques, tant par la splendeur de ses ornements que par le nombre et la magnificence de sa suite. Witold faisait les honneurs avec une hospitalité, une libéralité et une pompe incroyables, entretenant à ses frais tant les gens que les équipages de ses illustres hôtes. On consommait journellement 700 tonneaux d'hydromel, outre le vin, la malvoisie, la bière et d'autres boissons; 700 bœufs et génisses; 1400 brebis et élans; 100 sangliers, non compris d'autres aliments de première nécessité. Ce congrès dura sept jours. Pendant tout ce temps-là, ce fut Witold qui se chargea de cette énorme dépense. L'empereur réussit à indisposer Witold contre le roi, en faisant briller à ses yeux la couronne de Lithuanie, que Witold demandait à tout prix, en employant tantôt des supplications, tantôt des menaces. Il entraîna presque tous les Polonais; il n'y eut que Zbignew Olesnicki et Jean

Tarnowski qui s'y opposèrent avec énergie (1). Les représentations de ces dignes citoyens raffermirent Wladislas, qui semblait se décider à abdiquer la couronne de Pologne en faveur de Witold, comme au plus jeune et au plus habile. Mais Witold voulait la couronne de la Lithuanie, comme son pays natal, et habité par des peuples qui ne connaissaient pas la licence (2). Les délibérations de Luçk demeurèrent sans résultat. Cependant Witold ne cessa de briguer la couronne de Lithuanie. Il s'adressa même alors aux chevaliers teutoniques pour les mettre dans ses intérêts (3), et essaya également d'autres moyens qui ne furent pas plus heureux. Il invita le roi à Wilna, il le sollicita de lui accorder, au moins momentanément, la couronne de Lithuanie, pour le sauver de l'affront de l'Europe, qui connaissait ses vues et ses projets. Ses instances furent infructueuses (4). Il tenta enfin le dernier moyen, celui de corrompre Zbignew Olesnicki, évêque de Krakovie, compagnon inséparable du roi; mais ce prélat rejeta avec indignation (5) des offres

(1) Bandtkie, t. II, p. 41.
(2) Lelewel, p. 148.
(3) Bandtkie, t. II, p. 41.
(4) Lelewel, p. 148.
(5) Bandtkie, t. II, p. 42.

au-dessous de sa dignité et de son grand cœur. Désappointé dans ses vues, Witold mourut de désespoir, après avoir demandé au roi pardon de toutes les peines qu'il lui avait causées.

Si le gouvernement de Wladislas fut marqué par des défauts préjudiciables aux monarques, Witold, en récompense, brilla de toutes les qualités nécessaires aux grands princes; la grandeur et la hardiesse dans les entreprises, la persévérance dans leur exécution, une audace brillante dans les hasards, et partout une infatigable activité. Jagellon ne fit rien de grand sans le concours de Witold; Witold, à lui seul, reculait les frontières et subjuguait les états, et souvent dans les combats avec Tamerlan, son glaive décidait de la victoire. Il combattit les Russes, les Tatars, les chevaliers teutoniques, et asservit tous les pays jusqu'au Volga (1).

La mort de Witold exposa la Lithuanie aux troubles intérieurs. Le roi, malgré le peu de capacité de son frère Skirgello, voulut l'élever au grand-duché de Lithuanie; mais l'ingrat Skirgello ne s'en contenta pas et convoita encore la Podolie. Pour y parvenir, il s'assura du roi et le tint en captivité, en lui faisant essuyer un traitement inhumain et barbare. La noblesse polonaise,

(1) Niemcewicz, p. 121.

indignée de ce procédé, envoya d'abord une députation à Skirgello, pour demander l'élargissement du roi, en le menaçant d'une guerre s'il se refusait à leur juste demande. Intimidé par cette résolution, Skirgello rendit la liberté au roi, mais il envahit la Podolie. A la diète de Sandomir, il fut arrêté que la guerre lui serait déclarée; mais le roi, ennemi des troubles intérieurs, n'y voulut pas consentir. Quoi qu'il en soit, on en vint à cette extrémité. La guerre commença sous d'heureux auspices; mais les lenteurs du roi faisaient avorter les meilleurs succès. Pour rendre cette situation plus critique, les chevaliers envahirent la terre de Dobrzyn et la Kuïavie. Le roi, hors d'état de secourir (1) la noblesse de Sandomir, commença à lui conférer les domaines d'église. De là les querelles toujours renaissantes; de là les murmures injurieux à l'autorité du roi; de là la résolution que prit la noblesse de ne faire qu'une guerre à la fois, pour la terminer heureusement et pouvoir avec gloire en soutenir une seconde. Cette mesure n'était qu'éventuelle. Cependant les horreurs de la guerre domestique commencèrent à peser au roi et à la nation. Pour y mettre fin, Wladislas éleva au grand-duché Sigismond, fils de Keistut, frère de Witold, assura

(1) Bandtkie, t. II, p. 44.

à la Russie l'inviolabilité des droits de tout citoyen, et toute la liberté dans l'exercice de leur croyance (1).

Les priviléges de la noblesse reçurent une grande extension sous ce roi, et continuèrent à miner sourdement l'autorité suprême. En 1413, la diète de Horodlo réunit la Lithuanie à la Pologne par un nœud plus étroit, en donnant à la Lithuanie les mêmes magistrats que dans les domaines de la couronne, en concédant à la noblesse les mêmes priviléges, en arrêtant que la Lithuanie n'élirait point de grands-ducs sans le concours du sénat et sans le consentement du monarque, et que la Pologne n'élirait point de rois sans le concours de la Lithuanie; que la noblesse lithuanienne réparerait les châteaux, les chemins; paierait les impôts accoutumés, et qu'elle aurait la faculté d'établir ses filles sans le concours du grand-duc. La joie en fut grande. Une quantité de Lithuaniens adoptèrent les armes et les noms polonais (2). Mais ces résolutions de la diète n'étaient pas toujours exécutées. Witold, qui aimait son frère comme souverain, et qui avait en vue la Lithuanie, cherchait toujours à les éluder, ne voulait jamais favoriser la sou-

(1) Bandtkie, t. II, p. 35.
(2) Lelewel, p. 147.

veraineté des grands-ducs. Il savait maintenir en dépendance les grands vassaux de la Lithuanie, et susciter des guerres à Wladislas, pour l'empêcher d'intervenir dans les affaires de la Lithuanie (1).

A la diète de Jedlin, en 1430, la nation assura la succession du trône à un des fils de Wladislas; mais, en retour, elle arracha au roi non seulement la confirmation des priviléges de Louis, mais elle en obtint de plus importants encore. les principaux étaient que le roi ne conférerait les emplois de district qu'aux citoyens fonciers du pays et non aux personnes issues de la famille royale, que la noblesse ne servirait hors du pays que moyennant cinq marcs par cavalier, que le roi racheterait les prisonniers faits non seulement hors du pays, mais même dans le pays; que la noblesse serait exempte d'impôts en nature et en argent; que le roi ne battrait pas monnaie sans l'assentiment des états; que la propriété de chaque citoyen serait inviolable (2) : le seul de ces priviléges qui aurait été juste, s'il se fût étendu à tous les habitants, en stipulant que *personne ne pourrait être emprisonné ni puni, hors celui qui*

(1) Lelewel, p. 147.
(2) Bandtkie, t. II, p. 41.

serait convaincu juridiquement ou pris en flagrant délit (1).

Après la mort de la reine Anne, Wladislas épousa Élisabeth Pilecka, palatine de Sandomir, veuve du comte Granowski, castellan de Nakiel. Nicolas Traba, archevêque de Gnezne, qui assistait au concile de Constance en qualité d'ambassadeur du roi, se procura le titre de primat de la couronne et de la Lithuanie, à l'occasion des dissensions qui s'élevèrent entre lui et Jean Rzeszowski, archevêque de Léopol, qui s'avisa de couronner Pilecka sans le concours de l'archevêque de Gnezne. Elisabeth ne vécut avec le roi que six années. Wladislas épousa, en quatrièmes noces, Sophie, fille d'André, duc de Lithuanie (2).

La Pologne est redevable à ce roi de la première réunion de la Lithuanie à la Pologne, et de l'humiliation des chevaliers teutoniques. Wladislas se fait remarquer par sa bravoure personnelle, par sa vigilance à neutraliser toutes les démarches des Allemands en Prusse et en Livonie, ainsi que par sa libéralité, sa dévotion et sa docilité. Mais sa profusion, son inconstance, son excessive déférence aux avis des autres, sa négli-

(1) Niemcewicz, p. 123.
(2) Lelewel, p. 149.

gence, sa paresse, sa coutume de dormir la grasse matinée, coutume qui l'empêchait d'administrer la justice; ses excès à la table étaient autant de défauts qui déparaient ses belles qualités. Ces défauts étaient l'effet de son éducation plutôt que de son naturel. On en peut dire autant de ses méfiances et de ses jalousies conjugales. Quoi qu'il en soit, la somme de ses qualités ne fut pas assez grande pour racheter ses défauts, qui l'empêchèrent de faire fleurir l'ordre dans le royaume et d'affermir les destinées de ses deux peuples (1). Son excessive prodigalité surtout lui fit commettre des injustices. Il avait l'habitude d'accorder aux pétitionnaires la moitié de ce qu'ils demandaient. On demandait donc le double de ce qu'on se proposait d'obtenir. Il distribuait les joyaux, les domaines et les districts entiers, tant dans la couronne que dans le duché; et ensuite la pénurie d'argent le jetait dans la violence et les injustices.

WLADISLAS III, LE VARNOIS.

Ce prince n'avait que 10 ans lorsque son père mourut. Quoiqu'on lui eût promis d'offrir la couronne à celui de ses fils qui annoncerait les plus heureuses dispositions, néanmoins on ne manqua

(1) Bandtkie, t. II, p. 46.

pas de prétextes pour décliner Wladislas III, et sans l'intervention de l'illustre Zbignew Olesnicki, évêque de Krakovie, il n'aurait pas obtenu le sceptre, à cause de sa minorité. Plusieurs citoyens de marque, tant de la couronne que de la Lithuanie, firent contre son élection de fortes réclamations, et voulurent arracher au roi son illustre défenseur. Mais le vertueux et digne Zbignew aplanit tous les obstacles. Sa persévérance l'emporta sur ce système d'opposition. Les malveillants ayant assemblé une diète à Opatow, Zbignew y parut en personne, produisant un livre que le chapitre de Krakovie avait reçu de Kasimir III, livre dont le frontispice représentait le couronnement de ce roi en bas âge. La reine leva la difficulté sur le serment, en protestant que le roi ne manquerait pas de le prêter quand il aurait atteint l'âge de majorité. Le respectable prélat plaça la couronne sur le front du jeune roi aux acclamations de toute la nation. On donna au roi une tutèle composée de sa mère et de plusieurs dignitaires religieux et séculiers (1). Un gouvernement composé de tant d'individus n'avait ni assez d'autorité ni assez d'énergie pour faire régner dans le pays la justice et la tranquillité. De là de nouvelles querelles entre la no-

(1) Bandtkie, t. II, p. 49.

blesse et le clergé sur la perception des dîmes. Spytek de Meilsztein déclara une guerre ouverte à Zbignew Olesnicki. Ces dissensions précipitèrent la prestation du serment de la part du roi. Wladislas jura de maintenir les lois et les priviléges de la nation. Après cela, il commença à régner seul (1).

La Lithuanie n'était pas plus tranquille. Sigismond Korybut et Swidrigello la désolèrent par des guerres intestines qui ne finirent qu'à la suite de l'exil de Swidrigello. Cette circonstance détermina aussi les chevaliers teutoniques à faire la paix avec le roi.

Sur ces entrefaites mourut Sigismond, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, et son décès fit naître deux partis. L'un offrit la couronne à Albert, duc d'Autriche, l'autre à Kasimir, frère de Wladislas III. Kasimir accepta l'offre; il se mit même en marche à la tête d'une armée pour aller en Bohême. Mais Albert le devança, se fit couronner à Prague, et se maintint dans la possession du sceptre (2).

Bientôt après le trône de Hongrie vint à vaquer par la mort d'Albert. Menacés de tous côtés de l'énorme puissance des Musulmans, les

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 140.
(2) Ibidem.

Hongrois ne voulurent pas attendre la délivrance d'Elisabeth, veuve d'Albert, fille de l'empereur Sigismond; ils offrirent, par ambassadeurs, la couronne au roi de Pologne. Quelque flatteuse que fût cette offre pour les Polonais, cependant, rebutés par l'exemple de Louis, ils ne souhaitaient pas de voir leur roi régner sur la Hongrie. Wladislas fut aussi long-temps à hésiter. Des troubles qui vinrent éclater en Lithuanie lui en inspirèrent des craintes légitimes. Sigismond, grand-duc de Lithuanie (1), souleva tous les citoyens par ses vexations et ses cruautés. Jean, prince Czartoryski, le tua par une trahison concertée avec une grande partie des grands de Lithuanie. Ce meurtre fit naître plusieurs partis. Les uns voulurent élever au duché Swidrigello; d'autres Michel, fils de Sigismond; d'autres brûlaient de détacher la Lithuanie de la couronne; d'autres enfin voulurent proclamer pour roi le duc de Lithuanie. La dernière proposition fut rejetée (2). Entraîné par les instances des Hogrois, le roi se détermina enfin à accepter leur couronne, et nomma son frère Kasimir duc de Lithuanie. Après avoir, de cette manière, assoupi les troubles de la Lithuanie, et nommé des lieu-

(1) Bandtkie, t. II, p. 52.
(2) Ibidem. p. 53.

tenants dans la couronne, le roi partit pour la Hongrie.

A son arrivée en Hongrie, il y trouva la guerre civile. La reine veuve mit au monde un fils. Ses partisans couronnèrent cet enfant au berceau avec la couronne de saint Etienne, et l'emportèrent ainsi en Autriche. Les Hongrois attribuaient à cette couronne une espèce de sainteté; sans elle, le couronnement était censé de nulle valeur. Ainsi, lorsqu'on prit du tombeau de saint Etienne une autre sceptre pour en ceindre le front de Wladislas, on en tira de funestes pronostics sur le compte du roi (1). Soutenu puissamment par les Polonais, Wladislas termina heureusement ces débats en faisant la paix avec Elisabeth. Il était même sur le point de revenir en Pologne, lorsqu'il fut retenu par la guerre contre la Turquie.

Les Turcs, gouvernés par des chefs issus de la maison d'Osman, commençaient à former une puissance redoutable pour la chrétienté. Ils s'étaient déjà emparés de quelques provinces de l'empire grec, tant en Asie qu'en Europe (2). L'empire ne possédait plus que sa capitale et quelques contrées environnantes. Les empereurs

(1) Bandtkie, t. II, p. 53.
(2) Lelewel, p. 152.

Paléologues, qui régnaient à Constantinople, avaient besoin de secours. La cour de Rome promit de leur en obtenir, sous la condition qu'ils donneraient leur adhésion à l'Eglise latine. Eugène IV, n'en pouvant pas obtenir des monarques de l'Europe, tourna ses yeux sur les puissances voisines. La Pologne et la Hongrie commencèrent à être limitrophes de la Turquie. Précisément à la suite de la mort d'Alexandre, palatin de Valachie, les querelles survenues entre ses fils, Elie et Etienne, appelèrent l'attention du roi vers le midi. Il apaisa leurs troubles, en donnant à Elie la Valachie et à Etienne la Moldavie. Ces palatinats, voisins de la Turquie, étaient menacés de sa puissance formidable (1). Ce fut là le motif qui détermina le roi, comme souverain des deux puissances, à s'engager dans la guerre contre la Turquie, dans l'intérêt des deux pays.

Secondé par les Hongrois, le roi enlève aux Turcs les pays slaves, remporte une victoire éclatante sur la Morava, et ne s'arrête que dans les montagnes de la Macédoine. Amurat II demande et obtient la paix. Elle fut conclue à Ségédin pour dix ans (2). Quelque onéreux que fût ce

(1) Lelewel, p. 153.
(2) Niemcewicz, p. 141.

traité pour les Turcs, qui cédèrent aux Hongrois la Servie et d'autres provinces conquises sur eux, néanmoins ils l'observèrent avec leur fidélité et leur bonne foi accoutumées (1). Les troupes commençaient à retourner dans leurs foyers, lorsque les Vénitiens, les Italiens, l'empereur Paléologue, le pape Eugène IV, voyant les Turcs occupés d'une guerre contre Scanderberg, duc de Caramanie, héros célèbre en Epire, crurent que c'était le moment favorable d'affranchir la chrétienté du joug des infidèles. Confiant dans l'étoile et la bravoure du jeune héros, dans le génie de Huniade, dans les forces combinées des deux nations, le pape engage le roi à recommencer la guerre. Quelque brave, quelque avide de gloire que fût Wladislas, il n'eut garde de rompre un traité cimenté par le serment (2). Le légat Cesarini leva ses scrupules, le trompa en lui promettant que Jean Paléologue déclarerait la guerre aux Turcs, qu'assisté des flottes italiennes il leur défendrait le passage d'Asie en Europe; de plus il l'assura qu'il obtiendrait des secours d'Italie et de Grèce; enfin il le délia, au nom du pape, du serment prêté. Ce seul obstacle étant levé, l'illustre héros, animé du désir de la gloire,

(1) Lelewel, p. 154.
(2) Ibidem.

Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,

s'élance à la tête des Hongrois et des Polonais dans l'arène qui s'ouvrait devant lui. L'épée est tirée; le sang coule. Ce fut alors qu'Amurat, tirant de son sein le traité conclu avec Wladislas, et juré de part et d'autre, à la face du ciel, sur l'Évangile et sur l'Alcoran, adressa ces mots au Dieu des chrétiens : « Si tu es le vrai Dieu, venge-moi, venge-toi de la perfidie de tes disciples. » Malheureusement son invocation fut exaucée. Le pape, qui avait excité à la guerre, ne l'appuya pas par des renforts; il n'envoya pas de secours d'Asie et d'Europe (1); et, pour comble d'horreur, les Grecs et les Italiens transportèrent d'Asie, pour de l'argent, les Turcs qui marchaient contre le roi (2). Cependant les forces chrétiennes rencontrèrent toute la puissance ottomane à Warna. Malgré l'inégalité du nombre, la victoire favorisa long-temps le roi; déjà il semait la mort dans les rangs de l'ennemi; déjà il allait fixer la destinée des deux peuples; déjà, presque sûr de la victoire, il chargeait à la tête de ses gardes les colonnes serrées des janissaires, lorsque son cheval tomba sous lui. Ce contre-temps précipita sa

(1) Niemcewicz, p. 142.
(2) Bandtkie, t. II, p. 55.

fin. Entouré d'une nuée de Turcs, il fut mis en pièces (1).

Avec la mort de Wladislas III s'évanouit l'espoir de la Pologne et la dernière défense de l'empire grec. Dix ans après, Constantinople fut conquis par Mahomet II, sultan de Turquie. Ces infidèles commencèrent à exercer leur empire sur le Pont-Euxin. Les Tatars de Précop se soumirent à la Turquie et cessèrent d'appartenir à la Lithuanie. La Valachie et la Moldavie furent menacées; en un mot, la face de la Lithuanie et de la Pologne changea beaucoup de ce côté-là (2).

La Pologne, quoique éloignée du théâtre de la guerre, ne laissa pas que d'éprouver de grands malheurs. Le roi, ne favorisant que ceux qui l'avaient suivi en Hongrie, leur conférait dans les provinces de la couronne les terres des citoyens vivants. Par là il donna lieu à de grands troubles et à des animosités (3).

Sous le règne de ce roi, Zbignew Olesnicki, évêque de Krakovie, acheta à Venceslas, duc de Cieszyn, la principauté de Siewierz, et la réunit à perpétuité à l'évêché de Krakovie. De là les

(1) Niemcewicz, p. 143.
(2) Lelewel, p. 155.
(3) Bandtkie, t. II, p. 55.

évêques de Krakovie portaient le titre de prince de Siewierz (1).

Le conseil intempestif de quelques personnes, la violation d'un serment, qui est toujours sacré, même à l'égard de l'ennemi, privèrent la Pologne d'un roi qui faisait concevoir les plus brillantes espérances. Ce jeune prince n'eut qu'un seul défaut, particulier aux grandes âmes, celui d'avoir trop de confiance en la fortune des armes, qui sont journalières et douteuses, et d'avoir rempli le devoir d'un soldat plutôt que celui d'un capitaine circonspect (2).

KASIMIR IV.

Le désastre des chrétiens à Warna, et la perte d'un roi vaillant, jetèrent toute l'Europe dans l'accablement et l'épouvante. La Pologne surtout fut couverte d'un deuil universel. On ne voulut d'abord croire, ni en Hongrie ni en Pologne, que le roi eût péri dans cette bataille (3). Mille bruits différents couraient sur son compte. Les uns disaient qu'il avait été conduit comme prisonnier à Constantinople; d'autres qu'il errait vagabond en Italie, en Transylvanie, en Russie

(1) Lelewel, p. 155.
(2) Ibidem, p. 154.
(3) Albertrandi, t. I, p. 1.

ou en Albanie. Chaque nouvelle de cette nature inspirait à Krakovie une joie si vive qu'on la manifestait par le son des cloches et par l'illumination de toute la ville. Ces bruits ne se réalisant pas, on envoya une députation composée de Jean Rzewuski, depuis évêque de Krakovie, et de Gilles Suchodolski. Mais tous ces soins furent inutiles. On se flattait encore de quelque espérance, lorsqu'on apprit que les Hongrois avaient élu pour roi Wladislas, fils posthume d'Albert; alors on convoqua une assemblée générale à Sieradz. Plusieurs nonces voterent différemment; mais l'avis de Zbignew Olesnicki, évêque de Krakovie, prévalut. Il proposa (1) de procéder à l'élection d'un nouveau roi, mais non d'un autre que de Kasimir, grand-duc de Lithuanie, cette élection n'emportant aucun notable changement, quand même Wladislas se représenterait, attendu que ce ne serait pas un étranger, un ennemi, mais un compatriote, et frère de Wladislas. Cet avis réunit presque tous les suffrages, et attira à l'évêque les remercîments de Sophie, mère de Kasimir. On convoqua, en conséquence, une diète à Petrikau, où Kasimir fut invité à assister (2). Kasimir refusa d'y paraître, prétex-

(1) Albertrandi, t. II, p. 2.

(2) Ibidem, t. I, p. 4.

tant l'accablement où le jetait la mort d'un frère chéri; mais, au fond, il préférait à la royauté le duché de Lithuanie. Elevé dans ce pays, et déférant à l'instigation des grands de Lithuanie, qui ne regardaient pas les deux pays comme une monarchie indivisible, il fut trois ans à se défendre de l'honneur d'être roi de Pologne (1), plus attaché à la Lithuanie, où le peuple était plus porté à l'obéissance qu'en Pologne. Il envoya même à la diète de Petrikau une députation qui déclara de sa part que, hors le duché de Lithuanie, aucun état, quelque vaste qu'il fût, ne saurait lui plaire; qu'il trouvait étrange qu'au lieu d'attendre encore quelques années, les Polonais procédassent avec tant de précipitation à l'élection d'un nouveau roi (2). Les Polonais prenant en considération cette réponse de Kasimir, la regardèrent comme une positive renonciation au trône, et, piqués jusqu'au vif d'un tel mépris, ils résolurent de le payer de retour. Ils procédèrent à l'élection d'un nouveau roi (3), et allèrent offrir le sceptre à Boleslas, duc de Mazovie. Informé de cette résolution, Kasimir, qui refusait la couronne quand on la mettait à ses pieds, fit, à la

(1) Albertrandi, t. I, p. 6.
(2) Ibidem, p. 11.
(3) Ibidem.

sourdine, des démarches auprès de sa mère Sophie, en la sollicitant de déterminer les Polonais en sa faveur (1). Ce fut Martin de Szadek, archidiacre de Wilna, prélat d'un esprit et d'une éloquence extraordinaires, qui contribua à faire prendre à Kasimir une résolution aussi avantageuse à l'un et l'autre pays. Il représenta à Kasimir le danger auquel l'exposait Michel, fils de Sigismond, duc de Lithuanie, gendre de Boleslas, car ce duc ne manquerait pas de lui donner des secours pour l'élever au duché aux dépens de Kasimir. La mère se rendit à Kolo, où les citoyens de la Grande-Pologne s'étaient assemblés, et fit tant par ses supplications et ses larmes qu'elle toucha les Polonais. On élut et couronna Kasimir roi de Pologne (2).

Cependant Kasimir se refusa à la prestation du serment aux conditions sous lesquelles il avait reçu le sceptre; car, élevé au duché de Lithuanie encore du vivant de son frère, il jura de ne jamais morceler la Lithuanie, mais même de l'agrandir; et dans le serment qu'il eut à prêter à la couronne, il devait jurer qu'il réunirait à la Pologne les pays qui en étaient séparés, tels que: la Volynie, l'Ukraine, la Kiiovie; pays qui étaient

(1) Albertrandi, t. I, p. 20.

(2) Ibidem, p. 24.

alors la propriété de la Lithuanie. De là des mésintelligences (1) entre les deux peuples, de là des troubles qui rendirent le règne de Kasimir orageux. Enfin, lassé de l'opposition des Polonais, qui le menaçaient constamment de désobéissance, Kasimir prêta serment en 1453.

Son départ pour la Lithuanie et ses lenteurs dans la prestation du serment furent cause des troubles et des invasions des ennemis. Tandis que le roi passait en Lithuanie son temps à la chasse, qui faisait ses plus chères délices, les Bohémiens et les Tatars infestaient le pays jusqu'à Léopol. Occupé de ses plaisirs, le roi ne songea pas aux moyens de repousser l'ennemi. Les particuliers seulement réunissaient leurs forces pour arrêter les progrès de ces envahisseurs. Les grands de la couronne et de la Lithuanie n'étaient occupés que du soin de se disputer la possession de quelques terres (2). Le pays étant ouvert de tous côtés, les Tatars pénétrèrent jusqu'à la Podolie, ravageant tout le pays, exterminant tout sans distinction d'âge et de sexe, et emportant chez eux un riche butin. Théodore Buczaczki, staroste de Podolie, ramassa en hâte une petite armée, fondit sur ceux qui revenaient,

(1) Lelewel, p. 156.
(2) Bandtkie, t. II, p. 60.

et leur reprit (1) et les captifs et les dépouilles. Cependant cette invasion des Tatars n'était pas fortuite. Les lettres des palatins de Podolie et de Léopol font voir que ceux qui avaient en vue de s'emparer de ces pays leur en facilitèrent l'entrée. Les Tatars, ne trouvant pas de résistance, renouvelèrent à plusieurs reprises leurs incursions et leurs ravages, immolant à leur fureur une infinité d'hommes.

Par bonheur, les chevaliers teutoniques, affaiblis par l'échec de Grunwald, détestés dans leurs pays, ne purent profiter de ce malaise. Les Hongrois, les Bohémiens, qui se déchiraient entre eux, ne se mêlaient pas des affaires de leurs voisins, et la faible et insignifiante puissance de Frédéric III pouvait à peine se suffire à elle-même en Allemagne. La Russie n'était pas encore réunie sous un sceptre, et les marquis de Brandebourg, de la maison de Hohenzollern, commençaient à s'étendre lentement dans la Marche. Voilà les circonstances qui sauvèrent la Pologne des plus grands dommages, et facilitèrent, en quelque sorte, l'extension des frontières et le recouvrement des pays qui se trouvaient jadis séparés de la Pologne (2).

(1) Albertrandi, t. I, p. 89.
(2) Bandtkie, t. II, p. 62.

Jean, duc d'Oswiecim, battu en différentes guerres qu'il avait faites aux habitants de Krakovie, fut enfin contraint de céder au roi son duché, pour la somme de 50,000 marcs de gros de Prague, et les habitants de la Prusse, accablés sous le joug des chevaliers teutoniques, vinrent se mettre sous la protection du roi. Mais n'anticipons pas sur les événements, et voyons ce qui se passait en Lithuanie.

Ce pays de prédilection menaçait alors la tranquillité du roi. Les partisans de Michel, fils de Sigismond, duc de Lithuanie, mettaient tout en œuvre pour l'élever au duché de son père. Ils entretenaient, à cet égard, des intelligences avec les ducs de Mazovie. Pour détruire leurs machinations, Kasimir songea aux moyens de s'assurer de Michel. Il ôta à toutes ses créatures la garde des châteaux, et les confia à des gens dont il avait éprouvé la fidélité; il engagea le maître des teutoniques à se saisir de Michel s'il venait à passer par les pays appartenant aux chevaliers. Ses ordres furent accomplis. Le maître arrêta Michel en Samogitie, où il était venu voir ses amis; mais il le rendit à la liberté on ne sait pourquoi. Michel se réfugia en Silésie; envoya chez le roi demander pardon, en le priant de le recevoir en grace; il rappela aux grands leur

serment et la justice. Rejeté avec mépris, il fut obligé d'évacuer la Moldavie (1). N'éprouvant pas de pitié chez les chrétiens, il se réfugia chez les Turcs. Pendant cet intervalle, le roi passait le temps, en Lithuanie, à la chasse, et manquait les plus belles occasions de réduire l'ennemi, qui, profitant de son indolence, envahit, avec les Tatars, la Lithuanie et prit plusieurs châteaux. Effrayé de la marche du roi, Michel s'enfuit en Russie (2). Là il fut, dit-on, empoisonné. On charge de son meurtre les grands de la Lithuanie, qui craignaient que Michel ne vengeât un jour la mort de son père (3).

En 1447, un événement dont les annales de la Pologne n'offraient point jusqu'alors d'exemple, excita des querelles qui se renouvelèrent souvent dans les époques suivantes : Jean Dlugosz, évêque de Krakovie, secrétaire de Zbignew Olesnicki, apporta de Fabriau, où se trouvait alors la cour de Rome, un chapeau de cardinal pour Zbignew Olesnicki (4). Il le lui remit à l'église cathédrale, en présence des grands de la couronne, de l'académie de Krakovie, et d'une foule de peuple qui

(1) Albertrandi, t. I, p. 36.
(2) Ibidem, p. 45.
(3) Ibidem, p. 73.
(4) Ibidem, p. 46.

s'était réuni par curiosité. Le nouveau cardinal prononça un discours fort touchant, dans lequel il remercia Dieu et le pape Nicolas. Mais cette nouvelle dignité de Zbignew fit naître la discorde dans la diète de Pétrikau ; car, au moment que le cardinal entrait dans le conseil, l'archevêque de Gnezne, qui ne voulut pas lui céder la première place, quitta la diète, suivi de plusieurs sénateurs. Le roi n'interrompit pas pour cela les discussions et écouta les ambassadeurs de l'empereur Frédéric qui demandaient, au nom de leur maître, que le roi continuât de confier à Wadislas, duc de Mazovie, oncle de l'empereur, les duchés de Belz et de Rawa. Kasimir en ajourna la décision à un temps plus favorable ; et quant au scandale qui avait accompagné l'élévation de Zbignew, pour satisfaire à la réclamation des citoyens de la Grande-Pologne qui prétendaient que cette faveur du pape était une humiliation pour le primat, il ordonna que désormais ces deux prélats siégeraient alternativement dans le sénat, et que personne d'entre les évêques ne pourrait désormais briguer la dignité de cardinal sans la permission du roi (1). Kasimir est le premier de tous les rois de Pologne qui ait commencé à nommer les évêques, que les chapitres élisaient jusqu'alors

(1) Albertrandi, t. I, p. 49 et suivantes.

par leurs libres suffrages, et c'est à l'occasion des querelles survenues au sujet de l'évêché de Krakovie entre Jacques Sienienski nommé par le saint-siége, Jean Lutkée élu par le chapitre, et Jean Gruszczynski proposé par le roi. Le dernier prévalut (1).

Cependant les chevaliers teutoniques, amollis et dégénérés, exaspérèrent leurs propres sujets en violant les lois qu'ils avaient eux-mêmes établies, et en se portant à toutes sortes de vexations, de crimes, ne respectant plus ni la vie, ni l'honneur, ni la pudeur des personnes. Leurs infamies comblèrent enfin la mesure. La noblesse prussienne (2) résolut de sacrifier ses biens et sa vie pour secouer le joug de ces moines orgueilleux. Ils portèrent contre eux plainte à Frédéric III, empereur d'Allemagne, qui déclara la noblesse prussienne, on ne sait en vertu de quelle autorité, déchue de tous ses priviléges et de toutes ses franchises. Indignée de l'audace d'un tel décret, la noblesse offrit son hommage au roi de Pologne (3). Kasimir la prit sous sa protection et lui accorda même beaucoup de priviléges, savoir : que les pays prussiens feraient partie du

(1) Lelewel, p. 156.
(2) Albertrandi, t. I, p. 113.
(3) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 148.

royaume de Pologne ; que leurs habitants jouiraient des droits des Polonais ; qu'ils suivraient, dans la décision de leurs causes, la loi de Culm, ou telle autre qui leur plairait; qu'ils seraient déchargés de tailles; qu'ils concourraient à l'élection de chaque roi (1). La ville de Dantzig fut surtout comblée de bienfaits. Le roi la déchargea du revenu de la ville, ne demandant qu'un impôt de 2,000 florins par an; impôt qui s'élevait à 60,000 florins sous l'administration des chevaliers. Il divisa la Prusse en quatre palatinats, ceux de Torn, d'Elbing, de Kœnigsberg et de Dantzig. Il se rendit en personne en Prusse, accompagné d'une brillante jeunesse et de grands de la couronne. On en composa douze régiments, dont six précédaient le roi et six le suivaient. Arrivé à Torn, il fut reçu par le clergé, la noblesse, le peuple et tous les ordres, avec des acclamations et des transports de joie. Assis sur le trône, au milieu de la place publique, vêtu d'habits et d'insignes royaux, il recevait l'hommage et le serment de fidélité de tous les seigneurs. Pendant cette solennité arriva à Torn une députation de la part de Wladislas, roi de Bohême, qui voyait avec peine que Kasimir s'appropriait la Prusse. La députation pria le roi de vouloir

(1) Albertrandi, t. I, p. 131.

bien envoyer une ambassade à Prague, chargée de pleins-pouvoirs pour se concerter avec le roi sur les moyens de satisfaire les deux nations, et pour passer de nouvelles conventions conformes aux intérêts des deux royaumes; enfin, de suspendre, en attendant, la prise de possession des châteaux des chevaliers. Le roi Wladislas, ajouta-t-elle, ne pouvait souffrir que l'ordre teutonique, dont il était le bienfaiteur et le protecteur, fût ainsi accablé. Cette intempestive députation surprit Kasimir, qui, éloigné d'imputer au roi Wladislas cette arrogance, attendu son extrême jeunesse, se douta facilement que c'était là un coup de politique de George Podiebracki, chargé de la direction de toutes les affaires de la Bohême, et de quelques seigneurs bohémiens corrompus par les chevaliers. Le roi répondit seulement qu'il ferait prouver par ses ambassadeurs que les rois de Bohême n'avaient jamais été les bienfaiteurs ni les protecteurs des chevaliers; mais que cet honneur appartenait aux rois de Pologne (1). Le roi Wladislas, ayant reconnu l'inconvenance de cette ambassade, s'empressa d'en envoyer au roi une autre pour lui demander pardon de la première, envoyée à son insu, en priant Kasimir de procéder, à l'égard de la Prusse, selon son bon

(1) Albertrandi, t. I, p. 141.

plaisir, et en l'assurant que leur roi n'entreprendrait jamais rien qui fût contraire à l'intérêt de la Pologne.

De Torn, le roi partit pour Elbing, où il reçut, avec la même pompe qu'à Torn, le serment de fidélité.

Sur ces entrefaites, de grands troubles déchiraient la couronne et la Lithuanie. Dans ce duché, plusieurs grands, et nommément Gasztold, palatin de Wilna, s'efforçaient de rompre les liens qui unissaient la Lithuanie et la Pologne. Ils voulaient même, au mépris de Kasimir, élever un autre prince à la dignité ducale (1). Kasimir affectait, autant qu'il était en lui, de modérer cette audace des grands, se référant à la petite noblesse et confirmant les priviléges de Herodla. Mais Gosztold et ses consorts cherchèrent alors à enlever par la force la Wolynie et la Podolie aux Polonais. De là naquirent des dissensions plus prononcées. La Petite-Pologne, qui avait beaucoup à souffrir et de la Lithuanie et des Bohémiens ses voisins, faisait entendre des murmures attentatoires à l'autorité du roi. En effet, la faiblesse de ce prince était l'unique cause des troubles sans cesse renaissants, car elle enhardissait l'arrogante morgue de la noblesse.

(1) Lelewel, p. 159.

Il suffit de lire le discours de Rytwanski, staroste de Sandomir, pour s'en convaincre (1). Ce citoyen, fameux par son éloquence et par sa hardiesse, reprocha au roi, non pas au nom d'une province, mais au nom de tout l'état, « que ses « défauts avaient fait marcher la Pologne vers sa « décadence, qu'il traitait ses fidèles sujets « comme ses ennemis, parce qu'ils défendaient « l'intégrité de la république; qu'il portait peu « d'intérêt à la couronne, en permettant d'en « séparer la terre de Luçk; qu'il affectait de réu-« nir la Podolie à la Lithuanie; qu'il avait in-« spiré à ce duché tant d'orgueil qu'il se refusait « à combattre les ennemis communs et à remplir « les ordres du roi; que le roi battait la fausse « monnaie, dont il avait inondé toute la cou-« ronne; qu'il avait les yeux fermés sur les bri-« gands, les concussionnaires et les faussaires; « qu'il prodiguait les domaines et épuisait les « trésors; qu'il était indifférent aux plaintes des « veuves, des orphelins et des opprimés, au point « que sous son gouvernement l'administration de « la justice n'existait plus; qu'il dépouillait la « couronne d'armes, de chevaux, d'or et d'ar-« gent, pour en gorger la Lithuanie.» Il mit sous les yeux du roi « l'injustice de ce procédé avec

(1) Lelewel, p. 159.

« d'autant plus d'énergie que son père, son frère « et lui-même, ne tiraient leur éclat que de la cou- « ronne; que le père du roi, qui n'eut pour tout « bien qu'un coin de la Lithuanie, était devenu, « grâce au zèle des Polonais, maître et de la « couronne et de la Lithuanie; et d'obscur qu'il « était, il était mis au rang des rois chrétiens et « légitimes. » Rytwanski rappela encore à Kasimir « qu'après un long règne de son père, les « Polonais, non contents d'avoir élevé son frère « au trône de Pologne, l'avaient encore aidé à « monter sur celui de Hongrie, et qu'après sa « mort, ils lui avaient offert la couronne et pro- « curé un brillant parti; que les Polonais étaient « fâchés de voir, qu'à la suite de tant de témoi- « gnages d'attachement et d'intérêt pour le père, « le frère et lui-même, il mettait au-dessus d'eux « la nation lithuanienne, qui avait cependant si « peu mérité et de lui et de son père. » Ce gentilhomme finit son discours « par prier le roi de se « reconnaître et de se corriger; car, dans le cas « contraire, les Polonais non seulement ne « paieraient rien de leurs biens particuliers, « mais même ils refuseraient de marcher à la « guerre (1). »

Le roi écouta de sang-froid ces diatribes acer-

(1) Albertrandi, t. I, p. 221.

bes, passa condamnation sur quelques uns de ces écarts auxquels il s'avoua être réduit par la pénurie d'argent. Cependant Rytwanski, qui avait parlé avec tant de hardiesse dans cette occasion, se relâcha plus tard de cette hauteur, au rapport de Bielski; car lorsque le roi l'eut comblé de graces, il se tut, et de haut qu'il était, devint obséquieux et attentif à lui faire sa cour (1). Les mésintelligences étaient si prononcées entre la Lithuanie et la Pologne, entre le roi et les deux pays, que les immunités de la Pologne allaient toujours croissant, et (2) en Pologne le pouvoir des nobles fut porté au comble par l'établissement des diètes.

Sur ces entrefaites, le bruit courut qu'on s'armait en Allemagne avec une grande activité; que, pour lever son armée, le lieutenant du maître des chevaliers teutoniques avait vendu tous les revenus de l'ordre. Le roi, convaincu, par des émissaires qu'il avait envoyés en Allemagne, de la certitude de ce bruit, mit ses troupes en mouvement (3). La guerre avec les chevaliers teutoniques commença. Kasimir la soutint avec opiniâtreté, quels que fussent les obstacles qu'il éprou-

(1) Albertrandi, t. I, p. 223.
(2) Lelewel, p. 160.
(3) Albertrandi, t. I, p. 138.

vât de la part de la noblesse. Naturellement prodigue, il épuisa tellement ses finances qu'il fut obligé de convoquer diète sur diète pour se faire donner de l'argent. La dilapidation du trésor, qui rendait les troupes insolentes, et l'insubordination, suite naturelle de l'insolvabilité, firent traîner cette guerre pendant treize ans. De même que les élections donnèrent dans la suite naissance à des transactions financières, de même, sous ce roi, on adopta le système de négocier et de transiger continuellement alors qu'il était question de soutenir la guerre. La faiblesse du caractère (1) de Kasimir fit sentir à la noblesse toutes ses fautes, et les vexations que se permettaient les starostes dessillèrent ses yeux sur ses propres intérêts. Kasimir avait donc affaire à deux ennemis également puissants, aux chevaliers teutoniques et à la noblesse polonaise; car, tandis qu'il fallait combattre les uns, il devait transiger avec l'autre. De là les diètes devinrent si multipliées qu'il en convoqua pendant son règne (2) jusqu'à quarante-cinq. Les fautes du roi contribuèrent aussi à prolonger cette guerre si ruineuse pour l'un et l'autre parti. Le roi déplaça les généraux habiles et ne confia le commandement de

(1) Bandtkie, t. I, p. 64.
(2) Ibidem, t. II, p. 64.

ses troupes qu'à ceux qui l'obsédaient de demandes, hommes dépourvus de talents et ignorant l'art de la guerre. Voilà quelles furent les causes de la perte de la bataille de Choynice; mais ce qui contribua à ce désastre, ce fut d'abord la vue des troupes allemandes armées de toutes pièces qui(1) en imposaient aux Polonais, dont la plupart n'avaient jamais vu ni cette sorte d'armes, ni la tenue martiale de tant de guerriers réunis ensemble; ajoutez à cela l'inexpérience des généraux, qui conduisirent leur cavalerie sur des lieux bourbeux qui leur offraient d'invincibles obstacles, et les empêchaient d'appuyer l'infanterie. Une terreur panique s'empara du régiment du roi, et elle se communiqua au reste de l'armée. On chercha le salut dans une honteuse fuite. Le roi seul demeura sur les lieux, refusant de se retirer. Il fut enlevé de force par sa garde. Le reste de l'armée préféra l'esclavage au déshonneur. Le camp polonais, 4,000 chariots tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le roi se retira à Nieszawa. Malgré l'intensité du froid, il poursuivit l'ennemi, prit plusieurs châteaux de l'évêque de Sambia. Cette guerre, tour à tour marquée par des revers et par des succès, fut soutenue avec une telle fureur, que vingt-un vil-

(1) Albertrandi, t. I, p. 148 et 149.

lages et deux mille églises furent détruits par les flammes, tant dans la Poméranie que dans la Prusse. Les chevaliers teutoniques demandèrent la paix. Rudolphe, légat du pape, dans un discours arrangé avec art, y détermina le roi. Elle fut conclue à Torn, sur les clauses suivantes : La Prusse occidentale, composée des provinces de Poméranie, de Culm, de Malborg, de Warsovie, devait être réunie à la Pologne; et la Prusse orientale, ou la Prusse proprement dite, devait échoir en partage aux chevaliers teutoniques, à condition que chaque grand-maître nouvellement élu en recevrait personnellement l'investiture du roi; qu'il le seconderait contre tout ennemi, n'abandonnerait jamais son maître; qu'il aurait place dans le sénat, à la gauche du roi. Ce fut ainsi que (1) finit cette guerre qui dévora 300,000 combattants, non compris d'autres citoyens qui tombèrent victimes de l'avidité et de la cruauté des soldats amis et ennemis. La lenteur du roi à employer les troupes qu'il avait à sa disposition, le manque de moyens pour les rassembler quand elles étaient éparses, la divergence des esprits de la Grande et de la Petite-Pologne, contribuèrent beaucoup à sa pro-

(1) Albertrandi, t. II, p. 84.

longation. Le roi, pour reconnaître les soins et le zèle du légat, lui envoya, en forme de présent, quatre vases d'argent, deux grandes tasses aussi en argent, 400 ducats, quatre calices dorés, plusieurs fourrures en zibeline et en fouine, des chevaux superbes, et beaucoup d'autres souvenirs de prix; mais le légat réfusa ces présents, et répondit à ceux qui insistèrent pour les lui faire accepter, qu'il désirait conserver ses mains pures d'aucun don (1). La munificence du roi s'étendit aussi jusqu'au grand-maître. Outre plusieurs maisons, Kasimir lui fit donner 300 ducats, et concéda, à lui et à son ordre, 15,000 ducats pour l'aider à payer la solde arriérée à son armée, et déchargea, pour l'espace de vingt ans, le grand-maître des secours qu'il s'obligeait à donner à la couronne. Le grand-maître, à son tour, déchargea les citoyens qui avaient des terres dans la Prusse, de toutes les prestations pour l'espace de vingt-cinq ans. On envoya, de part et d'autre, des ambassadeurs au pape pour lui manifester les remercîments de la paix qu'on venait d'obtenir par les soins du légat, et pour prier le pape de lui donner la dignité de cardinal. En attendant, le roi le fit son conseiller

(1) Albertrandi, t. II, p. 88.

privé, en affectant à cette charge 200 ducats à prélever sur les salines (1).

Ce fut ainsi que Conrad, en établissant gratuitement des moines belliqueux et étrangers dans l'intérieur du pays, exposa la monarchie à des guerres pénibles et sanglantes, qui la désolèrent pendant deux siècles et demi. On frappa tous les cent ans des médailles en mémoire de leur administration et de leur cruauté, afin d'éterniser l'affranchissement de leur joug (2). Cependant on doit à la vérité de convenir que c'est à leurs soins, à leur activité et à leur industrie, qu'on doit l'établissement dans notre pays, de l'agriculture, de la fortification des châteaux, des arts, de la construction de bonnes villes, des temples et des édifices, de la tactique, des armes et des cuirasses, et, en un mot, l'état florissant de la Pologne.

A peine la guerre contre les chevaliers fut-elle finie, que le roi se trouva engagé dans une autre contre les Bohémiens. Jean Podiebracki régnait en Bohême, et Mathias Corvin, fils du célèbre Huniade, en Hongrie. Après la mort de Podiebracki, les Bohémiens offrirent la couronne à Wladislas, prince royal de Pologne, fils de Ka-

(1) Albertrandi, t. II, p. 89.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 77.

simir, qui y avait le plus de droit par le chef de sa mère, Elisabeth, fille d'Albert II. Wadislas arriva à Prague à la tête 7,000 hommes de cavalerie et 2,000 d'infanterie. Sur ces entrefaites, les Hongrois, dégoûtés du gouvernement de Mathieu, lui refusèrent l'obéissance et appelèrent au trône Kasimir, second fils du roi de Pologne. Ce jeune prince, qui dans la suite fut mis au rang des saints, était, de son vivant, plus occupé de la couronne céleste que de la couronne terrestre, et il mit tant de lenteur dans sa marche en Hongrie, qu'il donna (1) tout le temps à Mathieu d'apaiser les Hongrois, avant que notre prince parût sur la frontière. Mathieu brigua encore la couronne de Bohême, mais inutilement; il excitait les chevaliers teutoniques contre le roi; il inquiétait et la Pologne et la Bohême; enfin la mort mit fin aux troubles que suscitait ce prince remuant et belliqueux. Les Hongrois se trouvèrent divisés en deux partis, dont l'un élut pour roi Wladislas, roi de Bohême, et l'autre Albert, tous deux fils de Kasimir, roi de Pologne; et ces deux frères furent ainsi entraînés dans une guerre funeste. Kasimir, qui favorisait Albert, voulut que Wladislas se bornât au royaume de Bohême. Dans ce dessein, il envoya Albert en

(1) Niemcewicz, p. 150.

Hongrie avec une armée petite et non soldée. Avant d'en venir aux mains, les deux frères furent tour à tour combattus par l'amour fraternel et par la jalousie. Ils se livrèrent enfin la bataille à Koszyce. Jean-Albert y fit des prodiges de valeur. Avec une armée de 4,000 hommes, cernée par un corps de 18,000 hommes, il repoussa vaillamment l'ennemi. Déjà un Bohémien allait percer Albert, lorsque, ayant saisi le sabre d'un de ses soldats, il étendit l'agresseur roide mort. Il eut trois chevaux tués sous lui, et prouva dans cette journée qu'il ne manquait pas de courage, mais de forces. Quoi qu'il en soit, Albert fut contraint de s'enfuir. Après la bataille, Wladislas, plus alarmé sur le sort de son frère, que charmé de la victoire, le fit chercher en tous lieux (1). Les deux frères s'accommodèrent; Jean-Albert renonça à tous ses droits à la Hongrie, Wladislas lui donna à titre de fief les duchés de Glogau, d'Opau, de Kurow, en Silésie, en l'assurant qu'il lui céderait la couronne de Hongrie s'il mourait sans enfants.

Les Tatars, encouragés par la faible résistance qu'ils éprouvaient de la part des starostes, renouvelèrent leurs courses avec plus de fureur. Le roi se décida à les châtier de manière à ce

(1) Albertrandi, t. II, p. 198.

qu'ils fussent dégoûtés d'exercer leurs ravages dans le pays. Informé de leur invasion, il donna à son fils Albert le commandement de la milice de la cour, et ordonna à la noblesse de venir s'y joindre. Albert atteignit les Tatars à Kapersztein, et détruisit un de leurs détachements, fort de 15,000 hommes. Après ce coup de main, l'armée polonaise se mit en marche pour revenir dans ses foyers, lorsqu'elle rencontra un détachement de 10,000 hommes et l'extermina, au point qu'il s'en échappa fort peu. Dans la première et la seconde affaire, Albert reprit tout le butin et tous les captifs que l'ennemi avait enlevés. Cette expédition couvrit le jeune prince d'une grande gloire, et lui attira l'estime des siens et l'admiration des étrangers. Les Hongrois fixèrent depuis les yeux sur le mérite de Jean-Albert.

Environ vers ce temps-là, mourut le célèbre cardinal Zbignew Olesnicki, un de ces hommes que le ciel n'envoie qu'une fois dans un siècle. Prélat éclairé, laborieux et exemplaire, sénateur d'une sagesse infaillible et pénétrante, il suivit toujours le chemin de la vérité, de la justice et de l'honneur. Citoyen aimant avec passion la patrie, il désirait la voir bien gouvernée dans toutes les branches de l'administration. Il fut inhumé

à Krakovie, dans son église cathédrale (1), où il s'était fait préparer un tombeau encore de son vivant. Au-dessus de sa tombe on attacha trois chapeaux de cardinal, parce que cette dignité lui avait été accordée de trois papes, ou se donnant pour tels : Eugène IV, Félix V et Nicolas V.

Si Kasimir secourait faiblement son fils pour le faire monter sur le trône étranger, il veillait encore plus faiblement sur la sécurité des frontières de son propre pays. Yvan Vasilevitch détacha de la Pologne le grand Nowogrod, Siewierz et une partie de la Russie-Blanche. La pénurie d'argent, causée par la profusion particulière à sa famille, mit le roi hors d'état de reprendre ces pays, et de maintenir l'ordre en Lithuanie et en Pologne.

Atterré de la nouvelle de l'échec que son fils Albert avait essuyé en Hongrie, et du traité conclu entre ses deux fils, Kasimir résolut de rompre ce traité, et d'appuyer de toutes ses forces son fils malheureux. Dans cette vue, il se rendit en Pologne. Arrivé à Troki, il tomba malade de chagrin de voir ses desseins déconcertés. La maladie empirant toujours, il fit un testament par

(1) Albertrandi, t. I, p. 160.

suite duquel il déshérita son fils Wladislas, roi de Bohême et de Hongrie, comme ingrat et rebelle à la volonté de son père, nomma Jean-Albert pour son successeur à la royauté, et Alexandre pour son successeur au duché. Bientôt après il mourut après avoir été administré.

En accordant des priviléges à la noblesse, Kasimir limita l'autorité royale. La guerre opiniâtre avec les chevaliers teutoniques; les querelles avec les Bohémiens et les Hongrois; une libéralité qui dégénéra en profusion, le forcèrent à convoquer fréquemment les diètes, et à demander de l'argent. La dette de l'armée se trouva monter à 270,000 ducats. La noblesse ne manqua pas de profiter de la gêne où se trouvait le roi, pour lui arracher de grands priviléges en échange des impôts qu'elle avait permis d'établir sur les villages et les villes. A Nieszawa, Kasimir fit cette constitution : « Nous promettons de ne faire au« cune loi nouvelle, et de ne commander à nos « sujets de monter à cheval, qu'avec le concours de « la diète qui sera convoquée de toutes les terres. » Autant l'ordre de la noblesse augmentait ses priviléges, autant les paysans perdaient des leurs, assurés jadis par Kasimir-le-Grand (1). Le statut de Wisliça portait qu'un paysan opprimé par son

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 152.

maître avait le droit de le quitter; la noblesse fit tant sur Kasimir IV, qu'il lui accorda le droit de pouvoir demander l'extradition d'un paysan échappé; et de plus, le recéleur était condamné à l'amende de trois marcs d'argent (1). En 1468, on arrêta à la diète de Korczyn que chaque district et chaque terre enverraient deux nonces. De cette manière, la noblesse non seulement établissait les impôts, mais elle envahissait tout le pouvoir législatif.

Le caractère de ce roi était un mélange de beaucoup de qualités et de vices particuliers à son père, auquel il ressemblait beaucoup. Un esprit médiocre, un peu plus d'instruction; avec cette différence, que le père avait un excellent conseil dans Witold, l'écoutait religieusement et ne faisait rien sans son concours. Kasimir manquait d'un tel homme. Et si Zbignew Olesnicki, Tenczynski et d'autres étaient capables de l'aider de leurs lumières, il ne fut pas aussi porté à suivre leurs conseils. Irrésolu, et se laissant abattre par la difficulté, il ne sut rien entreprendre de solide; il ne sut concevoir rien de grand; mais se pliant à l'opportunité, il changeait souvent de résolution, et différait d'en prendre une jusqu'à ce qu'un événement le tirât de l'embar-

(1) Niemcewicz, p. 153.

ras où il se trouvait. Si le père ne savait pas profiter des plus brillantes victoires, le fils ignorait l'art de mettre à profit les plus belles circonstances. Sa faiblesse à gouverner, son peu d'habileté dans l'art de la guerre, son peu de courage, furent cause qu'il ne jouit pas de l'estime de ses peuples. Toujours indigent et occupé de demandes d'argent, il le faisait moins pour le besoin de l'état que pour satisfaire ses goûts et ceux de sa famille. Par là, il porta une grande atteinte à l'autorité royale; il n'était pas non plus aimé dans la Lithuanie à laquelle il avait voué ses affections, cet attachement provenant de l'habitude et de la facilité de contenter ses goûts. Il avait encore cela de commun avec son père, qu'il était gouverné par Mathias roi de Hongrie, comme le père l'était par Sigismond. En résumé, tout ce qui, sous Kasimir, est arrivé de bon, doit être regardé comme un coup du ciel, et tout ce qui s'est fait de déplorable doit être imputé au relâchement de son administration. Tout en lui était singulier et étrange; il avait de l'orgueil, sans fierté et sans ambition; il aimait la louange et n'était pas piqué du blâme le plus acerbe. Libéral par saillie, il regardait d'un œil d'indifférence la misère et l'accablement du peuple. Il fuyait le travail et se lassait bientôt des

passe-temps. Sobre, il prolongeait ses festins, et aimait la chasse à la folie (1). Ce qui prouve surtout la bonne trempe de son esprit, ce fut qu'il ne se laissa pas entraîner dans la guerre contre les Turcs, malgré les avantages qu'on fit briller à ses yeux. La Pologne lui est redevable des progrès de la civilisation, qui prit encore un nouvel essor sous son successeur (2).

JEAN-ALBERT.

Kasimir, par son testament, avait désigné Jean-Albert au trône de Pologne, et Alexandre au duché de Lithuanie. Alexandre fut nommé duc sans réclamations de la part des Lithuaniens, et sans prendre garde que de cette manière on rompait l'union de la Lithuanie avec la couronne.

Mais dans la couronne, les dispositions du roi n'atteignirent pas si facilement leur but. En effet, on était déjà accoutumé à s'arroger le droit, non seulement d'élire une famille à la place de celle qui venait de s'éteindre, mais même des personnes soit de cette famille, soit d'une autre. L'élection de Jagellon, et celle de Boleslas, duc de Mazovie, fortifièrent la couronne dans cette opinion (3). Dans

(1) Albertrandi, t. II, p. 206.
(2) Bandtkie, t. II, p. 77.
(3) Albertrandi, t. II, p. 208.

le cas dont il s'agissait alors, l'élection devait absolument avoir lieu, parce que Wladislas, fils aîné du roi, possédait déjà deux couronnes, et devenait, par là, incapable de gouverner un pays où la présence du roi était indispensable. D'ailleurs, l'élévation du fils puîné à la royauté compromettait les liens qui unissaient la couronne et la Lithuanie, car le troisième fils, Alexandre, possédait ce duché sans le concours du sénat. On procéda à l'élection; elle fit naître trois partis (1). Les uns voulaient Jean-Albert, soit à cause de sa majorité, soit à cause de la renommée qu'il s'était acquise par la défaite des Tatars; mais d'autres lui objectaient son peu de succès en Hongrie, et un extrême orgueil. D'autres parlaient en faveur d'Alexandre; d'autres en faveur de Sigismond, le plus jeune de tous (2). Raphaël Jaroslawski, maréchal de la cour, la maison de Toporczyk et Zbignew Olesnicki, archevêque de Gnezne, étaient à la tête de ce dernier parti. Sigismond, avec dix mille hommes armés, se présenta à la diète de Petrikau, suivi d'un grand nombre de citoyens de Mazovie. La reine Elisabeth, qui était acquise à Jean-Albert, envoya 1,600 soldats à son fils Frédéric, évêque de

(1) Albertrandi, t. II, p. 209.

(2) Ibidem, p. 210, 211.

Krakovie, qui présidait la diète, attendu l'indisposition de l'archevêque de Gnezne. Cette résolution en imposa au parti de Sigismond. Jean-Albert fut à l'unanimité proclamé roi par l'organe de son frère Frédéric, évêque de Krakovie, en l'absence de l'archevêque de Gnezne, qui était, dit-on, affecté d'une indisposition, et selon Miechowita, se trouvait dans le camp des ducs de Mazovie (1). De Petrikau, Jean-Albert se rendit en toute hâte à Krakovie, où il fut oint et couronné par Zbignew Olesnicki, primat, archevêque de Gnezne.

Le principal soin du nouveau roi fut de se prémunir contre les attentats du parti contraire. Dans cette vue, il conclut avec son frère Wladislas, roi de Bohême, une alliance offensive et défensive contre les perturbateurs du repos public. La mort de Zbignew Olesnicki, et celle de Jaroslawski, délivrèrent le roi de cette crainte.

A la suite de la cérémonie du couronnement, le roi se rendit dans la Grande-Pologne, où il reçut les ambassadeurs des Vénitiens et de Bajazet, empereur de Turquie, qui étaient venus le complimenter sur son avénement. Les premiers l'engageaient à la guerre contre les Turcs, les seconds demandaient la confirmation de la paix;

(1) Albertrandi, t. II, p. 212.

ne pouvant concilier des vœux si opposés, le roi retint les ambassadeurs chez lui, et ne les laissa partir que l'année suivante, après avoir préalablement arrêté et juré la paix avec les Turcs pour la durée de trois ans (1).

Yvan Vasilevitch, tzar de Moskovie, profitant du peu de secours que la Lithuanie recevait de la part du roi, commença à la désoler par la guerre et conquit une partie de Siewierz. Alexandre, duc de Lithuanie, hors de mesure de repousser la force par la force, lui demanda la paix, qui fut conclue à perpétuité de part et d'autre. Le pays conquis demeura au tzar. Par suite de cette paix, Hélène, fille du tzar, née de Sophie, fille de Thomas Paléologue, despote du Péloponèse, fut promise en mariage à Alexandre (2).

Ce jeune roi, qui s'était rendu si célèbre par sa valeur du vivant de son père, voulut immortaliser l'aurore de son règne par des conquêtes brillantes. Philippe Calimaque, son instituteur et son conseil, qui avait la haute-main sous ce roi, distribuant et les graces et les emplois, sut profiter de son inclination pour les traits héroïques. Cet astucieux Italien exhortait le roi à s'arroger un pouvoir absolu, à faire des innovations

(1) Albertrandi, t. II, p. 212.

(2) Ibidem, p. 213.

odieuses aux citoyens polonais, et à les faire ployer sous un joug sévère (1). Toutefois, si Albert eût suivi ces conseils dès le commencement de son règne, et, sans accabler les citoyens, s'il eût réprimé la licence effrénée de la noblesse, il aurait sans doute consolidé les destinées de la Pologne, et cette victoire l'aurait rendu plus triomphant qu'il ne le fut à Kapersztein (2). Ce fut ce ministre qui poussa le roi dans une expédition contre les Valaques, pour affaiblir une noblesse sauvage, indisciplinable, et rebelle aux lois divines et humaines (3). A la suite d'un accord préalable avec ses frères à Lubocza, le roi, pour venger la mort de son oncle Wladislas III, et pour réprimer la puissance redoutable des Turcs, résolut de leur déclarer la guerre, et, sous ce prétexte, d'enlever la Valachie à Étienne et d'y placer son frère Sigismond. Il envoya une députation à Etienne pour l'engager à prendre une part active dans cette expédition. Etienne ne demandait pas mieux, et promit des secours contre l'ennemi de toute la chrétienté. Les esprits les plus clairvoyants, qui comprenaient que ce n'était pas aux Turcs, mais à la Valachie que le roi

(1) Albertrandi, t. II, p. 216.

(2) Czacki.

(3) Niemcewicz, d'après Kromer.

en voulait, affectèrent de le détourner de cette guerre (1). Averti par les Hongrois de ce qui se passait, Etienne pénétra facilement l'intention du roi, et lui envoya demander s'il entrait sur son territoire en ami ou en ennemi; il ajoutait que, dans le premier cas, il était disposé à lui fournir les secours promis; mais que, dans le second, il le ferait repentir de son procédé. Cette arrogante ambassade mit le roi hors de lui, au point qu'il fit arrêter les ambassadeurs et ordonna de les transporter à Léopol. Sans attendre les renforts de Lithuanie, de Prusse et de Mazovie, le roi entre dans la Moldavie à la tête d'une armée formidable, forte de 80,000 hommes (2). Ce prince s'imaginait que les Moldaviens, sujets au changement, viendraient se soumettre de bonne grace; mais un échec devant Soczawa, capitale de ce pays, le désabusa. Malgré le feu continuel de ses canons, le roi ne put prendre cette ville, étant inquiété sur ses derrières par Etienne, qui faisait de fréquentes sorties des forêts, sans vouloir s'aventurer en bataille rangée. Trompé dans ses vues, et manquant de vivres, le roi fit un armistice et leva le siége de Soczawa. En traversant la forêt dite Bukowina, qui n'offrait qu'une petite

(1) Albertrandi, t. II, p. 217.
(2) Ibidem, p. 221.

route étroite entre deux rochers, le roi fit marcher son artillerie et la suivit dans sa voiture, par suite d'une indisposition dont il venait d'être affecté. L'artillerie était déjà parvenue jusqu'à la moitié de la forêt, lorsque les Valaques s'ébranlent de toutes parts, emportent l'artillerie, et encombrent les chemins d'arbres sciés dans ce dessein. Après eux arrive Etienne à la tête d'une troupe nombreuse, il charge les Polonais, qui ont beaucoup de peine à lui tenir tête et à tirer le roi de cette funeste forêt. La perte fut grande tant en hommes qu'en chevaux. Les plus malheureux furent ceux qui tombèrent au pouvoir d'Etienne : ils furent tous inhumainement massacrés à ses yeux ou pendus sur les arbres par les cheveux, que les Polonais portaient fort longs. Depuis cette époque, dit Bielski, ils commencèrent à les couper. Etienne devança les Polonais, et se campa près du Pruth pour en défendre le passage. Une bataille rangée, qui se livra à Czerniowice, ouvrit le chemin des frontières. Le roi, étant hors de danger, congédia les troupes et se rendit à Léopol, où il demeura jusqu'à son entier rétablissement. Ensuite il partit pour Krakovie (1). Indifférent à la honte de cette malheureuse expédition, insensible à l'affliction de toute

(1) Albertrandi, t. II, p. 229.

la nation, Albert y employa son temps en festins, en danses, jeux et galanteries, ne craignant pas de se compromettre avec quelques débauchés sur la place publique. Dans une de ces orgies il fut même blessé pendant la nuit.

Etienne, qui ne respirait que la vengeance, enhardi par l'inconduite du roi, se joint aux Turcs et aux Tatars, pénètre dans la Russie, ravageant ce pays jusqu'à la Petite-Pologne et emmenant 10,000 captifs. Par suite de la médiation du roi de Hongrie, il fut conclu une paix avec le prince valaque. Le roi oublia tous ses griefs, et Etienne s'obligea à secourir les Polonais contre tous leurs ennemis. Rassurée du côté de la Valachie, la Pologne trouva bientôt un autre ennemi. Les Turcs, au nombre de 70,000, pénétrèrent jusqu'à Halicz, mettant tout à feu et à sang. Un froid extraordinaire anéantit cette armée formidable, qui fut réduite à 10,000 hommes. Le pays, couvert de cadavres et d'ossements de chevaux, offrait l'aspect le plus hideux (1). On trouvait des Turcs dans le ventre des chevaux, où ils s'étaient cachés pour conserver leur misérable existence. Ce désastre fut longtemps mémorable aux Turcs, qui n'osèrent depuis attaquer la Pologne, qu'ils regardaient

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 165.

comme protégée du ciel d'une manière spéciale (1).

Outre l'invasion des Turcs, la Pologne éprouva encore toutes les horreurs d'une guerre opiniâtre. Yvan, grand-duc de Moskovie, ce prince à qui la Russie est redevable de sa première puissance, irrité contre Alexandre, duc de Lithuanie, de ce qu'il n'avait pas fait bâtir une chapelle pour Hélène, son épouse et fille d'Yvan, conformément à leur contrat de mariage, entra en Lithuanie à la tête d'une grande armée, prit une partie de Siewierz, Czerniechow, Starodubow, Drohobuz. Les troupes polonaises envoyées contre cet ennemi sous le commandement de Constatin, prince d'Ostrog, n'étant composées que d'un petit corps de 3,500 hommes, furent écrasées par une masse de 40,000 hommes et battues complétement (2). Les généraux en chef furent eux-mêmes faits prisonniers. George Paç et Nicolas Sollohub défendirent Smolensk contre les efforts réitérés des Russes. Cette guerre désastreuse finit par un traité conclu pour dix ans.

Un événement inattendu procura au roi l'occasion de tirer raison des Tatars de Crimée. Szah Achmet, kan des Tatars établis derrière

(1) Albertrandi, t. II, p. 237.
(2) Ibidem, p. 238.

le Wolga, manda au roi qu'il s'approchait du Borysthène à la tête de 100,000 hommes[1], en lui déclarant que, s'il lui envoyait des secours, il se faisait fort d'exterminer les agresseurs de la Pologne. Le roi le lui promit; mais déférant aux avis de Calimaque, qui conseillait de laisser les Tatars se massacrer entre eux, il ne tint pas parole. Le ciel punit sévèrement cette mauvaise foi. Szachmet Megli défit Geray, kan de Crimée; mais, battu à son tour, il rendit le kan de Crimée infiniment plus redoutable à la Pologne et à la Lithuanie qu'il ne l'était avant cet événement. Sur ces entrefaites, Frédéric, fils d'Albert, duc de Saxe, grand-maître des chevaliers teutoniques, se refusa à rendre au roi son hommage tributaire. Le roi, voulant le réduire à l'obéissance, marche en Prusse à la tête d'une armée. Cette résolution consterna les Allemands. Albert étant en marche, les ambassadeurs d'Etienne, palatin de Valachie, vinrent au-devant de lui pour lui demander l'extradition d'Elie, fils de Pierre, palatin de Valachie, qui avait réclamé un asile dans les états du roi. Quoique la guerre imminente avec les chevaliers lui fît voir le danger de se faire un nouvel ennemi en la personne d'Etienne, l'équité et la loyauté ne lui permettaient pas non plus de compromettre un prince qui s'é-

tait avec confiance remis à sa protection. Pour éluder sa position délicate, Albert trouva un moyen injuste et attentatoire à l'honneur national. Il ne livra pas Elie; mais il le fit décapiter en présence des ambassadeurs d'Etienne (1). Pendant cet intervalle, la mort, qui trancha les jours de Jean-Albert, fit avorter la guerre contre les chevaliers.

Sous ce roi, les provinces de Zator et de Ploçk furent réunies à la couronne; l'une lui échut en partage à la suite de la mort de Jean, duc de Mazovie; l'autre fut achetée pour 80,000 ducats. C'est là tout ce qui se fit d'utile pour l'état sous ce roi, fameux par sa bravoure.

Les paysans jouissaient, à ce qu'il paraît, d'une grande prospérité pendant son règne, puisqu'à la diète de Pétrikau on rendit une loi somptuaire défendant aux paysans de porter des habits trop riches et d'afficher un luxe scandaleux. Une autre loi fut rendue qui, pour arrêter la diminution du nombre de bras nécessaires à l'agriculture, ordonna que le paysan ne mettrait qu'un de ses fils à l'école ou en apprentissage (2).

La faiblesse du caractère de Jean-Albert enhardit la noblesse à dépasser la sphère de ses

(1) Niemcewicz, p. 164.
(2) Ibidem, p. 165.

franchises. De là l'atteinte aux ordres inférieurs. La noblesse se réserva à la diète de Pétrikau, en 1496, les hautes dignités ecclésiastiques. Ainsi les plébéiens, c'est-à-dire les paysans et les bourgeois, ne pouvaient pas les remplir. A la même diète, le statut de Jean-Albert ratifia les lois de Kasimir IV, rédigées à Opoczno et à Nieszawa, en modifiant quelques articles. Ceux qui y furent substitués portaient (1) qu'il n'était loisible au roi de faire aucune constitution, aucun appel à la guerre, sans avoir préalablement convoqué les diétines et les diètes. De cette manière, cette loi de Nieszawa circonscrit totalement l'autorité du roi et du sénat. L'accroissement des priviléges des nobles doit être attribué (2) au bruit qu'on avait semé que Calimaque voulait relever la souveraineté aux dépens de la noblesse. Jalouse de ses droits, elle mit tout en œuvre pour se prémunir contre ce prétendu danger. Les paysans et l'ordre équestre en souffrirent beaucoup. On suspendait les arrêts de la justice, on rendait inabordable l'accès des tribunaux. Les atteintes continuellement portées au statut de Kasimir-le-Grand réduisirent les cultivateurs à

(1) Lelewel, p. 166.
(2) Ibidem, p. 165.

l'état de servage ou d'esclavage (1). Parmi tant de priviléges que la diète de Pétrikau avait accordés à la noblesse, il faut mettre en première ligne celui qui la déchargea de la rétribution de toutes les tailles en général (2).

Jean-Albert était d'un esprit pénétrant; aimant les lettres, surtout l'histoire, passant des heures entières à la lecture, parlant avec facilité la langue maternelle et la langue latine. Généreux, libéral, surtout pour les hommes d'épée, il se laissait gouverner par Calimaque, suivant aveuglément ses avis comme des oracles; et après la mort de ce conseiller, il ne montra ni assez de sagacité ni assez d'expérience (3) pour qu'on pût croire qu'il eût mieux fait d'obéir à ses propres inspirations. Sa cour était composée de 1,600 cavaliers, force impuissante pour faire face à tant d'ennemis; et la noblesse, qui depuis la guerre contre la Prusse montait à cheval avec répugnance, préférait verser son sang dans les débats domestiques, qui étaient pour elle une occasion de pillage et de déprédations (4).

(1) Lelewel, p. 166.
(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 166.
(3) Albertrandi, t. II, p. 242.
(4) Bandtkie, t. II, p. 107.

ALEXANDRE.

L'interrègne de Jean-Albert fut court, mais non pas tout-à-fait tranquille; car les Polonais, quoique moins scrupuleux sur le droit de succession et toujours plus hardis à donner le sceptre, ne songeaient pas aux étrangers; leur choix flottait seulement entre les fils de Kasimir IV. Une partie de la Petite-Pologne proposa Wladislas, roi de Hongrie et de Bohême, et envoya une députation pour l'inviter au trône. Mais les partis d'Alexandre et de Sigismond s'élevèrent contre ce prince, en objectant son indolence, qui le rendit le jouet des Hongrois et des Bohémiens, et lui avait attiré le sobriquet latin *Rex-Bene*, c'est-à-dire le *roi bien*, car en souscrivant à la légère à toutes les pétitions, il avait coutume d'acquiescer à tout en disant *bene*, bien (1), lors même qu'il donnait des ordres contraires où accordait des priviléges incompatibles. On objectait de plus que l'accumulation de tant de couronnes sur une tête n'était pas avantageuse à la Pologne, où le roi, tout comme en Hongrie, avait un grand nombre d'ennemis. Les voix flottaient donc entre Alexandre et Sigismond, duc de Glogau et d'Opau. Ce dernier réunissait les

(1) Bandtkie, t. II, p. 109.

plus brillantes qualités; mais Alexandre, comme duc de Lithuanie, fit craindre que son duché ne se détachât de la couronne, si, par cas, il en était écarté. Olbracht-Tabor, évêque de Wilna, Jean Zabrzezinski, maréchal, et Nicolas Radziwill, échanson du duc, appuyèrent cet avis; et Alexandre fut, à l'unanimité, proclamé roi. Frédéric, cardinal, archevêque de Gnezne, évêque de Krakovie, eut donc l'honneur de couronner son second frère. Hélène, épouse du roi, fille d'Yvan Vasilievitch ne fut pas couronnée, ni même nommée reine, à cause du rite grec qu'elle professait (1).

Le règne d'Alexandre ne fut pas plus heureux que celui de son prédécesseur. Après le couronnement, le roi confia les rênes du gouvernement à Frédéric, cardinal, archevêque de Gnezne, et partit pour la Lithuanie pour étouffer la guerre qui allait éclater entre lui et le père de sa femme. Les Tatars de Krimée qui avaient défait Szach-Achmet, kan des Tatars derrière le Volga, pénétrèrent dans la Pologne et ravagèrent tout le pays jusqu'à Sandomir. La milice du roi, envoyée contre l'ennemi, ne put arrêter ces barbares, qui, chargés d'un riche butin, rentrèrent dans leurs retraites. Le belliqueux et remuant palatin de

(1) Albertrandi, t. II, p. 248.

Valachie, Etienne, autorisé par l'impératrice, s'empara de la Pokucie. Il n'en fut pas long-temps tranquille possesseur; on imposa des prestations en argent sur les paysans et sur les bourgeois; on organisa des troupes suffisantes, qui se mirent aux trousses de l'ennemi, et lui reprirent cette province (1).

En 1505, le roi convoqua une diète à Radom, à l'effet de subvenir aux besoins de l'état. Dans cette diète, comparut Szach-Achmet, retenu par le palatin de Kiiovie, où ce malheureux kan se réfugia pour se mettre à l'abri de son vainqueur. Le roi le reçut avec bienveillance. Le kan (2) parla avec hardiesse et contre le roi et contre son conseil qui l'avaient appelé d'une contrée si éloignée pour combattre le kan des Tatars de Krimée, et abandonné aux coups de l'ennemi; qu'après avoir perdu une nombreuse armée, tantôt par la défection, tantôt par les revers, il n'avait pas obtenu de secours de ses alliés. Il ajouta qu'il remettait à Dieu le soin de venger ses griefs, et finit par demander qu'on le laissât retourner dans ses foyers. Pour se disculper, le roi lui répondit qu'il avait tort de se plaindre de lui et de son conseil; qu'il devait s'en prendre à lui-même

(1) Bandtkie, t. II, p. 110.

(2) Albertrandi, t. II, p. 254.

des revers qu'il avait essuyés; car, après avoir défait avec des troupes nombreuses un ennemi inférieur en forces, il avait mieux aimé se livrer à la douceur du repos et ravager les pays de ses alliés, au mépris du serment de l'alliance, que de profiter de la victoire. S'il l'eût fait, il lui aurait été facile d'expulser l'ennemi de Krimée, de s'assurer la possession de ce pays, et, après avoir passé le Borysthène, de trouver des vivres dans les pays de Moskovie, d'en approvisionner son armée, en attendant que les secours de la couronne et de la Lithuanie fussent arrivés (1). On voit par cette réponse que, quelque blâmable que fût la lenteur des Polonais à venir se joindre avec les Tatars établis derrière le Wolga, lenteur qui pouvait s'excuser par des troubles arrivés pendant l'interrègne, la Pologne ne méritait pas d'être taxée de perfidie et de mauvaise foi, comme l'a fait avec violence un écrivain étranger dans un écrit moderne (2). Szach Achmet demanda ensuite la permission de retourner dans son pays, promettant de lever une nouvelle armée pour le service de la Pologne; mais le conseil trouva qu'il était dangereux de rendre à la liberté un homme vindicatif, irrité de sa détention, et qui,

(1) Albertrandi, t. II, p. 254.
(2) Ibidem, p. 255.

quoique captif, avait parlé avec tant d'audace. Comme pourtant il nourrissait une haine plus forte encore contre les Tatars de Krimée, et qu'il était dans l'intérêt de la Pologne de laisser ces deux hordes s'entre-détruire, on envoya son frère Kozak dans son pays pour y lever une armée, tandis qu'Achmet resterait à Troki jusqu'à ce que son frère eût ramassé des forces suffisantes pour ouvrir la campagne. Kozak retourna dans son pays et Achmet fut retenu à Troki, où il eut la permission de vivre avec plus de liberté après qu'il eut juré qu'il ne s'évaderait pas. Bientôt après, arrivèrent les ambassadeurs des Tatars de Nagais, avec quatre-vingts chevaux, pour reconduire Szach Achmet dans son pays; ils promirent qu'ils reviendraient avec une armée formidable, pour la mener contre les Tatars de Krimée; mais Mengli-Gerey, kan de ces derniers, envoya demander à la Pologne de ne pas mettre en liberté Szach Achmet, de l'y retenir jusqu'à la fin de sa vie, promettant de s'engager par un traité qu'il ne ferait plus d'incursions dans les pays du roi. Les ambassadeurs affectaient de démontrer que leur amitié importait plus aux Polonais que celle de Szach Achmet, dont l'affaiblissement et l'éloignement ne permettaient pas d'attendre grand secours. On ajourna la décision de cette question jusqu'à

l'arrivée du roi, qui venait d'être attaqué d'une paralysie partielle à la figure. En attendant, abusant de la liberté, Szach Achmet s'enfuit. Les Lithuaniens prirent des chemins détournés pour se mettre à ses trousses, l'atteignirent et le reconduisirent à Troki. Il fut jugé et condamné à une captivité perpétuelle à Kowno (1). Achmet assura que Mengli-Gerey ne tiendrait pas parole, et sa prédiction fut réalisée. Les Tatars de Krimée, au nombre de cinq mille hommes, entrèrent en Lithuanie, ravagèrent ce pays et emportèrent 100,000 captifs et un butin immense, après avoir massacré les vieillards et les enfants. Chacun des Tatars, dit-on, eut pour son partage vingt-cinq captifs (2). Sur ces entrefaites, le roi, frappé de paralysie, expirait à Lida. Ayant rappelé tout ce qui lui restait de forces, il arriva à Wilna pour stimuler, par sa présence, la noblesse qui, sans lui, ne voulait pas combattre les Tatars qui vinrent de nouveau fondre sur la Lithuanie (3). Michel Glinski, issu des princes russes, exercé dans l'art de la guerre, art qu'il avait appris en Allemagne, en Italie et en Espagne, demeurant long-temps à la cour de

(1) Bandtkie, t. II, p. 112.
(2) Albertrandi, t. II, p. 262.
(3) Ibidem.

Maximilien, empereur d'Allemagne, favori du roi, homme d'un orgueil et d'une fortune démesurés, reçut le commandement contre les Tatars de Krimée (1). Ce général, qui n'était pas étranger à la manière de combattre ces barbares, n'ayant que 7,000 hommes, marcha avec célérité, atteignit l'ennemi à Kleck, avec une impétuosité qui le fit trembler, et remporta une victoire brillante. Sendziwoy Czarnkowski, palatin de Posnanie, coopéra puissamment à la victoire. N'ayant que 300 cavaliers, il les rállia de manière à offrir l'apparence d'une grande armée. Les vainqueurs passèrent les Tatars au fil de l'épée et chassèrent le reste le sabre dans les reins. Le roi était à l'agonie lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire. Il leva les mains vers le ciel, versa des larmes de joie et rendit le dernier soupir (2).

A travers tant d'événements, ce prince législateur s'occupait aussi de la rédaction d'un statut de lois analogues à tous les ordres. Les diètes de 1503, 1504 et 1505, devaient combler les vœux de la nation. Alexandre, tout en rectifiant les lois en vigueur jusqu'alors, n'oublia pas les Juifs; il confirma leurs priviléges; il abolit une des lois de Magdebourg, qui permettait de se faire justice

(1) Niemcewicz, p. 179.
(2) Albertrandi, t. II, p. 265.

par le duel (1); il fit recueillir toutes celles instituées par Kasimir-le-Grand, par son aïeul, par son père, par son frère, pour les mettre en harmonie avec les besoins des habitants. Il rendit obligatoires toutes ces lois qui précisaient les rapports de la nation avec la suprême autorité, ou la république; de plus, elles contenaient des institutions civiles peu nombreuses; la procédure judiciaire, les peines sur les différents délits, enfin des réglements de police et de tout autre genre. Tout cela était confondu dans les statuts. Jean Laski, chanoine de Krakovie, secrétaire du roi, ensuite chancelier, fut chargé de la rédaction de ce code, qui fut appelé : *le Statut d'Alexandre* (2).

Sous ce roi, la suprême autorité, ruinée sous Kasimir, reçut une atteinte plus grave encore, par une loi que la noblesse arracha à un roi paralytique, à la diète de Radom. En voici les termes : « Les lois communes et les constitutions de « la couronne étant obligatoires pour la totalité « du peuple, nous avons jugé convenable, « nous, tous les prélats du royaume, nos conseils, « les nonces terrestres, d'arrêter qu'à l'avenir « nous n'établirons rien, sans le commun consente-

(1) Lelewel, p. 168, 169.
(2) Ibidem, p. 169.

« ment (*communi consensu*) des nonces terrestres, « qui soit au détriment et au désavantage de la « république, de chaque individu, et de la li- « berté publique. » Jusque-là, ces formules générales ne compromettaient rien; mais (1), par une coupable inadvertance, on n'eut pas l'esprit de mettre dans cette constitution que la pluralité des suffrages statuerait sur les lois. La licence sut profiter de cet oubli, et dans la suite chaque nonce s'appropria la puissance tribunitienne, se mit en tête de pouvoir, à lui seul, annuler la volonté générale, et l'expérience prouva que ce droit existait. A la mort de ce roi, la noblesse avait déjà le privilége de consentir ou de ne pas consentir les impôts, la convocation de l'arrière-ban, l'institution des lois et l'exécution de la justice. Il est digne de remarque qu'à cette diète, les députés des villes furent admis de concert avec la noblesse (2).

Ce roi, qui avait un esprit borné, aimait à se taire et à éconduire les autres par le silence; ne se connaissant pas en hommes, il fut prompt à concevoir des préventions, ne sachant pas distinguer les vrais amis des faux, et il était souvent trom-

(1) Niemcewicz, p. 172.
(2) Ibidem, p. 173.

pé (1). Il surpassa ses frères en prodigalité, au point qu'on fut porté à dire à sa mort, qu'il venait de s'éteindre fort à propos, parce qu'il aurait donné et la Pologne et la Lithuanie (2). Il comblait de ses bienfaits les pauvres, les guerriers, les chanteurs et les musiciens, étant grand amateur de musique. Il fut inhumé à Wilna et non à Krakovie, de peur qu'en l'absence du prince royal Sigismond et des grands qui suivaient le convoi du feu roi, Glinski, enflé de ses nouvelles victoires, ne s'emparât de la Lithuanie (3).

(1) Albertrandi, t. II, p. 266.
(2) Niemcewicz, p. 172.
(3) Albertrandi, t. II, p. 267.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

ÉPOQUE III.

POLOGNE DIVISÉE EN PLUSIEURS CHEFS.

COMMENCEMENT ET PROGRÈS DE L'ARISTOCRATIE.

ÉPOQUE IV.

POLOGNE FLORISSANTE.

DOMINATION DES NOBLES.

FIN DE LA TABLE.

